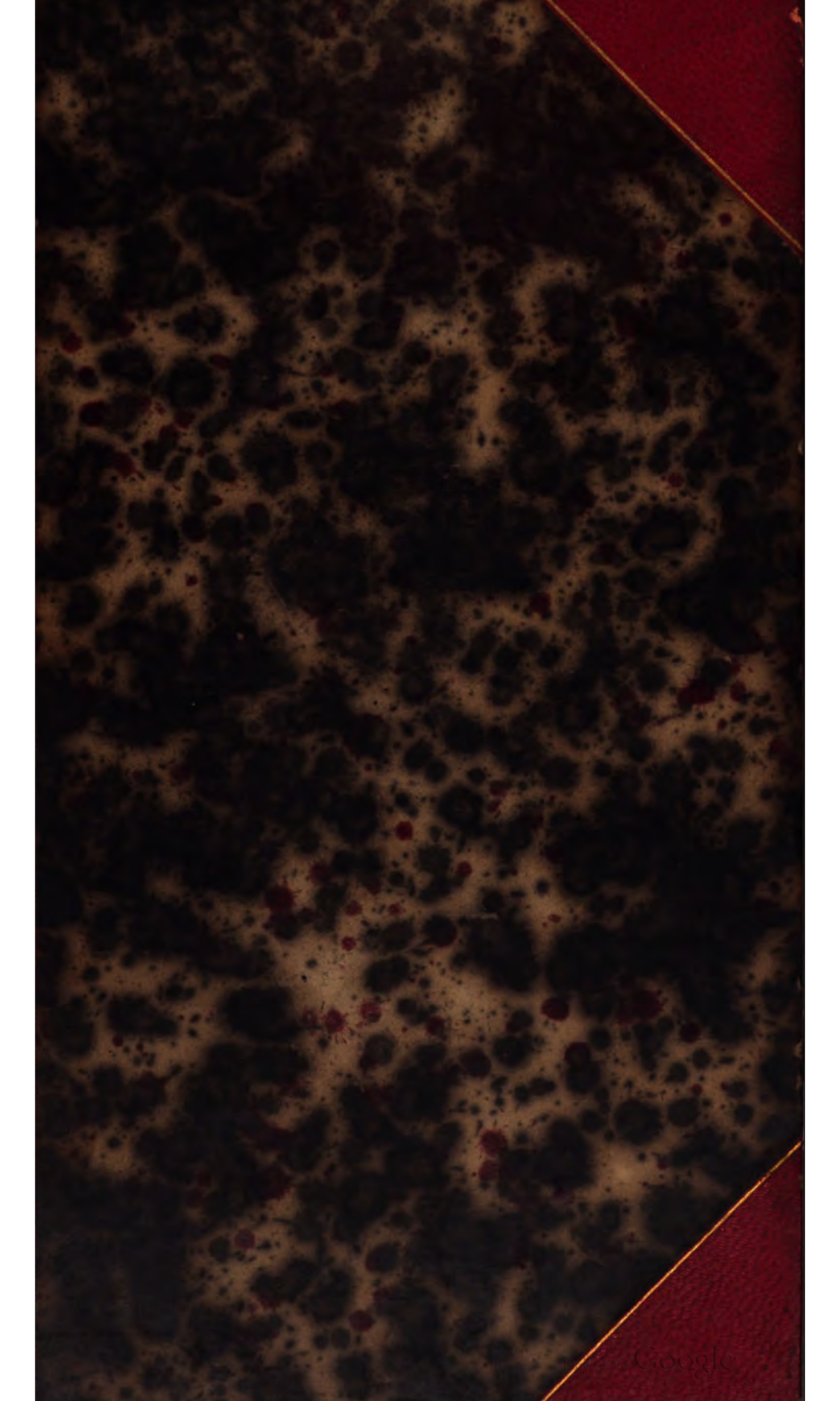
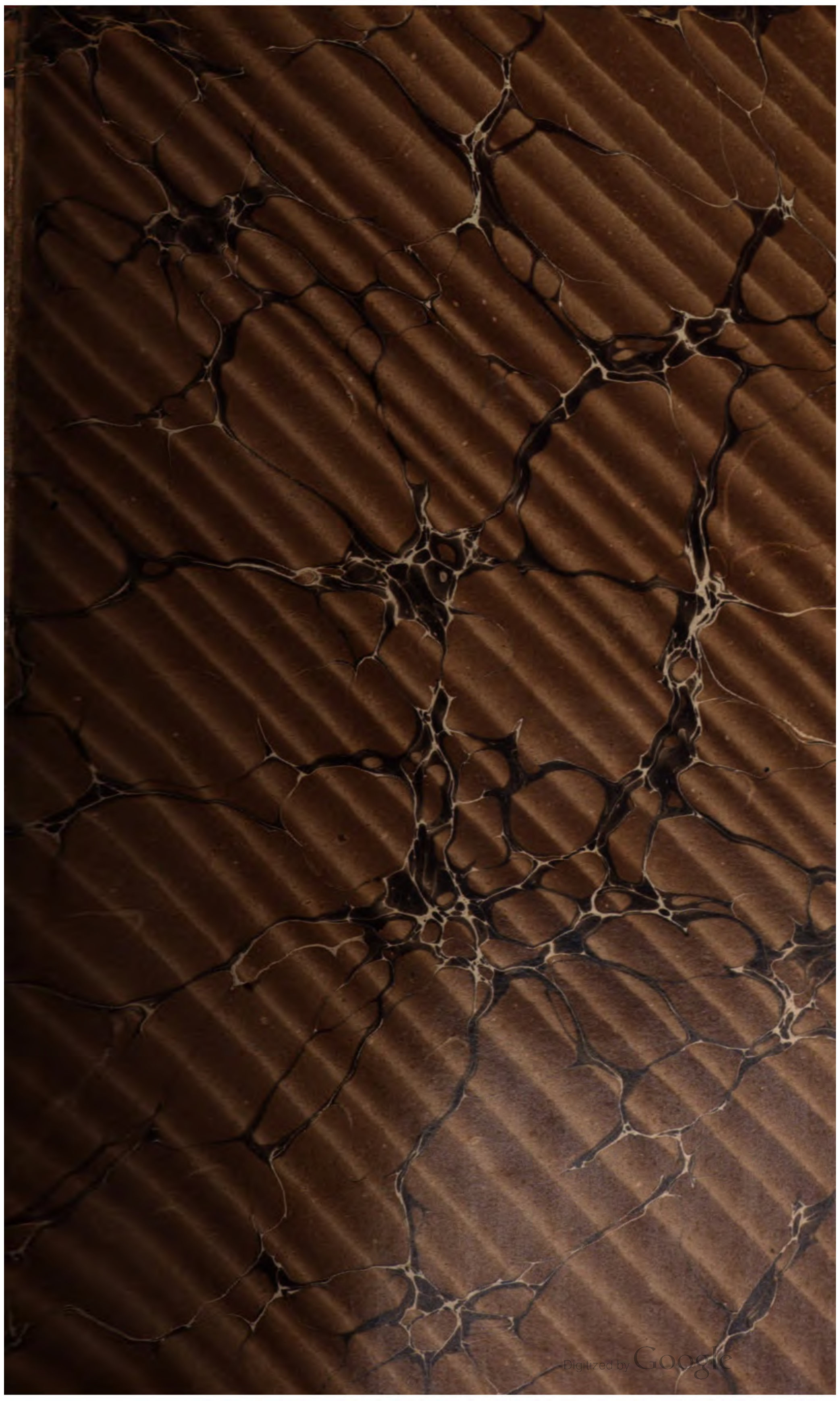






ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

1814-1826.

How rich, how poor, how abject, how august,
How complicate, how wonderful 's Great-Britain !



TOME TROISIÈME.



PARIS.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ,

RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

1834.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

SUITE D'ÉDIMBOURG.
ÉTAT ACTUEL DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.
ÉLECTION DES PAIRS ÉCOSSAIS.
ROSSLYN. — SA CHAPELLE. — LE CIMETIÈRE DU VILLAGE.
UNE SOIRÉE CHEZ LADY K***. — ENTRETIENS DIVERS.

Édimbourg, le 13 juillet 1826.

J'ai visité ce matin les banquiers auxquels je suis recommandé, MM. William Hull et compagnie. Leur accueil m'a confirmé dans l'opinion que j'ai conçue de la civilité tout hospitalière de l'Écosse. Il ne tiendrait qu'à moi de disposer de leur obligeance et de la majeure partie de leur tems. Leur maison, qui est une des premières de la ville, a des relations très-étendues. Ses correspondans se classent, comme elle, au premier rang de la confiance et du crédit; et

pourtant elle se plaint de la situation des affaires. L'oisiveté que j'ai remarquée dans les ports, n'est pas moindre dans l'intérieur des terres. Négocians et commis, industriels et ouvriers n'ont rien ou presque rien à faire. De tous les pays où des expéditions avaient été adressées, elles reviennent invendues ; et les magasins sont presque insuffisans pour les contenir. Les banques ont surtout contribué à accroître l'engorgement général, par la prodigalité de leurs émissions de papier et de leurs escomptes. Prêteurs et emprunteurs se sont laissé égarer par l'appât du gain ; et tous en subissent la peine. La banque de Stirling expie en ce moment sa facilité ou son imprudence, par la suspension de ses paiemens; et elle vient d'augmenter la gêne qui déjà paraissait extrême. On assure que les porteurs de ses billets ne perdront rien ; mais les actionnaires éprouveront des dommages considérables. La carrière restera libre aux possesseurs de capitaux réels. Tous ceux qui exploitaient des circulations succomberont, comme on voit dans les batailles, les plus faibles ou les plus malheureux tomber et abandonner leur dépouille aux vainqueurs.

L'aristocratie écossaise est appelée aujour-

d'hui, à exercer la fraction de souveraineté que l'union ne lui a pas ravie. Elle va nommer les seize pairs qu'elle envoie au Parlement. L'assemblée se tient dans la galerie du palais d'Holyrood. Déjà les curieux y courent, et les avenues en sont obstruées. On ne l'a point décorée pour cette solennité électorale. Un grand nombre de femmes assistent à la séance. Les électeurs siégent autour d'une table couverte d'un drap vert. Aucun costume ne les distingue. Parmi les candidats, quatorze ont d'avance la certitude d'être choisis : ce sont les partisans connus du ministère, et la majorité ne leur manquera pas. L'opposition a la chance d'obtenir deux défenseurs. Il paraît que les suffrages sont encore incertains à leur égard, ou qu'ils se partagent à peu près également entre les concurrens. La séance s'ouvre. Chacun garde le silence et demeure immobile. Après la prière, on fait l'appel nominal. En s'entendant nommer lord R*** se lève; il a des prétentions à être élu, et demande à les justifier. Si elles sont accueillies, il s'engage à solliciter l'intérêt du gouvernement en faveur du commerce et des manufactures. Entrant dans quelques détails peu saillans, il indique sommairement les remèdes qu'il croit

propres à réparer les pertes déjà faites, et à en éviter de nouvelles. Son élocution est haute et claire, mais monotone. La pâleur de son visage, sa physionomie et son regard empreints d'une expression mélancolique, ses bras pendans à ses côtés, tout en lui refroidit singulièrement le discours qu'il prononce. On s'aperçoit qu'il s'énonce avec facilité; cependant, soit que le sujet prêtât peu aux mouvemens oratoires, soit que son esprit eût peu de disposition à les amener, il s'est tû après avoir reproduit trois ou quatre fois le thême étroit de généralités qu'il s'était prescrit. Malgré cela, on l'écoutait avec attention; et quelques signes d'approbation graves et modérés, lui ont été donnés quand il a cessé de parler.

Pour nous, à qui le résultat de cette élection importe peu, allons plutôt visiter le village de Rosslyn. Il est à sept milles, au midi d'Édimbourg. L'Esk septentrional y descend des hauteurs sauvages de Portland, et va se jeter à Musselbourg dans le golfe du Forth. En 1066, Malcolm Canmore, roi d'Écosse, cherchait à attirer dans ses états, par des concessions territoriales, les barons anglo-normands qui avaient accompagné Guillaume-le-Conquérant. L'un

d'eux, William Saint-Clair, obtint le domaine de Rosslyn. Tels furent dans la suite l'éclat et la richesse de cette famille, qu'un autre William Saint-Clair, héritier de son nom et de ses biens, titulaire d'un nombre considérable de dignités féodales et possesseur d'une fortune immense, résolut d'élever au centre de ses propriétés des monumens qui pussent transmettre à la postérité, le souvenir de sa magnificence. Il vivait vers le milieu du quinzième siècle. Les artistes les plus renommés de cette époque lui donnèrent les dessins d'un château, d'une abbaye et d'une église. Des ouvriers habiles furent convoqués de toutes parts, pour en exécuter les travaux. Ils se logèrent dans des cabanes voisines de leurs ateliers. Retenus ensuite par la beauté du site et par la protection d'un seigneur généreux, plusieurs d'entre eux se fixèrent en ce lieu, et y créèrent le village dans lequel nous venons d'entrer. Jacques II l'érigea en baronnie, y établit un marché hebdomadaire et une foire annuelle. Le titre actuel de comte de Rosslyn est moderne. Conféré d'abord au chancelier Wedderburn, lord Loughborough, il est échu à son neveu, avec l'héritage des biens qui en dépendent.

L'abbaye n'existe plus. L'église ou la chapelle est bâtie sur un coteau escarpé. Échappée aux ravages de la réforme et des révolutions, le tems seul ne l'a point épargnée. Maintenant on veille soigneusement à la conservation de ce qui en reste. De loin, on aperçoit à travers les arbres qui l'environnent, les dalles grises de son dôme oblong et arrondi. En approchant, sa forme, devenue plus sensible, se montre légère et élégante. Des contreforts soutiennent les murs à l'extérieur. Leur base est indiquée par quelques filets; des consoles en gaîne ou tronquées, des dais carrés ou en pointe et dont le dessin varie à l'infini, en décorent la façade; chacun d'eux est surmonté d'une flèche à jour. Entre deux de ces appuis, s'ouvrent les portes d'entrée, dont l'une regarde le nord, l'autre le sud. La première est à angles droits : son chambranle couvert de moulures fait retraite sous un porche à plein cintre, couronné d'un fronton et d'une rosace. La seconde, également enfoncée sous un porche, se compose de plusieurs arceaux en ogive, soutenus par de petites colonnes engagées. Au-dessus de chacune de ces portes, est une fenêtre encadrée d'une double guirlande de feuillage. D'autres croisées éclairent la cha-

pelle : il y en a deux rangs dans sa hauteur. Les pieds-droits qui en partagent les baies, la courbe gracieuse qu'elles décrivent, et les sculptures qui en garnissent le pourtour, sont d'une telle finesse d'exécution, qu'on ne sait si la patience de l'ouvrier n'a pas surpassé son talent. A la naissance du toit, règne une corniche enrichie de tout ce que l'art de l'ornement architectural a de plus recherché et de plus précieux. De distance en distance, des gouttières en saillie, représentant des animaux fantastiques, épanchent les eaux pluviales dont l'écoulement cause, en plusieurs endroits, des dégradations qui seront bientôt irréparables.

L'intérieur de la chapelle de Rosslyn ne frappe point par la régularité de sa distribution, puisqu'il paraît que le plan primitif ne fut pas exécuté en entier. Ses proportions n'imposent pas non plus. La grande nef n'a que quarante pieds de haut sur soixante-neuf de long, et elle n'est large que de cinq toises environ. Le maître-autel était exhaussé de deux marches. Il y avait d'autres autels dont on reconnaît l'emplacement, aux niches pratiquées dans le mur pour recevoir les reliquaires et les statues des saints auxquels ils étaient consacrés. Celui de la Vierge

était dans une salle souterraine qui servait de sacristie ou de vestiaire. La fontaine baptismale subsiste encore : elle se fait remarquer par la pureté de son galbe et la richesse de ses sculptures. Outre les monumens funèbres épars de côté et d'autre, une large pierre ferme le caveau dans lequel dix barons du nom de Rosslyn avaient été déposés. D'après un antique usage, les chefs de cette noble race devaient être enterrés sans cercueil, et revêtus de leur armure. Leur tombe ayant été ouverte long-tems après, on les trouva, disent les chroniqueurs de l'époque, dans un état de parfaite conservation.

Qu'importent ces faits réels ou mensongers, en présence de cette charmante basilique? Quelle heureuse alliance de l'architecture gothique avec celle de la Grèce! Des piliers ronds, composés d'une multitude de colonnes en faisceau et hauts de sept à huit pieds, divisent les nefs et correspondent à des pilastres appliqués contre les murs latéraux. Leurs socles à pans inclinés, contrastent par leur simplicité avec les chapiteaux ouvragés qui les couronnent. De leur sommet s'élancent les arcs qui portent les voûtes de l'édifice, y tracent des compartimens



Lith. de Thierry frères.

CHAPELLE DE ROSSLYN.

symétriques, et retombent en pendentifs également espacés. Chaque travée est séparée par des arabesques de broderies, de festons plus ou moins compliqués, et d'une variété incroyable. Quelques-unes de ces bordures sont en relief, d'autres en creux, et plusieurs percées à jour. Voici un cul-de-lampe qui rappelle la naissance de Jésus-Christ : on y voit l'étoile de Bethléem, la Vierge tenant son fils dans ses bras, la crêche, et les bergers venus pour adorer l'enfant divin. Cet autre offre les scènes de la Résurrection : des tombeaux s'ouvrent et des morts se raniment. Sur les frises, des allégories montrent le vice puni, la vertu récompensée, plusieurs sujets extraits de l'Ancien et du Nouveau-Testament, d'autres pris dans la mythologie. On voit dans ces nombreuses compositions, des apôtres, des martyrs avec les instrumens de leur supplice, des démons grimaçans, des réunions célestes où les anges jouent de divers instrumens, entre lesquels la harpe des bardes et la musette calédonienne ne sont point oubliées ; puis enfin les dieux de la fable avec les attributs qui les caractérisent : assemblage bizarre de ce que la religion a de sacré, et l'imagination de profane. Enfin, quelque mascaron marque-t-il l'origine

d'une voussure ? Vous le prendriez pour une tête d'expression, tant il a de sentiment et de vérité ! Il serait impossible de décrire cet effet général de figures humaines, d'animaux, de branches, de feuilles, de fleurs, de fruits et d'enroulemens de toute espèce, qui se mêlent, se détachent et se reprennent sans effort. L'intempérie des saisons détruira-t-elle ce monument? Déjà l'humidité s'est emparée de sa partie inférieure. Les pierres imprégnées de salpêtre se boursoufflent et tombent en poussière; et des taches verdâtres de moisissure révèlent les progrès d'une infiltration continuelle.

Le village de Rosslyn est à mi-côte. Des chaumières bordent le chemin qui y descend. L'une d'elles annonce une sorte de luxe. Des corbeilles de fleurs communes, des carrés de légumes, un petit verger l'environnent. La serrure et le marteau sont en cuivre poli et brillant. Derrière le vitrage en plomb de sa seule fenêtre extérieure, on aperçoit des rideaux de mousseline garnis de rubans ponceau et relevés en draperie, un couvert pour deux personnes sur une table d'acajou, quelques chaises de paille jaune, un piano, de l'ordre, de l'arrangement, de l'aisance et sans doute du bonheur : je le souhaite du moins.

Quel asile pour des amans, sinon pour de tendres époux! Personne ne se montre. Il ne faut pas troubler le mystère, le repos de cette charmante habitation. En satisfaisant ma curiosité, la plus douce réalité n'égalerait pas les illusions que j'aime à me faire. Que serait-ce si elles venaient à se dissiper?

Le manoir seigneurial était sur un plateau moins élevé. Il dominait la partie la plus sauvage de la vallée, et semblait suspendu au-dessus des roches arides et escarpées parmi lesquelles l'Esk roule ses eaux. Delà est venu son nom, composé des mots celtiques *ross* et *lynn*, qui signifient promontoire et cascade. Du côté des terres, il était ceint d'un ravin profond. Son entrée regardait l'ouest. On y arrivait par un pont étroit. D'épaisses murailles et une porte bardée de fer le défendaient. Si rien n'avait été épargné pour le rendre formidable au dehors, on avait déployé au dedans beaucoup de magnificence. Le fondateur de l'abbaye et sa femme Élisabeth Douglas, passent pour y avoir tenu une cour splendide. Des gentilshommes, leurs femmes et leurs filles en remplissaient les charges. La table était servie en vaisselle d'or et d'argent. Des hérauts, des gardes, accompagnaient le baron et la ba-

ronne dans leurs excursions. Tour à tour le bruit des armes retentissait, et le barde faisait résonner ses accords mélodieux. Aux chants joyeux succédaient les cris de guerre. Des combats terribles suivaient les affaires d'amour. De cet édifice célèbre, il ne reste presque plus que des décombres. Les soldats de Henri VIII le détruisirent en 1544, à la prière, outrageante pour la noble famille qui l'habitait, de Marie, reine mineure d'Écosse. La plaine, si souvent ravagée par les partis qui se disputaient la frontière, est couverte de moissons. Théâtre de batailles sanglantes, la prairie voisine sert maintenant à étendre les toiles d'une blanchisserie à la vapeur. Une maison bourgeoise a été bâtie, contre un mur où l'on reconnaît encore la place des embrasures et des meurtrières. Les travaux champêtres, la garde des troupeaux occupent seuls les habitans de cette demeure modeste; et la sécurité règne où des maraudeurs ne cessaient d'exercer le plus affreux brigandage. Mais l'aspect du paysage n'a pas changé. Les peintres viennent en étudier les sites, les poètes s'inspirer des plaisirs de la vie des champs et du charme d'une solitude pittoresque, les antiquaires enfin chercher la trace des souvenirs d'héroïsme et

d'amour. Les simples curieux y affluent aussi. Il n'est point de voyageur qui néglige de les visiter. En revenant de la chapelle et du château, il faut passer près de l'église paroissiale et traverser le cimetière.

Beneath those rugged elms, that yew-tree's shade,
Where heaves the turf in many a mould'ring heap,
Each in his narrow cell for ever laid,
The rude forefathers of the hamlet sleep [1].

Parmi les inscriptions tumulaires qui y sont gravées, en voici une dont le genre prétentieux nuit à l'idée simple que son auteur a voulu rendre :

Underneath this stone doth lie
As much virtue as could die,
Which when alive did vigour give
To as much beauty as could live [2].

De Rosslyn on va communément demander à Hawthorden, village peu éloigné et baigné de

[1] GRAY, *le Cimetière de Village*.

Sous ces ormes noueux, à l'ombre de ces ifs, où le gazon couvre un sol inégal, dorment les aïeux du hameau, couchés pour toujours chacun dans leur étroite demeure.

[2] Sous cette pierre gît autant de vertu que la mort en pouvait ravir à la terre : cette vertu ornait autant de beauté que la vie en puisse animer.

même par les eaux de l'Esk, ses fraises abondantes et parfumées, le lait savoureux de ses vaches, et le charme et la fraîcheur de ses ombrages illustrés par le séjour de William Drummond, littérateur distingué du commencement du dix-septième siècle.

Lady K***, comtesse de F*** et pairesse du royaume d'Écosse, donnait une soirée à laquelle elle m'avait fait l'honneur de m'inviter. Sa maison est un modèle de simplicité et d'élégance. Elle reçoit dans un salon précédé d'une galerie. Le goût du gothique a présidé à leur ameublement. Des livres précieusement reliés couvrent les rayons des bibliothèques. Il y en a d'épars sur de jolies tables, parmi des gravures, des dessins et des fleurs. Un clavecin ouvert, une harpe, attendent les virtuoses et les amateurs de musique. La brillante clarté des lampes, tempérée par des transparens coloriés, ne répand qu'un jour mystérieux, également propre aux tendres et aux graves entretiens. La maîtresse du logis vous épargne toute cérémonie d'annonce ou de présentation. Du divan sur lequel elle est assise, mylady s'avance vers vous; et telle est son affabilité qu'il n'est aucun embarras dont on ne se sente délivré en l'abordant.

Elle a de la beauté. L'expression générale de ses traits est une ineffable bienveillance. Il y a dans son regard, de la bonté et de la pénétration. Une aimable dignité règne dans sa contenance. Le son de sa voix a beaucoup de douceur; et ses discours, empreints d'une politesse exquise, excluent tous les lieux communs en usage. Elle jouit d'une haute renommée d'instruction et d'esprit. Quelque reproche de prétention au savoir que lui fassent ses compatriotes, ce n'est point moi qui m'y associerai. Rien en elle ne m'a signalé cette secte des bas-bleus, qui partage avec les dandys, les épigrammes souvent acérées et presque toujours fort lourdes de la satire britannique.

Peu à peu la société est devenue plus nombreuse; toutefois elle ne se compose encore que de femmes. Il y a eu un banquet à la suite de l'élection aristocratique du matin, et les hommes n'en sont pas encore sortis. Les toasts au patriotisme et aux talens de leurs élus les retiennent sans doute, comme déjà nous nous sommes laissé prendre plus d'une fois, à former de pareils vœux et à concevoir des espérances pareilles. En entrant, chaque dame est affectueusement reçue par celles dont le cercle commence

à s'étendre. La civilité est de se prendre la main, et de se la secouer avec force pendant plusieurs secondes. Dressée à ce témoignage un peu rude d'amitié, aucune jeune miss ne le refuse à ses compagnes. Il messied singulièrement aux molles allures et aux yeux languissans qui caractérisent les Écossaises comme les Anglaises. Je ne saurais m'y accoutumer : il me choque, comme on dit ici, quand on veut exprimer la moindre répugnance pour quoi que ce soit.

Voici que les hommes arrivent. Tous sont instruits ou d'un haut rang. Leur contenance n'a rien gardé des habitudes guerrières, turbulentes et farouches de leurs ancêtres. Parmi eux se distingue le comte de F***, Français d'origine, officier supérieur de nos armées impériales, homme aimable et d'un caractère élevé. La loyauté se peint dans ses traits. Un sourire habituel lui donne à la fois un air affable et heureux. Il aurait pu prendre à la cour de Napoléon, des manières suffisantes, impérieuses : elles n'étaient que trop à la mode alors; mais il n'a conservé que le sentiment de la noble conduite qu'il y a tenue, le juste orgueil d'avoir participé au règne le plus glorieux de l'histoire, et, ce qui est bien plus louable encore, surtout pour

la rareté, une fidélité et une recónnaissance qui ne se sont point démenties.

Le salon s'emplit. Les promeneuses qui circulaient à l'entour, regardant tantôt les écrans, tantôt des rouleaux de paysage et de marine, ou bien des curiosités, s'arrêtent. On s'assied : la conversation est d'abord générale. Puis les aparté se forment naturellement entre ceux qui se conviennent le mieux. Ma qualité d'étranger réunit autour de moi plusieurs causeurs, ceux qui parlent ou entendent le français. Ils veulent m'éviter la peine de chercher mes phrases et mes mots, la petite honte de m'exprimer incorrectement et avec difficulté, que je brave toutefois de mon mieux pour la leur épargner moi-même à mon égard. Il y a ici autant de prévenance, qu'à Londres de personnalité, et, je crois, de servilité à Dublin. J'ai dit que j'allais à Staffa : c'est de Glasgow que l'on me conseille de partir. Je parle d'Inverness et du canal Calédonien qui tentent ma curiosité : on regrette que je m'enfonce dans une contrée presque déserte et inculte. L'amour-propre national est blessé de laisser des étrangers, à une époque de civilisation aussi avancée, voir l'effet ruineux de la concentration des propriétés foncières en un

petit nombre de familles. Il lui répugne aussi que l'on connaisse l'infécondité d'une patrie adorée. La surface de l'Écosse comprend environ vingt millions d'arpens. Plus des deux cinquièmes sont stériles. Le reste compte un peu moins de terres cultivées que de celles qui ne le sont pas; et parmi les premières figurent les alluvions qui ont comme partout une fertilité inépuisable. Malgré ses immenses progrès, l'agriculture n'a pu encore amener de plus heureux résultats, bien qu'elle ne néglige aucune des innovations qui tendent chaque jour à perfectionner ses procédés. Ce serait au commerce et à l'industrie, de combler le vide qu'elle laisse dans les moyens d'assurer le bien-être de la population; mais les circonstances actuelles leur sont peu favorables. Aussi la misère est-elle grande, non pas telle pourtant que les aumônes n'y remédient; et, chose remarquable! aucune loi ne les prescrit et n'en a fixé le tarif. Une infortune à peine connue est aussitôt soulagée. La quête à la porte des temples, et les dons journaliers suppléent au manque de travail ou à son insuffisance. La charité ne repousse que l'oisiveté et l'inconduite. Tandis qu'à Londres les pauvres lèvent une taxe, et qu'à Dublin la révolte et la mort

sont leur plus sûre ressource, à Édimbourg ils reçoivent des secours. Où les premiers voient un droit et les seconds une fatalité, les derniers ne trouvent que l'occasion de signaler leur reconnaissance, et le motif d'un nouveau lien social. Le besoin qui en Angleterre produit l'exigence et en Irlande le désespoir, n'enfante en Écosse que la résignation. Ici la bienfaisance est un acte de générosité, et là, une spéculation politique. Le riche Écossais donne par amour du prochain, l'Anglais contribue par calcul.

Ces nuances ne sont pas les seules qui distinguent les peuples du Royaume-Uni; et si leur séparation survenait jamais, l'incompatibilité d'humeur pourrait n'y être pas étrangère. L'Anglais est fier et peu communicatif. Rapportant tout à lui-même, il fait en général peu de cas de ce qui ne le touche pas personnellement. Si l'on parle d'un individu qui lui soit inconnu, combien vaut-il? est la première question qu'il fasse; et le degré de richesse règle celui de la considération qu'il lui témoignera. Sa vanité est plus flattée de la familiarité avec laquelle un de ses supérieurs daigne le traiter, que de la déférence et des égards de ceux qui dans l'échelle sociale sont placés au-dessous de lui. Rien ne l'étonne

plus qu'un doute élevé sur la justesse de ses convictions, la convenance de ses usages et la délicatesse de ses goûts, prompt à taxer de barbarie tout ce qui s'en écarte. Enorgueilli de sa part, toute minime qu'elle soit, dans la souveraineté nationale, la résistance à ses volontés le révolte. Retranché dans une supériorité intellectuelle qu'il s'attribue presqu'exclusivement, nul ne se croit plus en garde que lui, contre les divers genres de charlatanisme; et il y a peu de jongleries dont il ne soit aisé de l'éblouir et de le duper. Il a comme deux patries : son île et toutes les mers. La première a sans doute des droits à sa prédilection; elle est son domicile réel, politique et civil : mais l'autre l'enflamme peut-être d'un amour plus énergique, parce que jusqu'à ce jour elle a satisfait sa vanité. Qui dirait si ses amitiés sont aussi franches que ses haines? L'enthousiasme que lui inspira la visite des alliés de son roi ne s'est-il pas évanoui? Du reste, il a l'esprit inventif et le caractère entreprenant. Partout où il espère trouver la fortune ou la gloire, son ambition les cherche aussitôt avec ardeur, sang-froid et persévérance. L'esprit public est inné en lui; et c'est à cette vertu qu'il doit le rang auquel son pays est parvenu.

Quant à l'Irlandais, ce n'est ni par la réserve, ni par le silence qu'il se fait remarquer. Les défauts contraires pourraient plutôt lui être reprochés. On gagne et l'on perd des titres à sa confiance avec la même facilité. Aussi ne connaît-il guère d'autre sol natal que celui qui le nourrit. On lui a en quelque sorte appris à se regarder comme voué au travail, à la peine, et à une sobriété dont la monotonie et la rusticité de ses mets doivent beaucoup adoucir les rigueurs. Y a-t-il de l'ouvrage quelque part? Rien ne le retient; il y vole; il n'épargne ni ses privations ni ses sueurs, et reste, s'il le peut, à la place qui lui offre le vivre et le couvert. Son utilité et son dévouement ont plus de crédit, et les railleries aussi lui sont moins prodiguées, au nord qu'au midi de la Grande-Bretagne. Probablement sa condition nécessiteuse contribue à diminuer son patriotisme. La tournure de son esprit, plus susceptible d'exagération que de raisonnement, tend aussi à favoriser ses fréquentes émigrations, ses exils volontaires, d'autant plus qu'habitué à peu de besoins, le bas prix qu'il met à sa main-d'œuvre, l'appelle et le fait préférer dans tous les ateliers.

L'Écossais n'est point gourmé comme l'An-

glais. Il n'a pas non plus l'engouement et l'abandon de l'Irlandais. Son esprit méditatif, qu'il applique surtout à perfectionner tout ce qui est utile, préside de même aux penchans de son cœur : de sorte que ses affections sont constamment déterminées par les conseils de sa raison. S'il vous accueille avec affabilité et bienveillance, ce n'est encore qu'une politesse banale; quand ensuite il vous recherche, il a décidé que vous le méritez. Aussi, combien il chérit sa patrie! Les beautés naturelles dont elle est ornée, ses glorieuses traditions historiques, les souvenirs de son ancienne nationalité, l'essor qu'elle a donné aux sciences, aux arts, à la littérature, à l'industrie et au commerce; tout a été médité par lui, pesé, évalué; et son attachement est l'effet de sa conviction. Un instinct d'aventures le porte cependant à chercher d'autres climats; mais augmenté par l'absence, l'amour du pays le ramène sans cesse aux lieux qui l'ont vu naître.

Such is the patriot's boast, where'er we roam,
His first, best country ever is, at home [1].

[1] GOLDSMITH, *le Voyageur*.

Quelque part que nous portions nos pas, tel est l'orgueil du patriote : le premier, le meilleur des pays est toujours le sien.

« Les Français voyagent peu, » m'a dit un de ceux avec qui je m'entretenais. Qu'aurais-je répondu? Que nous avions assez couru le monde? il le savait de reste; que nous éprouvions le besoin du repos? c'eût été amener la discussion sur l'éclat passager de notre puissance et les revers qui l'ont abattue; qu'inquiétés par un gouvernement hypocrite sur nos intérêts publics et privés, nous n'osions guère nous éloigner, et suspendre ainsi l'exercice d'une surveillance rendue indispensable par mille dangers de tous les instans? ce n'est pas moi qui me serais plaint à des étrangers : il ne faut jamais médire de sa patrie. La cause de mon silence a été devinée. C'était à qui censurerait plus énergiquement le règne de Charles X. Les souvenirs de sa retraite à Holyrood ont été rappelés. On a parlé de sa contrition, et de la pénitence dont il y donnait l'exemple. Sa prétention à l'absolutisme est devenue un texte fécond d'ironies et de sarcasmes. Les rapprochemens avec le règne de Jacques II abondaient : nul ne les a épargnés. De là aux conjectures sur une déchéance plus ou moins prochaine, la transition était naturelle. On a cherché comment elle s'opérerait. Selon les uns, notre position continentale exclurait un dé-

nouement semblable à celui de 1688. D'autres pensaient qu'une volonté ferme isole une grande nation, et l'affranchit de toute influence étrangère. La plupart ont fait plusieurs fois le voyage de Paris, pour mieux apprécier les probabilités d'un événement que tous croient inévitable, sans pouvoir en assigner l'époque, ni en prévoir les circonstances. Ils sont surtout frappés de la méfiance que nos prêtres nous inspirent. Trop préoccupés de l'importance politique des opinions religieuses, ils ne se rendent pas un compte exact de l'intolérance qui nous persécute, des pratiques dévotes auxquelles on prétend nous assujétir, et de l'empiétement du pouvoir spirituel sur le temporel qui fait chaque jour tant de progrès. Les débats relatifs à notre nouveau système d'élections les ont beaucoup intéressés. Ils s'accordent sur ce point, qu'il eût fallu accepter la concession à laquelle le duc D*** avait conduit Louis XVIII. Nos libéraux leur paraissent condamnables de s'être alliés, pour résister à ce ministre, avec les royalistes de pure race. Je partage leur avis. On ne doit voter que pour son parti. Triompher avec des ennemis, ne sert qu'à préparer de nouveaux combats, dans lesquels la cause que l'on défend, peut être per-

due ou au moins compromise, comme il nous est déjà arrivé plus d'une fois.

A Paris, dans la conversation, une allusion presque insensible, un mot fin ou piquant, une ébauche de pensée, une plaisanterie, notre mobilité native, introduisent tout-à-coup un sujet ou un interlocuteur nouveau. Ici, les entretiens sont soumis à une sorte d'enchaînement méthodique. La raison y préside, et l'imagination se livre à peu d'écarts. C'est presque une étude et non un délassement, du travail plutôt que du plaisir. Il ne s'y mêle point d'affectation argumentative et pédante; mais ils ne sont pas exempts de quelque prétention au savoir et à des opinions arrêtées. Avant qu'une matière soit épuisée, nul ne se permettrait de l'interrompre, si ce n'est par voie d'induction. Il n'en résulte d'ailleurs ni froideur, ni sécheresse. La pureté du langage, la propriété des mots, un sentiment exquis des convenances, rachèteraient au besoin cette logique sévère, fruit de l'éducation littéraire et scientifique d'Édimbourg, et du ton général d'instruction que donne et qu'accrédite la présence d'une université justement célèbre. Au reste, sous ce rapport, la société tend évidemment à se modifier. Après tant d'alternatives

de civilisation et de barbarie, depuis les Romains jusqu'à ce jour où la perfectibilité semble avoir poussé l'ignorance dans ses derniers retranchemens, on pouvait croire que rien n'arrêterait plus les savans et les écrivains dans le progrès des idées positives; que les ouvrages sérieux viendraient à la mode; que la plus grande partie des lecteurs favoriseraient ce retour vers une littérature instructive et digne du siècle dans lequel nous vivons. Cependant il ne s'imprime presque plus de livres de sciences, de morale ou de métaphysique. Les romans ont envahi la librairie. Walter Scott les a mis en vogue. Une multitude d'imitateurs plus ou moins heureux se précipite sur ses pas. L'histoire n'ose plus paraître dans son austère gravité. Il lui faut des ornemens inconnus aux anciens. On veut voir le lieu de la scène, entendre parler les personnages obscurs aussi bien que les héros. Les caractères l'emportent sur les causes et les effets des événemens, les usages sur les mœurs, le merveilleux sur la vérité, le fantastique sur le bon sens. On ne cherche plus dans le passé des conseils et des leçons, mais des distractions et de l'amusement. N'en sommes-nous pas en France au même point, avec le déluge de Mémoires

apocryphes dont nous inondent des auteurs et des éditeurs mercenaires? ramas laborieux et incohérent d'anecdotes scandaleuses, controuvées pour la plupart, que la malignité accueille, et dont la pudeur publique et le bon goût ne manqueront pas de faire justice tôt ou tard.



QUELQUES MOTS SUR L'ÉCOSSE.

CONJECTURES SUR LA FRANCE. — LE REMBLAI DU NORTH-LOCH.

LA BANQUE. — LE PALAIS DU PARLEMENT D'ÉCOSSE.

LA BIBLIOTHÈQUE.

LES TRIBUNAUX. — LA COUR D'ASSISES. — LE JARDIN BOTANIQUE.

BELL-ROCK. — SUITE D'ARTHUR'S-SEAT.

Édimbourg, le 14 juillet 1826.

L'hospitalité n'est point un vain mot en Écosse. Nous avons été présentés à M. John M*** avocat et écrivain distingué; et il vient de lui-même se mettre en quelque sorte à notre disposition. Il veut nous montrer les principaux établissemens d'Édimbourg. Écossais patriote, il prétend que nous n'ignorions rien de ce qui caractérise et honore son pays. Tour à tour il passe en revue l'instruction généralement répandue parmi ses concitoyens, la disposition naturelle des esprits à agrandir le domaine des sciences et des arts libéraux et mécaniques, les progrès de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Il insiste pour que nous allions directement à

Glasgow, et se réjouit de la surprise que nous causera la navigation à la vapeur, qui couvre de ses vaisseaux, la Clyde et les mers qui l'avoisinent. Malgré mes efforts pour le faire parler de l'Écosse, il revient sans cesse à la France. « Tous les regards sont fixés sur elle, dit-il. Le contraste des procédés de votre gouvernement avec vos opinions politiques, nous occupe autant que vous. On ne voit aucune stabilité dans l'organisation de vos grands pouvoirs. L'issue des questions importantes qui vous divisent, amène des raisonnemens sans fin. Personne ne peut croire à la durée d'un système qui ne repose que sur la déception, et sur le mépris le plus révoltant des intérêts nationaux. Chacun essaie de se rendre compte des forces de votre ministère, de l'appui qu'il trouve dans les chambres, et des talens de l'opposition qui le combat. Dans cette recherche, nous considérons peu les ressources de l'art oratoire, mais seulement la connaissance des hommes et des affaires, les qualités qui constituent l'homme d'état et qui malheureusement sont encore rares chez vous. C'est vers vos doctrinaires que nous inclinons davantage; et la réputation de ceux de la Chambre des Pairs nous semble plus méritée. » Alors il m'en a cité plusieurs à

qui, pour ma part, je n'accorde pas une grande influence, et qui ne se signalent en effet que par leur exclusive anglomanie, par des théories abstraites de législation, par une élocution froide et compassée, par le besoin de soumettre à la rigueur de leurs principes les choses les moins susceptibles d'être généralisées. Il en est un remarquable à la vérité par sa faconde, par la liaison de ses idées, par la fermeté apparente de son caractère, et qui passe ici pour un orateur du plus rare talent. On s'est étonné que je trouvasse cet éloge exagéré. Je n'ai pourtant pas eu de peine à prouver que son inépuisable faculté de discourir, se bornait à l'art de parler beaucoup sans rien dire, à tourner les questions sans les résoudre, à délayer les objections sans y répondre, et à conduire insensiblement ses adversaires sur un autre terrain que celui qu'ils avaient choisi, peu constant d'ailleurs dans sa foi politique dont il a déjà fait plus d'une fois le sacrifice aux circonstances.

A l'extrémité méridionale de Hanover-Street, un remblai de huit cents pieds de long mène de la nouvelle ville à l'ancienne. Il sert à franchir par une pente insensible, la vallée profonde qui les sépare. Du côté du nord il a cinquante-huit

pieds de haut, et quatre-vingt-douze au midi. Un mur le coupe longitudinalement; et les piétons en prennent la droite ou la gauche selon que le vent vient de l'est ou de l'ouest. Sans cet abri, les femmes et les enfans qui y passent, seraient exposés à être renversés par les ouragans que les deux mers se renvoient fréquemment, et qui traversent la ville avec une telle impétuosité, que j'ai entendu regretter qu'on n'eût pas adopté dans le tracé des rues, la ligne courbe de préférence à la ligne directe. La Banque occupe le bâtiment isolé qu'on aperçoit sur le penchant du coteau, et dont la partie inférieure est masquée par un portique détaché du corps de l'édifice. Cet établissement est un des plus anciens du royaume. Là se consomment les opérations financières déterminées par des entreprises commerciales qui s'étendent à toutes les parties du monde. Là encore, comme dans toutes les banques d'Écosse, s'opère journellement cet admirable balancement du superflu avec le nécessaire, de l'économie avec le besoin, qui a donné un si grand essor à l'industrie et à l'agriculture de cette portion de la Grande-Bretagne, y a répandu l'amour du travail, et en a presque banni la mendicité. L'administration de cette banque

est citée avec éloge. Quelque ordre et quelque probité qui y président, je doute qu'elle l'emporte sur la Banque de France, qui n'avait pas de secrets avant que la publicité des comptes-rendus fût devenue un devoir social.

En arrière de l'église de Saint-Giles, dans la partie de High-Street qui se nomme Lawn-Market, est l'ancien palais du Parlement. Pendant l'interrègne des Stuarts, il avait été résolu de placer, dans son enceinte, la statue de Cromwell. A la restauration, celle de Charles II y fut inaugurée, et n'a point été renversée par l'avènement de la maison de Hanovre. La bibliothèque dite des avocats occupe le rez-de-chaussée. Plus de soixante mille volumes en couvrent les rayons. Elle possède en outre une grande quantité de manuscrits rares, de chroniques anciennes et de documens historiques; des missels ornés de vignettes, de culs-de-lampe, de dessins d'un travail précieux, et une collection de médailles et de monnaies grecques, romaines, saxonnes, anglaises et écossaises. Les lecteurs se tiennent dans une galerie décorée de colonnes, et meublée de divans, de siéges mobiles, et de tables autour desquelles se rangent ceux qui veulent écrire. A la suite, viennent des salles

nombreuses. Partout on trouve l'ordre et le silence, qui prouvent le respect de tous pour l'étude. Un bibliothécaire instruit et officieux aide, dans le choix des livres, ceux qui le consultent. Il fait avec empressement aux simples curieux, les honneurs de l'arsenal scientifique confié à sa garde et à sa direction.

Le bill d'union ne changea rien à l'autorité judiciaire en Écosse. Il suffisait de modifier la constitution du royaume, sans le froisser dans ses lois civiles et criminelles. Les tribunaux furent conservés. Ils sont établis dans les étages supérieurs du palais du Parlement. La Cour des Lords de session tient le premier rang et juge toutes les affaires en dernier ressort, sauf l'appel à la Chambre des Pairs. Elle se partage en deux sections. Les juges qui, d'après le verdict du jury, prononcent sur la répression des crimes, sont pris dans son sein. En deuxième ligne viennent le tribunal civil et celui de l'Échiquier. Le nom du premier indique ses attributions. Toutes les discussions fiscales ressortissent du dernier. Le hasard m'a fait assister à une séance des assises. On jugeait un jeune homme accusé de vol. Au premier abord, ce spectacle si grave et si solennel en France, ne m'a guère imposé.

Le costume des juges peut paraître grotesque à un étranger : non que leur robe rouge doublée de satin blanc et leur rochet d'hermine n'aient de l'éclat et de la dignité ; mais ils sont affublés d'une perruque à marrons et à petite queue retroussée en plusieurs nœuds, poudrée plus ou moins également, et jetée au hasard et de travers sur leurs cheveux, qu'elle ne cache pas en entier et qui débordent de toutes parts. Cette coiffure est à la fois bizarre et comique. Il faut y être bien habitué pour la regarder sans rire. Les avocats sont vêtus d'une robe de laine noire. Ils portent aussi la perruque qui remplace peut-être la toque des nôtres. Le prévenu est en face des juges, libre, isolé, et debout dans un banc fermé qu'on appelle la barre : deux constables placés en dehors veillent sur lui. Quant au témoin, il se met dans une espèce de tribune à gauche, vis-à-vis des jurés. Avant de faire sa déposition, il s'agenouille sur le genou droit ; et la main droite étendue sur l'Évangile, il répète mot à mot les paroles suivantes que prononce le président : « Je renonce à toutes les grâces promises dans ce livre sacré, si je ne dis pas la vérité ; et puissent toutes les malédictions qui y sont contenues devenir mon partage, si je ne

dis pas la vérité! Je jure par le Dieu tout-puissant, et de même que je lui répondrai au grand jour du jugement, que je dirai la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. » Ce serment écouté religieusement, et articulé dans l'attitude de la prière, a beaucoup de solennité. Celui qui vient de le prêter, l'éprouvait lui-même. Tournés vers lui, les juges le regardaient avec attention. L'accusé semblait le menacer. On aurait dit que quelque soupçon défavorable planait sur sa véracité. C'était cependant un fort honnête homme et très-estimé; mais il cédait à la pitié que devrait toujours inspirer celui qui est poursuivi par la justice des hommes, sentiment trop rare en France, si même il n'y est pas inconnu. A mesure qu'il parlait, il a pâli. Sa voix s'est altérée. Il oubliait que le fait était constant, que tout le monde le savait, et que la condamnation n'était pas douteuse. Toutefois, en se relevant, il a repris de l'assurance. Ses réponses au président, au conseil de l'accusé et à l'accusé lui-même ont été claires, précises, graves et modérées. Il disait la vérité et n'accusait pas. Quelquefois le prévenu le pressait vivement de questions, d'argumens et de subtilités. Il en est le maître. C'est de son propre mouvement qu'il agit. Personne

ne le force à prendre la parole. S'il en témoigne le désir, on l'engage au contraire à ne rien dire, ou du moins à éviter de se compromettre. Après les débats, l'avocat-général développe l'accusation, le défenseur répond et les jurés prononcent.

Ce privilége d'être défendu par un tiers, laisse plus de liberté au tribunal dans la poursuite et la punition du crime. Il se repose sur l'avocat, du soin de détruire ou d'atténuer les preuves. En Angleterre au contraire, où l'accusé plaide seul sa cause, chacun se croit obligé de le protéger, de le conseiller, de l'aider à prouver son innocence. Où pensez-vous que sa condition soit meilleure? C'est une question qu'il ne faudrait pas décider sur ce qui se passe à Paris notamment. J'ai vu autant d'avocats nuire à leurs cliens qu'il y en a qui les servent, si même le nombre des premiers ne l'emporte pas. D'un autre côté l'accusation presque toujours soutenue avec talent, est rarement exempte de l'amour-propre qu'on met à faire prévaloir son opinion. Il arrive aussi que le président des assises cède à la velléité de donner des preuves de sagacité, je ne dirai point par l'adresse de son interrogatoire, mais par une investigation embarrassante pour des individus peu éclairés qui ne le comprennent pas toujours,

et dont les réponses, évasives en apparence, deviennent une présomption de culpabilité. Notre caractère s'accommode d'ailleurs assez mal des qualités nécessaires au jury. Parmi les jurés, l'un voit partout matière à condamnation; l'autre croirait manquer aux lois de l'humanité s'il n'absolvait constamment; la plupart se font de cette importante fonction une idée légère : enfin il en est peu qui n'aient pour but que la recherche impartiale de la vérité, abstraction faite de la peine sur laquelle ils sont presque toujours mal renseignés. Où il ne faudrait que du bon sens et une soumission aveugle à l'évidence, combien apportent des préventions! combien viennent faire de l'opposition et de l'argutie! En général nous ne sommes pas mûrs pour ces devoirs d'une conscience sévère; ils exigent plus de courage civil que nos usages n'en comportent. Les mœurs publiques y sont-elles mieux façonnées en Angleterre et en Écosse? Je le souhaite, et suis hors d'état de m'en instruire dans le peu de jours qu'il m'est donné de passer ici. Mon opinion est que, sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, la théorie a établi des règles qui se sont démenties dans la pratique, au grand dommage de la justice et de l'humanité; non pas

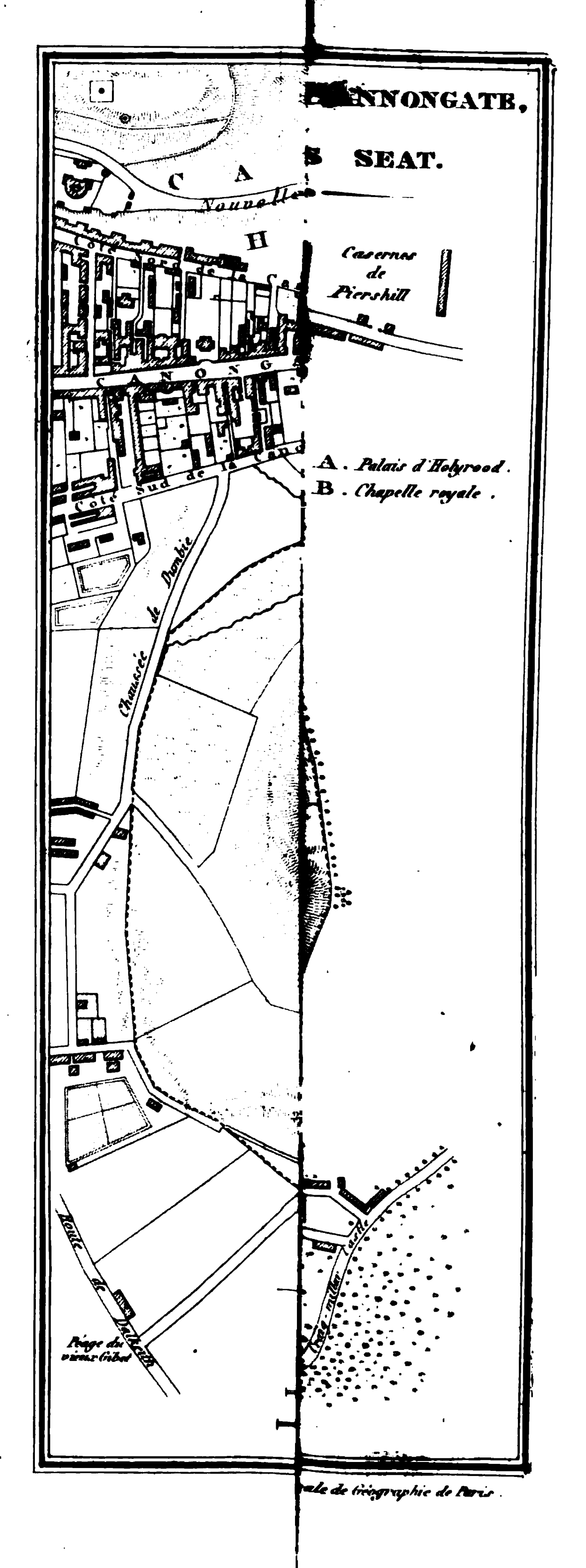
certainement que je repousse le jury, mais bien le peu de garanties qu'il offre dans l'état présent de la société. Reste cet axiome qu'il vaut mieux épargner un coupable que condamner un innocent : c'est ne faire ni l'un ni l'autre qui serait bien.

Du palais du Parlement nous sommes descendus par High-Street au Jardin Botanique, dans le fond de la vallée qui sépare Arthur's-Seat de Calton-Hill. Sa fondation date de 1764. Le parlement d'Angleterre et la ville d'Édimbourg se cotisèrent pour faire les frais de cet établissement, et subvenir aux dépenses de son entretien. Bien que le sol soit mêlé de sable et de gravier, les arbres les plus délicats et les plantes les plus frêles y prospèrent. Les systèmes de Linné et de Jussieu y ont chacun une école distincte; et de savans professeurs font des cours qui sont très-suivis. Le premier jardinier est à la fois instruit, soigneux, et passionné pour son art. Il surveille spécialement la culture et la température des serres que l'on chauffe à la vapeur. En passant de leur atmosphère plus ou moins tiède à l'air extérieur souvent brumeux et glacial, il a presque entièrement perdu la voix. A peine l'entend-on parler; et c'est d'autant plus pénible pour ceux qui l'écoutent, car il s'ex-

prime avec clarté et élégance. Cet accident dont son âge semble augmenter la gravité, n'a point affaibli son amour pour les familles végétales placées sous sa tutelle. Le moindre des individus qui les composent y a des droits. Il les montre tous avec une sorte d'orgueil. Un lotus d'Égypte et une maranta zébrée ont attiré nos regards par leur vigoureuse végétation. L'un et l'autre flottent pour ainsi dire dans l'eau, où il prétend qu'ils doivent sans cesse être plongés pour acquérir la plus grande croissance dont ils soient susceptibles hors de leur climat naturel. La maranta surtout est admirable. Ses feuilles longues de quatre pieds s'étendent avec grâce. Sur le fond vert pâle de leur surface supérieure, se dessinent en vert foncé des palmes lamées qui partent de la nervure principale, et s'effacent en approchant du bord. Le dessous est teint d'un violet changeant auquel la lumière donne les plus beaux reflets. Sous cet ombrage épais naissent des bouquets d'un rose empourpré : on dirait des nœuds de rubis sous un dôme de velours doublé de soie. Notre guide a pour ses bruyères une prédilection marquée. Il en possède une collection nombreuse. Quoiqu'elles soient également jolies, chacune a des droits particuliers

à ses éloges. Quelle variété de découpures et de couleurs dans toutes ces petites corolles plus ou moins épanouies, éparses ou groupées sur les rameaux qui les portent, et parmi les épis de feuillage où les unes timides semblent se dérober, tandis que d'autres cherchent à en sortir afin qu'on les voie! Enfin, ici sont des myrtes en pleine terre et en espalier, là des arbustes indigènes ou exotiques. Une main amie protége l'enfance, la maturité, la vieillesse de toutes ces plantes, et s'attache à les préserver de l'influence d'un climat rigoureux.

Nous sommes au pied d'Arthur's-Seat : c'est la montagne escarpée que nous avons laissée à gauche en entrant dans Édimbourg. Sa forme est conique. Son nom lui vient d'Arthur, l'un des rois fabuleux de la Grande-Bretagne, celui qui, vers la fin du sixième siècle, passe pour avoir remporté, près de là, une victoire éclatante sur les Saxons. Elle est haute d'environ huit cents pieds. Jacques V l'avait fermée de murs, et en avait fait un parc de chasse et d'agrément pour le palais d'Holyrood. Comprise aujourd'hui dans l'enceinte de l'asile des débiteurs insolvables, elle leur offre des promenades agrestes. Sa circonférence a trois milles d'étendue. On y monte


NNONGATE,
S SEAT.
C A
H
Nouvelle
Casernes de Piershill
C A N O N G
A. Palais d'Holyrood.
B. Chapelle royale.
Chaussée de Dumbie
Route de Dalkeith
Péage du vieux Gibet
ale de Géographie de Paris.

par des sentiers plus ou moins rapides. Les sinuosités de celui qui commence derrière le Jardin Botanique en facilitent l'ascension. Arrivé au sommet, le spectateur peut à peine embrasser le vaste panorama qui se déploie. Sa vue s'arrête d'abord sur les vallons, les coteaux, les lacs, les précipices et les pâturages dont il est environné. C'est sur le plateau le plus élevé d'Arthur's-Seat, qu'en 1778 le régiment écossais du comte de Seaforth se révolta contre l'ordre de passer dans l'Inde. On n'avait consulté ni le goût ni les convenances des soldats. Leur paie était arriérée ; et l'on ne parlait pas de la mettre au courant. Retranchés sur ce nouveau Mont Sacré, ils défiaient les menaces des officiers et dédaignaient leurs promesses. Deux lords qui jouissaient d'une grande popularité dans la Haute-Écosse, les amenèrent à un accommodement. L'un d'eux était un Macdonald : ainsi de nos jours, un général du même nom se chargea d'apaiser la juste indignation de notre glorieuse armée, et eut besoin de toute la sympathie qu'il inspirait, pour remplir par la seule persuasion, une mission bien pénible et bien délicate.

Vers le couchant, entre des ravins profonds, surgissent les pics de Salisbury, *Salisbury's-*

Crags, ainsi nommés d'un comte de Salisbury qui accompagnait Édouard III dans l'une de ses expéditions contre l'Écosse. Cette ceinture naturelle décrit une courbe qu'on prendrait pour une ligne de fortifications. Plus bas, vers la gauche, sont des rochers dont les échos attirent les amateurs des phénomènes de la nature. Durant les nuits d'été, des joueurs de cor ou de flûte s'amusent à leur faire répéter de mélodieux accens. Plus près pointent les tronçons d'une colonnade basaltique légèrement inclinée, semblable à un portique renversé par un orage. Ils ont quarante à cinquante pieds de haut, et la forme régulière d'un pentagone ou d'un hexagone de six pieds de tour : leur teinte d'un brun sombre se détache sur la verdure d'une prairie. Au-delà, dans la plaine, le lac de Duddingston étend sa surface azurée. Les coteaux que vous apercevez au-dessous de Dunsapie-Rock, furent le camp de l'armée royaliste avant et après la bataille de Prestonpans. Les hauteurs plus rapprochées se nomment Halk-Hill, Crow-Hill, Whiny-Hill et Sampson's-Grave. Des carrières sont ouvertes de côté et d'autre : les blocs qu'on en a retirés ont servi à paver les rues de Londres. Des moutons et des chèvres paissent l'herbe touffue et

fleurie des versans abrités du nord. A chaque instant passent et repassent des nuées de corneilles qui se plaisent à fendre l'air et le frappent de leurs cris lugubres. Dans ces lieux sauvages, combien de chemins solitaires, de retraites favorables à la méditation! Hume y venait souvent se délasser de sa vie studieuse et de ses travaux littéraires, oublier la violence de la censure qu'avait excitée sa pitié pour Charles I[er] et pour le comte de Strafford. Aujourd'hui, quoique dépourvus d'ombrages, ils ne sont pas moins fréquentés. La beauté des sites qu'on y rencontre, surpasse tout ce que pourrait créer l'imagination du plus habile paysagiste. D'autres plaisirs y sont réservés à ceux qui cultivent les sciences naturelles. S'ils aiment, s'ils étudient les fleurs, un champ fertile s'ouvre à leurs herborisations : de nombreuses plantes alpines croissent sur les sommités, tandis que les bas-fonds prodiguent les trésors de la flore des marais. Le minéralogiste trouve à chaque pas le gypse, le spath, le grès, des substances métalliques. Peut-être même le hasard lui offrira-t-il quelques améthystes ou d'autres pierres précieuses.

Maintenant portons au loin nos regards. Quel immense et riche horizon! Du côté de la terre,

à droite sur le premier plan, le palais d'Holyrood et les ruines de sa chapelle; Calton-Hill et ses monumens; la ville nouvelle, ses squares, et les flèches de ses clochers; le mont sur lequel la vieille ville est bâtie, ses maisons enfumées, et son château qui se détache sur les collines de Corstorphine et de Bathgate, entourées des riches campagnes de l'Ouest-Lothian. A gauche, vous dominez tout le Lothian oriental, ses nombreuses cités, ses villages, ses vieux manoirs, ses champs dont la fécondité est attribuée à des élémens volcaniques, et les rivières qui les coupent et les arrosent. En face, dans la plaine, des lignes régulières indiquent l'emplacement d'un camp romain; puis des coteaux épars vous conduisent jusqu'à ceux de Pentland, témoins des premières armes des covenantaires contre le parjure Charles II. Vers la mer, un plus magnifique spectacle vous attend. Au-delà de Leith se dessine le golfe auquel le Forth donne son nom, et qui s'avance dans l'intérieur des terres jusqu'auprès de Stirling. La rive opposée appartient au comté de Fife. Sur ses montagnes colorées d'un bel azur, ressortent comme autant de points lumineux, ses villes et les demeures réunies ou isolées de sa population. Plusieurs

îles flottent à la surface des eaux : elles ressemblent, selon l'expression poétique du barde écossais, à des émeraudes enchâssées dans de l'or [1]. En avant de Crail, à l'embouchure du Forth, le point obscur qui se détache du rivage est l'île de May. Elle était jadis fréquentée par des pélerins qui allaient visiter la tombe d'un ermite mort en odeur de sainteté; on ne la connaît plus que pour ses gras pâturages.

A douze ou quinze milles en mer, dans la direction du nord, est le Rocher de la Cloche, *Bell-Rock*. D'anciennes traditions expliquent l'origine de son nom. Elles veulent que les moines d'Arbroath y aient autrefois fait suspendre une cloche qu'agitait le mouvement du flux et du reflux. C'est un massif de grès rouge, pareil à celui qui forme le promontoire de Red-Head. On le voit à fleur d'eau à la marée basse. Sa longueur ne dépasse guère quatre cents pieds. Il en a deux cent vingt de large. Par un tems calme, les plantes marines qui le couvrent, et dont quelques-unes sont étrangères au rivage le plus proche, le signalaient encore quand la mer était haute. Il n'était pas rare d'apercevoir

[1] Walter Scott, *Marmion*, chant IV, st. 31.

des phoques couchés sur ce lit de sombre verdure. Des oiseaux de mer aussi, s'arrêtaient fréquemment sur les pics dont il était hérissé. Mais la tempête le rendait invisible. Plus d'une fois le matelot y avait vu s'évanouir l'espoir et la joie du retour; et le port où il était près d'entrer, disparaissait tout-à-coup à ses yeux et pour jamais. Secondée par le génie, l'humanité entreprit de ravir à ces parages l'un de leurs plus redoutables écueils. En 1800, l'ingénieur Stevenson se chargea d'étudier la possibilité d'y construire un phare. En conséquence il s'y rendit au milieu de l'été. Les nombreux débris dont il le trouva jonché, stimulèrent son zèle. A peine revenu, ses plans et ses devis ne se firent pas attendre. Un premier bill, présenté à ce sujet trois ans après, fut rejeté : la dépense intimida le Parlement. Trois autres années s'écoulèrent; et le projet fut accueilli. Les travaux commencèrent en 1807. Leur détail tient presque du prodige. On n'admit que les ouvriers qui s'engageraient à passer un mois sans aller à terre. Une patache amarrée solidement et munie d'un réverbère leur servait d'asile ; et des embarcations les menaient et les ramenaient, non le plus souvent sans risque de périr. Les communications avec la côte avaient

lieu par un autre vaisseau. L'on s'occupa d'abord de fixer l'emplacement du phare. La surface fut déblayée des productions végétales qui l'embarrassaient, et la ligne des fondations tracée. Il n'était possible de travailler que deux ou trois heures à la plus basse mer. Les allées et les venues et une oisiveté forcée absorbaient la majeure partie du tems.

Cependant les opérations préliminaires étant terminées le 7 août, on sentit la nécessité de se procurer quelque abri momentané sur le rocher même; car une bourrasque pouvait faire dériver la patache : et alors que seraient devenus ses hôtes? Ce refuge nouveau fut presque aussitôt exécuté que conçu. Six poutres de cinquante pieds de long furent expédiées des chantiers d'Arbroath, où se préparaient tous les matériaux de la construction qui excitait alors autant d'enthousiasme que de curiosité. Dressées en forme de balise, elles servirent à clore un espace de trente et quelques pieds de diamètre. A leur base, elles étaient retenues par de fortes pièces de fer serrées avec des coins du même métal et de bois. Des boulons les tenaient unies dans le haut; et des cercles de fer en empêchaient l'écartement. Un jour la tempête entraîna la patache. Quel mo-

ment d'angoisse douloureuse! Trente-deux hommes n'avaient que deux petites embarcations pour se sauver. Un tiers au moins devait périr; la cabane en charpente était achevée; mais elle ne pouvait rien contre la marée montante. Par bonheur une barque arriva, qui portait des dépêches à M. Stevenson : elle mit fin à la stupeur dans laquelle était plongé tout l'atelier d'où néanmoins aucune plainte ne s'éleva.

L'année suivante, et les chefs et les ouvriers avaient acquis plus d'expérience : les premiers abondaient en expédiens pour simplifier l'ouvrage, et les derniers l'exécutaient avec plus de dextérité. On augmenta le nombre des vaisseaux de service. A l'aide de tonneaux vides, quelques-uns furent préservés du danger de sombrer. On les pourvut tous d'ancres plus fortes et garnies de chaînes. Des chemins à rainures reçurent les chariots de fonte qui portaient sur la plate-forme des fondations, les blocs tout taillés et numérotés, pour être adaptés les uns aux autres par des queues d'aronde, et par tous les autres moyens propres à n'en former qu'une masse compacte. La lecture, la musique, la pêche, d'autres distractions charmaient les longues heures de loisir, que troublait souvent le mal de mer auquel rien

ne pouvait remédier. Pour diminuer le retour de ses accès, une petite chambre fut superposée au refuge déjà construit sur le roc. Enfin tout étant préparé pour bâtir, la pose de la première pierre eut lieu le 10 juillet, et l'édifice commença à s'élever. Les plus vives acclamations accueillirent à leur retour, ceux qui avaient concouru à cette utile et courageuse entreprise.

L'an 1809 vit les travaux prendre un rapide accroissement. Bientôt les grues à balancier ordinaire devinrent inutiles : celles à contrepoids les remplacèrent. Le 22 août, vingt-deux assises étaient posées; le service divin fut célébré pour la première fois; et l'on congédia les ouvriers jusqu'à la campagne prochaine. A la fin du même mois de l'an 1810, la maçonnerie étant achevée, on s'occupa de la chambre du fanal, dont les gardiens entrèrent en possession dans le courant de décembre de la même année. Ce ne fut toutefois que le 10 février suivant que les feux s'allumèrent.

En voyant aujourd'hui cette belle colonne qui s'élance de l'océan, svelte, droite, fragile quand on la compare avec les tempêtes dont elle est assaillie, qui se douterait des efforts qu'elle a coûtés, et des dangers qu'il a fallu braver pour

la construire ? Elle a environ cent pieds de hauteur, et à sa base quarante pieds de diamètre. Le revêtement extérieur est en granit, la maçonnerie en grès. Les murs, épais de sept à huit pieds dans le bas, n'ont guère plus de seize pouces sous la corniche. Un escalier en bronze mène du rocher à la porte d'entrée et fait partie du conducteur d'un paratonnerre. La dépense totale s'est élevée à seize cent trente mille francs. Indépendamment du logement des veilleurs, une pièce voûtée est destinée aux étrangers et renferme des livres. Au sommet brille l'étoile du salut. Là, des hommes vigilans se relaient pour indiquer le récif d'où ils sont chargés d'éloigner leurs semblables. Quelle vie cependant! Malgré les vicissitudes qui l'environnent, combien elle doit paraître monotone et triste, après les premières émotions que donne le spectacle d'une mer paisible, resplendissante des rayons du soleil, ou faiblement éclairée des pâles reflets de la lune! Trop souvent les orages viennent sans doute distraire ces utiles ermites. De quels affreux pressentimens ne les poursuivent-ils pas! Le navire qu'ils ont vu, à la chute du jour, battu par la tempête, luttant contre la fureur des vagues et des vents déchaînés, pourra-

t-il résister? Combien alors ils redoublent de zèle! Quelle apparence qu'ils négligent leur feu, bien autrement sacré que celui de Vesta! Heureux le lendemain, s'ils ne découvrent à la surface des flots encore émus, aucun débris de naufrage! Ils disent que, pendant ces coups de tems terribles où tous les élémens semblent se confondre, leur solitaire demeure tremble sur ses fondemens, bien qu'au dedans rien ne soit jamais déplacé. L'ame en doit être vivement agitée, avant que l'habitude l'ait familiarisée avec ces secousses passagères. Un isolement si complet serait un vrai supplice pour celui dont l'éducation aurait développé les facultés intellectuelles. Quelque sauvage que l'on soit, quelque douceur qu'on éprouve à ramener à soi ses affections et ses pensées, qui ne veut, de tems en tems, être libre de les communiquer à un être qui les partage ou qui leur réponde? L'esprit s'épuise et s'émousse à réagir sur lui-même et en présence des mêmes objets. Il en est peu qui sachent varier l'effet des sensations uniformes; et l'inconstance comme l'infidélité n'ont peut-être pas d'autre cause. Ne faut-il pas aussi assister aux scènes de ce monde dans lequel nous vivons, malgré ses déceptions, ses vices et son ingratitude,

ne fût-ce, comme l'on dit, que par curiosité? Espérons qu'il n'en est point ainsi des gardiens du phare de Bell-Rock; et contentons-nous de souhaiter qu'ils trouvent des jouissances à s'acquitter du service important qui leur est confié.

Le jour finit. Une brume épaisse s'élève de la mer, et le vent commence à la répandre autour de nous. Quoique éclairée par la lune, la ville n'offre plus qu'une masse sombre, enveloppée dans des nuages de fumée, que percent à peine quelques lumières. Une fraîcheur humide a changé la température. Chaque marée, pour ainsi dire, fait subir des variations à l'atmosphère. Il va faire froid. Descendons. La ligne de roches aiguës que nous longeons se nomme Lang-Raw. De son extrémité septentrionale jaillit une source appelée la Fontaine de Saint-Antoine. L'eau en est limpide et peu abondante. Une ancienne ballade en a consacré la mémoire.

St Anthon's well shall be my drink,
Syn my fause luve's forsaken me[1].

A une petite distance étaient une chapelle et un ermitage voués au même patron, et qui dé-

[1] La source de Saint-Antoine doit seule me désaltérer désormais, puisque ma perfide amie me délaisse.

pendaient du monastère de Saint-Antoine à Leith. Il n'en reste plus que deux pans de murs dont les bords sont déchirés et les assises supérieures ébranlées. Sur l'un on voit la base de deux arcs qui jadis soutenaient une voûte, et l'appui en forme de cul-de-lampe sur lequel ils reposaient. L'autre, d'une plus grande dimension, a conservé un arc tout entier, dont la coupe elliptique et les supports ont beaucoup de grâce. Dans le haut, le jour passe à travers les baies de quelques fenêtres. On aimerait à s'arrêter entre ces ruines pleines de souvenirs religieux, dans ce lieu désert et sauvage dont le silence contraste avec le tumulte de la ville : mais les alternatives dangereuses du climat et l'heure avancée commandent, aux étrangers surtout, des précautions qu'il serait imprudent de négliger.



LE DOCTEUR B***. — UN PARLOIR DE MAISON ÉCOSSAISE.
DIVERS ENTRETIENS.
LE COLLÈGE D'ÉDIMBOURG. — UNE LAITERIE. — LE PEINTRE NASMYTH.
WALTER SCOTT.

Édimbourg, le 15 juillet 1826.

Il nous faut prendre congé de ceux qui nous ont accueillis avec une cordialité dont il serait impossible de faire assez l'éloge. Après nos banquiers, notre première visite est pour le docteur B***, qui a bien voulu donner quelques soins à l'un de nous. Le cas n'était pas grave, et l'honorable membre de la faculté d'Édimbourg n'y a mis aucun charlatanisme. Rien en lui ne sent la morgue doctorale. Au renom d'une habileté consommée, il joint de l'enjouement et un esprit orné. Il y aurait sinon du plaisir, comme dit notre Molière, au moins quelque consolation à être de ses malades; car il est du petit nombre des médecins qui s'y intéressent et s'y attachent.

M. John M*** nous attendait. Il veut encore

diriger nos explorations. Son frère et lui habitent la même maison, modeste, telle que le sage la désire. Leurs traits ont peu de ressemblance; mais il y en a beaucoup dans leurs manières et leur urbanité, dans la réserve de leurs discours et de leur maintien, dans cette expression de bienveillance générale et cet air affectueux, qui caractérisent principalement la physionomie écossaise. Ils nous reçoivent dans le parloir, petit salon au rez-de-chaussée qui ne manque à aucune maison, qu'on trouve à l'entrée, près de la porte, et qui semble entièrement séparé du logement de la famille, du sanctuaire domestique. Il n'y a aucun luxe dans l'ameublement. Au milieu, sur une table d'acajou, sont quelques brochures et des journaux dont notre arrivée a interrompu la lecture : c'est ici, comme partout maintenant, la première occupation du matin. Chacun en effet n'a-t-il pas besoin de connaître la situation des affaires de l'Europe, avant de songer aux siennes propres? notion fallacieuse, trompeuse donnée qui renverse plus de fortunes qu'elle n'en élève. La bibliothèque, fermée de glaces, laisse voir des livres d'une reliure plus soignée que riche. Parmi les tableaux, je remarque une copie d'après Raphaël, admi-

rable pour sa fidélité et pour une sorte d'inspiration du modèle. Deux belles gravures françaises représentent Louis XVI et Napoléon en habits royaux : ce rapprochement n'est-il point un emblème de la destruction du pouvoir monarchique et de sa renaissance? Les traits de ces souverains rappellent l'histoire de leur vie : celle de leur mort est ailleurs, dans le secret des plus viles et des plus atroces passions. Une ineffable bonté domine également dans ces deux nobles figures; mais ici elle tient de la faiblesse, et là elle est unie à la force. L'une porte l'empreinte de la bonhomie et de la résignation; l'autre est animée par le génie et le courage. Nous voici revenus à causer de la France, de ses finances et de sa politique, moins bien connues que je ne l'aurais supposé de la part d'hommes si éclairés. Impossible de parler de l'Écosse. La curiosité ne tarit point sur Charles X, sa cour, sa dévotion, ses préjugés de droit divin, et ses prétentions à la monarchie absolue. On vit ici sous l'empire des souvenirs et des traités de 1814. Le système des coalitions ne semble pas épuisé; bien que personne ne croie au mystère de la sainte-alliance, qui est regardé comme une puérilité monacale. Ce qui éclate dans tous les

entretiens, c'est une sécurité bien trop digne d'envie. Vous croyez être au milieu des spectateurs d'un drame qui n'ont rien à redouter de ses catastrophes, et auquel ils n'attachent d'autre intérêt que celui de la curiosité. Chacun assiste à la représentation et juge les acteurs selon ses lumières, son penchant, ses affections, mais avec la certitude de n'en être troublé, ni dans son indépendance sociale, ni dans son repos personnel, ni dans sa fortune. Voilà un genre de bien-être inconnu déjà à deux générations de Français. Quelle force vitale un peuple ne doit-il pas avoir, pour que de si longues incertitudes n'affaiblissent en lui, ni l'amour de la liberté, ni son élan vers la civilisation !

Nous ne quitterons pas Édimbourg sans visiter son collége, conduits encore par l'obligeant M. John M***. Il est situé au midi de la vieille ville. C'est un édifice carré dont les angles sont arrondis. Au centre est une vaste cour. Le neveu du célèbre professeur Playfair nous accueille. Il nous indique l'emplacement des diverses écoles. Les sciences, les belles-lettres, les arts ont leurs chaires distinctes. A l'époque de la restauration des Stuarts, quelque fanatisme covenantaire s'était insinué dans les classes théologiques : il

céda bientôt à la tolérance qu'admettaient les opinions religieuses du gouvernement. Malgré les préjugés auxquels les études de l'anatomie ne cessent pas d'être soumises, la médecine passe pour avoir fait de grands progrès à Édimbourg, autant qu'il est possible d'en supposer à des conjectures que, toutes choses égales d'ailleurs, l'événement anéantit au moins aussi souvent qu'il les confirme, car la mort est une rusée qui se joue des docteurs aussi bien que des héritiers. L'étude de la métaphysique y est surtout en vogue. Quant à moi, cette prétention à connaître ce qui est surnaturel, m'a toujours semblé ridicule. Trompés à chaque instant par nos sens, mal assurés que nous sommes de leurs indications les moins douteuses, n'est-il point oiseux de chercher à découvrir l'essence de Dieu et l'origine des idées, à déterminer la limite des sensations et des sentimens, à expliquer les procédés de la mémoire, à faire enfin, chacun à notre manière, ce roman de l'esprit, où le raisonnement ne laisse aucun empire à la raison? Milton a flétri cette ambition d'un vain savoir, en la mettant au rang des efforts que tentent les anges rebelles pour adoucir les rigueurs de leur défaite :

Others apart sat on a hill retir'd,
In thoughts more elevate, and reason'd high
Of providence, foreknowledge, will, and fate,
Fix'd fate, free will, foreknowledge absolute,
And found no end, in wand'ring mazes lost.
Of good and evil much they argued then,
Of happiness and final misery,
Passion and apathy, and glory' and shame,
Vain wisdom all, and false philosophy [1].

Il me faut des choses plus réelles, des résultats plus positifs. La solution d'un problème de géométrie me satisfait bien autrement, que ne font les systèmes les plus probables à l'aide desquels

[1] MILTON, *le Paradis Perdu*, liv. II, vers 557 et suiv.

A part, sur des hauteurs d'où leur raison sublime
Planait d'un vol hardi sur cet horrible lieu,
Ces esprits immortels s'entretenaient de Dieu;
Ils discutaient ses lois, sa longue prescience
De loin sur l'avenir exerçant sa puissance,
Sa providence auguste, et le terme certain
Où marche d'un pas sûr l'immuable destin.
De mille objets divers leur ame embarrassée
De dédale en dédale égarait sa pensée.
Tour à tour revenaient dans leur long entretien
L'inexplicable énigme et du mal et du bien,
Les vives passions, l'effort qui les surmonte,
La liberté, les lois, et la gloire et la honte;
Le tems, l'éternité, ses plaisirs, ses tourmens,
Enfin cet appareil de vains raisonnemens,
Efforts ambitieux d'une folle sagesse.

(*Trad. de* DELILLE.)

d'ingénieux sophistes, ou même des logiciens habiles, me donnent pour l'évidence, les rêves de leur imagination. Telles sont encore pour moi, les sciences naturelles. Je viens d'en parcourir le muséum. Les productions minéralogiques de l'Écosse en sont la principale richesse. On y remarque une tête fossile d'élan, dont le bois a sept pieds d'envergure. Des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons y sont réunis; mais tout cela n'approche pas de nos collections en ce genre. Le salon de lecture est orné des portraits de Playfair, de Robertson, de Ferguson et de Napier. Près d'eux, la reconnaissance publique a placé l'image d'un officier supérieur de l'armée, donateur d'une somme considérable pour la fondation d'une école de musique. Il est représenté en grand uniforme, une flûte à la main. La jovialité de sa physionomie, sa vivacité, cet air évaporé et enthousiaste qu'affectent la plupart des artistes, contrastent fort plaisamment avec la sévérité de son costume, et justifient la renommée qu'il a ambitionnée.

Des professeurs d'un rare mérite président à l'enseignement du collége d'Édimbourg. Leurs émolumens très-faibles s'accroissent du prix des répétitions qu'ils font. Indépendamment de l'é-

conomie publique qui en résulte, cette organisation tend à produire entre les maîtres et les élèves, une émulation également favorable aux progrès des uns et des autres. Aussi l'université d'Édimbourg est-elle fort renommée. Le patronage municipal sous lequel elle vit, ajoute à son importance. Elle est la digne rivale de celles d'Oxford et de Cambridge. On en dit les études plus fortes et mieux soignées. Logés chez les habitans, les jeunes gens qui suivent ses cours, loin de contracter l'humeur présomptueuse et turbulente que leur donne en général la cohabitation, prennent de bonne heure les usages du monde, se soumettent aux nécessités de la vie, s'éclairent par un contact continuel avec d'autres âges que le leur; et la ville y trouve aussi son repos et une source de richesse.

Les travaux, les amusemens et les repas champêtres ont partout beaucoup d'attrait pour les citadins. En Italie les villégiatures, dans le Nord les kermesses, à Paris et à Londres les parties de campagne, partout les excursions au village et dans les champs, promettent des plaisirs qui, au logis, seraient souvent plus vifs, aussi purs et moins fatigans. Édimbourg paie le tribut à ce goût universel. De même qu'ailleurs des jardins

et des cercles rassemblent les amateurs de ce genre de distraction, des souscripteurs ont institué une laiterie à quelques milles de la capitale. On s'y rend par une de ces routes spacieuses, unies, sablées, bordées de haies de laurier-cerise, de charmille et d'aubépine, telles qu'on en voit dans tout le pays. Les voitures s'arrêtent au pied du perron d'une maison blanche, au devant de laquelle s'étend un tapis de gazon bordé de fleurs. A droite et à gauche du vestibule, sont des cabinets meublés de tables, de chaises, de bancs rustiques. Vous montez au premier étage par un escalier en bois. Une petite porte s'ouvre et donne accès dans une tribune, d'où la vue domine une vacherie immense. Je ne saurais rendre l'impression que produit ce spectacle inattendu. L'espace est partagé par des mangeoires transversales. Aux deux extrémités, de chaque côté et dans le milieu, il y a des couloirs pour le service. Cent quatre-vingts belles vaches avec ou sans cornes, sont attachées à des bâtons verticaux, le long desquels glissent les anneaux des liens qui les retiennent. Derrière elles, des rigoles reçoivent les urines et les conduisent à un réservoir extérieur. C'est l'heure du dîner. Quelle curiosité, quelle impatience

les agitent ! Par toutes les issues arrivent des brouettes, des brancards chargés de fourrage nouveau; et l'on se hâte d'en garnir leurs râteliers. Avec quelle avidité elles l'attirent de leurs lèvres épaisses ! On les entend broyer cette herbe tendre : c'est comme un frémissement de joie. Bientôt viennent les vachères avec leurs seaux de sapin blanc, cerclés en cuivre, éblouissans de propreté. Le lait jaillit des mamelles qu'elles pressent. Plusieurs déjà le vident dans des baquets destinés à le transporter au laboratoire de la crême, du beurre et des fromages. L'ordre le plus parfait règle ces divers travaux. Personne ne parle; mais le bruit sourd qui s'élève de cet ensemble de mouvemens paisibles, excite et prolonge un étonnement plein de charme. L'air est embaumé d'émanations savoureuses, salutaires. On sent une température qui facilite le jeu des poumons. Le pelage de toutes ces vaches fauves, noires, mouchetées, zébrées; les zônes de verdure qui les séparent, entremêlées de coquelicots et de bluets; les costumes variés des servantes de ce troupeau, qui toutefois exigeraient plus de coquetterie; les longs murs blancs auxquels sont suspendus les instrumens de cette exploitation rustique; les fenêtres du haut des-

quelles la lumière descend, et la charpente légère qui porte le toit, composent un tableau dont l'harmonie est ravissante.

Nous exprimions le plaisir qu'il nous causait. Une dame s'est approchée. Le sourire était sur ses lèvres et quelques larmes roulaient dans ses yeux. Était-ce de joie ou de peine? « Permettez-moi, nous a-t-elle dit, de voir des Français et de leur adresser la parole. J'ai long-tems habité Versailles. Ce fut l'époque la plus heureuse de ma vie. La mort de celui qui m'y avait fixée, m'a ramenée dans mon pays. Je ne puis oublier ce tems trop court. Votre accent, votre langage, me rendent des illusions que j'ai peu l'occasion de retrouver. » Sa voix tremblait. Nous l'avons remerciée du bon souvenir qu'elle gardait de nous et de notre patrie. Les regrets que lui laisse son veuvage d'un de nos concitoyens nous ont touchés, et l'intérêt que nous lui témoignions, a paru la consoler un moment. Quand nous l'avons quittée, des fraises excellentes et des jattes de crême nous attendaient dans une salle basse. M. John M*** nous faisait la galanterie d'une collation improvisée. J'ignore si la laiterie des Édimbourgeois prospérera; mais elle le mérite. C'est à la fois un moyen d'approvisionner

leur ville de bon laitage, et de leur offrir un but agréable de promenade et de récréation.

Les étrangers ne doivent pas manquer de visiter l'atelier de M. Nasmyth, peintre de paysage dont le talent est digne d'éloges. Sa manière participe de Claude Lorrain, de Vernet et de Constable, sans atteindre le mérite d'aucun de ces maîtres. Il a des filles et des gendres qui suivent la même carrière avec plus ou moins de succès. Ses fils, à peine âgés de dix-huit ans, montrent des dispositions d'un autre genre. Tous les deux se destinent au génie; et il y a peu d'espérances qu'ils ne puissent réaliser. Ils sont doués d'un esprit de calcul surprenant. C'est surtout à l'emploi usuel de la vapeur qu'ils se sont appliqués. Ils ont construit eux-mêmes un appareil de la force de six hommes, qui ne tient pas plus de place qu'une machine pneumatique ordinaire. Son action exacte et régulière le rend propre à une multitude d'expériences qu'ils créent et dirigent, et dont les résultats les mettent à même d'étendre leurs spéculations scientifiques. On ne sort pas de cette maison vouée aux sciences, aux arts, et sans doute au bonheur du ménage, sans éprouver une vive sympathie pour la famille qui l'habite.

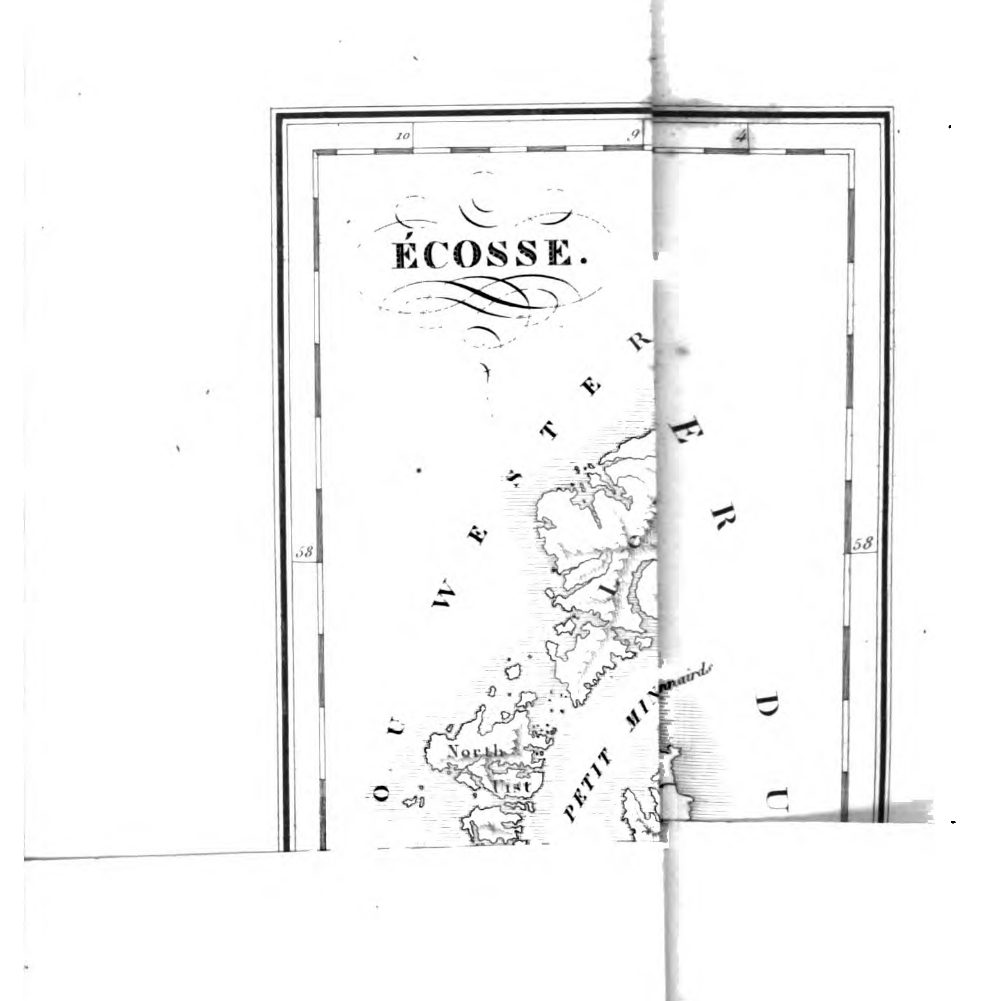
Munis de lettres de recommandation pour les différens comtés que nous nous proposons de parcourir, nous allons quitter Édimbourg. Adieu, ville pittoresque et sociable, douée de tous les genres d'illustrations ! J'emporte le regret de n'avoir pas vu ton barde célèbre, le chantre de tes clans et de tes héros, l'historien de tes fables et le romancier de ton histoire [1]. Croiriez-vous que quelques critiques s'obstinent à douter que ses ouvrages soient réellement de lui? L'an dernier encore le nom de leur auteur était ignoré; et des versions plus ou moins probables leur prêtaient diverses origines. J'entendais tout à l'heure assurer que les manuscrits publiés par sir Walter Scott lui avaient été légués, et que lui-même ne le niait pas. A quelle époque remonteraient-ils donc? Il y a des choses qui ne peuvent être que de leur tems; et cela est surtout vrai pour les productions littéraires. Au reste, la matrone érudite qui affirmait ces détails, n'a pas obtenu grand crédit parmi ses au-

[1] Ce regret est moins vif, depuis que l'auteur de *Waverley*, devenu rapsode infidèle, a cru que son talent littéraire lui donnerait la force de flétrir la gloire de Napoléon. Ses traits empoisonnés sont revenus sur lui ; et il a souillé sa renommée où il pensait lui donner un nouvel éclat.

diteurs, malgré le poids que lui donnaient son âge et sa conviction. A Dublin elle eût été plus vivement contredite. Walter Scott s'y trouvait le 19 janvier 1825. Placé dans le fond d'une loge, il assistait à la représentation d'une tragédie de Shakspeare. Quelques spectateurs le reconnurent; et malgré l'intérêt de la scène, ils avaient les yeux constamment fixés sur lui, sur le *grand inconnu,* comme on le nommait à cause du voile de l'anonyme dont il s'enveloppait. « Voilà sir Walter Scott! » s'écrie-t-on tout-à-coup dans le parterre. Cette annonce est aussitôt suivie d'acclamations et d'applaudissemens. Seul, il n'a pas entendu son nom. Croyant qu'il s'agit de quelque succès remporté par le parti aristocratique auquel il appartient, il s'avance, bat des mains, et s'associe à la joie publique. Le bruit redouble. On lève le rideau; et les acteurs favoris ne peuvent réussir à se faire écouter. Sur le théâtre, personne ne connaît la cause d'une si longue interruption. Le directeur vient la demander. « Voilà sir Walter Scott! sir Walter Scott! » lui répond-on de toutes parts; et l'enthousiasme éclate de nouveau. Alors l'Écossais, la tête découverte, la voix émue : « Messieurs, dit-il, je vous remercie. De si honorables témoi-

gnages de bienveillance me touchent profondément. J'ignorais que j'en fusse l'objet. Croyez que je n'oublierai jamais l'honneur que je reçois, et que je voudrais en être plus digne. — *Welcome! welcome!* Soyez le bien-venu! » Et de nouvelles salves retentissent. Enfin la pièce continue au milieu du bruit. Malgré sa modestie, sir Walter Scott ne put se soustraire à cette ovation. On l'attendait à la sortie; et la foule l'accompagna jusqu'à sa voiture, répétant à l'envi les éloges les plus flatteurs.




ÉCOSSE.
10
9
4
58
58
OUWESTER
ER
DU
North
Uist
PETIT MINCH
nairds

DÉPART D'ÉDIMBOURG. — LINLITHGOW.
SOUVENIRS HISTORIQUES.
ASPECT DE LA ROUTE UN JOUR DE FÊTE. — RÉUNION DE MÉTHODISTES.
FALKIRK. — STIRLING. — SON CHATEAU. — SOUVENIRS DES STUARTS.
DOUNE. — CALLANDER. — LES COSTUMES ÉCOSSAIS.
LE LAC VÉNACHAR. — LE BOSQUET DES LARMES.
LES TROSACHS. — LE LAC ACHRAY. — L'AUBERGE DE JAMES STUART.
UNE FERME. — DES VOYAGEURS.

Ardkenenocan, le 16 juillet 1826.

L'hospitalité écossaise, si généreuse de la part de ceux qui la donnent, se vend assez cher à l'hôtel Royal d'où nous venons de partir. Maîtres et valets y luttent de cupidité : c'est leur métier; et il faut leur savoir gré des exigences auxquelles on échappe, ou qu'ils n'osent pas se permettre. La route que nous prenons se dirige vers l'ouest, et passe à peu de distance du grand canal d'Édimbourg à Glasgow. Elle est inégale, montueuse même, comme le pays environnant. Le Forth se montre par momens sur la droite. Nous arrivons ainsi à Linlithgow, l'un des six bourgs royaux d'Écosse, situé sur le penchant d'une

colline, et à une lieue des eaux de l'Avon. La rue par laquelle on y entre, fut témoin d'une vengeance terrible de James Hamilton de Bothwell-Haugh [1]. Il avait embrassé la cause de Marie Stuart. Fait prisonnier au combat de Langside [2], jugé et condamné pour crime de rébellion, sa grâce lui fut accordée à la sollicitation de Knox, par le comte de Murray, régent du royaume, pendant la minorité de Jacques VI. Abusant de la victoire, le comte avait autorisé un de ses favoris à s'emparer du domaine de Old-Woodhouselee qui appartenait à Hamilton. La femme de ce dernier l'habitait en ce moment. Elle en fut violemment expulsée ; et le ravisseur l'abandonna presque nue, à l'inclémence d'une rigoureuse nuit d'hiver. Le lendemain on la trouva privée de sa raison. Dès lors la mort de Murray fut résolue par celui qu'il avait si outrageusement offensé. Hamilton loua une maison dans la rue où nous sommes. Il en fit barricader la porte et matelasser une chambre de devant, décidé à saisir la première occasion d'exécuter son dessein. Un jour que le régent se rendait du châ-

[1] 1570.
[2] 1568.

teau de Stirling à Édimbourg, Hamilton, caché dans l'embuscade qu'il avait préparée, l'ajusta et le tua. Un cheval de course qui l'attendait à une issue secrète ouverte dans les champs, favorisa sa fuite; et il se réfugia en France. C'était le tems où Charles IX embauchait des bourreaux pour la Saint-Barthélemy. Quelque courtisan supposa qu'une résolution aussi froide que celle d'Hamilton et une main aussi sûre que la sienne, ne refuseraient pas l'offre de se signaler de nouveau. C'était l'amiral Coligny qu'on lui destinait. « Je ne suis point un assassin, » dit-il. Singulière réponse! Inexplicable mystère du cœur humain! A ses yeux, il n'avait donc fait que justice! Et pourtant il s'était soustrait à l'empire des lois qui punissent le meurtre.

Linlithgow est peuplé d'environ trois mille cinq cents ames. Il s'y fait quelque commerce de cuir, de lin et de laine. Un château fondé par Edouard Ier et rebâti par Jacques V, lui a donné de la célébrité. L'intérieur était décoré de sculptures et d'ornemens. On y comptait de nombreuses galeries et des appartemens d'une grande richesse.

Of all the palaces so fair,
Built for the royal dwelling,

In Scotland, far beyond compare
Linlithgow is excelling;
And in its park in jovial June,
How sweet the merry linnet's tune,
How blithe the blackbird's lay!
The wild-buck bells from ferny brake,
The coot dives merry on the lake,
The saddest heart might pleasure take
To see all nature gay [1].

Le 8 décembre 1542, Marie Stuart vit le jour dans cette royale demeure : sa naissance fut accompagnée de sinistres présages qui n'échappèrent pas à son père, et, dans la suite, ils ne se réalisèrent que trop. Jacques VI aima aussi cette habitation. Il y fit des additions considérables. Elle conserve dans ses ruines un aspect imposant; et le paysage en est embelli.

Jacques IV assistait à la messe dans la principale église de Linlithgow. L'invasion qu'il méditait contre l'Angleterre n'était pas approuvée par ses conseillers. Un personnage mystérieux,

[1] Walter Scott, *Marmion*, ch. IV, st. 15.

De tous les palais si magnifiques, bâtis en Écosse pour la résidence royale, aucun n'est comparable à celui de Linlithgow. Dans son parc, au joli mois de juin, combien est doux le gazouillement de la gaie linotte! quelle vivacité dans le chant du merle! Le daim sauvage bêle parmi les halliers; et la poule d'eau plonge en se jouant dans l'eau limpide du lac. Le cœur le plus triste trouverait du plaisir à voir toute cette joie de la nature.

vêtu comme on représente l'apôtre saint Jean, s'avança vers lui, et d'une voix solennelle, lui donna, au nom de la Vierge, l'ordre de renoncer à son entreprise. On pensait l'intimider à l'aide de cette apparition. La superstitieuse mélancolie à laquelle il s'abandonnait, soit qu'elle vînt de son tempérament ou des remords d'avoir participé à la mort de son père, encourageait cette espérance. Mais revenu de sa première surprise qui empêcha sans doute de poursuivre le prétendu messager céleste, son caractère naturellement brave et généreux l'emporta. Il se plaisait dans les camps. L'amour de la renommée le possédait. Personne n'ignorait que de cette guerre il ne pouvait résulter aucun avantage national. Une aveugle ambition d'héroïsme s'empara de tous les esprits. La noblesse et le peuple voulurent seconder l'ardeur guerrière du monarque. Une vaillante armée le suivit et croyait marcher à la victoire. Ni lui, ni la plus grande partie de ses officiers et de ses soldats ne survécurent à la sanglante bataille de Flodden; et la noblesse du royaume y périt presque tout entière [1].

[1] 1513.

Le long du Forth on ne rencontre que des champs bien cultivés, de jolis jardins, des maisons charmantes. Nous approchons des *Highlands*, les terres hautes. Déjà les montagnes qui les séparent des *Lowlands* (c'est le nom des basses terres), se dessinent au nord et à l'ouest. L'heure de l'office vient de sonner. De toutes parts les fidèles s'acheminent vers la paroisse, un livre de prières à la main, d'un air grave et pénétré du devoir pieux qui les appelle. La jeunesse elle-même montre du recueillement; et l'enfance n'ose se livrer à ses courses folâtres, en présence des grands parens dont la contenance religieuse lui impose. Aucune différence de costume ne distingue les classes aisées de celles qui le sont moins. Toutes se sont pour ainsi dire parées, en signe de respect pour le temple où elles vont se rassembler et se confondre. Je n'ai point remarqué qu'on eût à reprocher, même aux filles du presbytère (comme le ministre de Wakefield le fait si ingénument aux siennes) d'arriver trop tard pour avoir voulu étaler une toilette burlesque, et composer une cavalcade dont il ait été ensuite impossible de hâter le pas. De bons habits, de bonnes robes, des schalls soyeux, et tout cela sans luxe et sans osten-

tation, voilà ce que j'ai vu, et que je n'ai pas comparé sans regret, aux vêtemens sales, négligés, mal assortis, de la plupart des paysans français, qu'une économie mal entendue et une sorte de dédain de leur bien-être, soumettent encore à des privations; car le manque d'aisance n'est pas toujours un obstacle à un extérieur soigné, et ne l'est jamais à la propreté d'ailleurs si salutaire. On a prétendu que les Écossaises ne marchaient pas nu-pieds dans les rues et dans les chemins. J'en ai peu rencontré aujourd'hui qui fussent chaussées. Près d'arriver à l'église, et avant d'y entrer, elles s'asseyent au coin d'une haie, sur le gazon, sur une borne, ou dans le cimetière sur quelque pierre tumulaire, pour mettre leurs bas et leurs souliers. Il en vient de passer une à mon côté, qui n'avait point de chaussure quoiqu'elle fût habillée de soie et coiffée d'un chapeau de paille surmonté de plumes noires : l'un de ses orteils était même enveloppé de linge, parce qu'un caillou l'avait blessée.

Mais quelle est donc cette réunion nombreuse que nous apercevons au fond de la vallée prochaine? Elle se presse autour d'une chaire, occupée par un prédicateur dont quelques paroles parviennent jusqu'à nous. On nous dit que ce

sont des méthodistes; et que leur ministre est un de ces chefs de secte enthousiastes, à qui tous les lieux conviennent pour faire entendre la parole évangélique. Au sein de la foule attentive règne un religieux silence : elle croit à l'enfer et à la damnation éternelle, comment n'écouterait-elle pas les exhortations qui enseignent à les éviter? Plaçant aussi les actions au-dessous de la foi, n'a-t-elle pas besoin que l'on rappelle à sa mémoire des dogmes qui échappent à la persuasion? Toutefois ce n'est pas un spectacle dépourvu d'intérêt que ce peuple d'une piété naïve, assemblé près de son pasteur, sous la voûte céleste, debout sur un tapis de verdure, sans distinction de rang ni de fortune, environné des dons les plus précieux de la terre, la tête découverte, recevant avec reconnaissance les leçons de la morale et de la vertu, et sans doute remerçiant Dieu des consolations qu'il lui envoie par une voix pure, amie et respectée.

Pendant que nous parcourions le relais au terme duquel nous venons d'arriver, le service divin se célébrait. On en revient maintenant. Un doux contentement brille sur tous les visages. Chacun se sent meilleur, et en grâce avec les autres et avec soi. Ce soir on reprendra le che-

min de la paroisse avec le même zèle. La ferveur est grande quand la religion parle à la conscience par la conviction, et que la raison n'est point opposée à la croyance. Voici la petite ville de Falkirk qui a donné son nom à quelques batailles. Elle est à huit lieues d'Édimbourg, et n'a de remarquable que ses marchés, où il se vend de nombreux bestiaux, à des époques fixes de l'année. Son cimetière passe pour avoir recueilli les ossemens de quelques-uns des guerriers qui se signalèrent aux tems héroïques de l'Écosse.

A mesure que l'on s'éloigne de Falkirk, des sites plus pittoresques les uns que les autres s'offrent de toutes parts. Les coteaux deviennent plus rapides, les vallées plus profondes; et toujours le Forth ajoute par ses sinuosités à la beauté, à la richesse du paysage. La première ville est Stirling. Assise sur la rive droite du fleuve, elle communique avec la rive gauche par un pont de quatre arches. Sa fondation remonte à la plus haute antiquité. Les Pictes et les Scots se la disputèrent long-tems. On n'y voit plus, comme à son origine, des maisons couvertes de chaume, de genêts ou de bruyères, bien que vers le midi elle conserve

des traces de vétusté qui ont à peu près disparu du côté du nord. On prétend que c'est d'elle que vient la qualification de la livre monétaire d'Angleterre, parce que Osburn, prince saxon, y établit un hôtel des monnaies. Elle est fermée de murs. La marée s'y fait sentir. Son port très-fréquenté, sert de débouché aux produits agricoles de la contrée, et de marché pour toutes les provenances de l'extérieur. On y comptait autrefois un grand nombre de manufactures de tartan, étoffe bariolée de plusieurs couleurs dont chaque clan ou tribu avait adopté des mélanges divers : elles sont remplacées par des filatures et des fabriques de tapis.

La ressemblance de Stirling avec Édimbourg frappe au premier coup d'œil. Elle devient plus sensible encore lorsque les regards se portent sur le vieux château qui le domine, et dont la masse imposante, les portes hérissées de fer, la position favorable à une longue résistance, lui valurent le nom de clef du nord, de boulevard de la liberté écossaise. Outre une citadelle, le château renferme dans son enceinte une chapelle, une salle où le Parlement tint plusieurs assemblées et qui en a gardé le nom de Salle du Parlement; plus, un palais dont l'architecture et

les ornemens appartiennent à un genre à moitié grotesque. Tour à tour il servit d'asile, de prison, de résidence royale, selon que la paix régnait entre le monarque et ses sujets, ou que la révolte les désunissait. Pris, repris, livré, la bannière nationale ou ennemie y fut successivement arborée. Il vit des actes de barbarie, de valeur, de trahison. Jacques Ier l'habita après sa longue captivité en Angleterre. Ce fut là qu'il essaya de rétablir l'empire et le respect des lois, d'apaiser l'esprit d'insubordination que la noblesse entretenait parmi le peuple, de dompter les nobles eux-mêmes, et de retirer la couronne du mépris dans lequel elle était tombée. D'abord il y avait mis la prudence, la lenteur et la mansuétude qui le caractérisaient; et comme il ne réussissait point, la rigueur qu'il y voulut employer lui coûta la vie. Cette fin tragique n'intimida point son fils, Jacques II. L'abaissement des barons, que son père avait tenté à l'exemple de Robert Bruce, il se proposa de le consommer. Le huitième comte de Douglas, William, était à la tête des opposans. Appelé à Stirling, il s'y rendit à l'abri d'un sauf-conduit qu'il avait exigé. On voit la chambre où le roi lui donna audience. Leur entretien s'échauffait par de-

grés. Jacques le pressait de dissoudre la ligue qu'il avait formée, et comme il refusait péremptoirement : « Je ferai, lui dit tout-à-coup Sa Majesté, ce que vous ne voulez pas faire. » Tirant en même tems son épée, il la lui passa au travers du corps. La ruine de l'illustre famille de Douglas date de cet assassinat [1].

Ce fut dans ce palais encore que la noblesse cessa de peupler exclusivement la cour. Pour l'humilier, et pensant imiter son père et son aïeul, Jacques III avait choisi ses favoris dans les classes inférieures, et ne se livrait avec eux qu'à des occupations indignes de son rang. S'il eût allié les soins du gouvernement à l'amour des sciences et des arts, peut-être ses dédains pour les défenseurs naturels de la couronne, lui auraient-ils été pardonnés; mais indolent, soupçonneux, en proie à tous les défauts d'un esprit faible, il n'inspira que le mépris; et après avoir déjoué plusieurs complots qui tendaient à le chasser du trône, il alla mourir sous le poignard d'un meurtrier qui demeura inconnu, dans la déroute de la bataille où il fut vaincu par les barons du midi de son royaume.

[1] 1452.

L'infortuné Jacques IV naquit à Stirling, et il y est enterré. Jacques V y reçut la couronne. Jeune encore et quoique étroitement gardé, il s'enfuit pour conserver son autorité menacée par le comte d'Angus, l'un des huit conseillers qui le dirigeaient dans l'administration des affaires publiques. Ce qu'il restait de nobles après la bataille de Flodden le suivit, autant par respect pour ses droits, que par haine contre le comte qui prit les armes, fut vaincu, accusé, et se réfugia en Angleterre. Dès que le roi eut recouvré sa liberté, son caractère commença à se développer. Il reprit en sous-œuvre les plans de ses prédécesseurs pour soustraire la couronne au joug de la noblesse. Peu confiant dans ses propres forces, il voulut s'aider de l'influence du clergé. Celui-ci, jaloux des nobles, ne se contenta pas de tenir les rênes de l'état; il persécuta. Henri VIII saisit cette occasion pour arrêter les prétentions du Saint-Siége. Tiraillé par les factions qui divisaient son royaume, Jacques ne sut s'affranchir complétement d'aucune. Son hésitation alluma entre l'Angleterre et l'Écosse, une guerre dont les premiers engagemens lui furent défavorables. Irrité, il reporta sur ses sujets le ressentiment qu'il gardait de sa mau-

vaise fortune. Sa raison parut succomber aux efforts qu'il faisait, pour sortir des embarras qu'il n'avait su ni prévenir ni éviter. Une nouvelle défaite le jeta dans la plus profonde tristesse, et il mourut avant le tems. Ses facultés intellectuelles n'auraient pas été inférieures aux circonstances graves de son règne; mais il manquait complétement d'instruction. Un moine italien avait capté son amitié. C'était un de ces hommes qui, ne pouvant parler à la raison, cherchent à éblouir par des prestiges, et abusent de l'ignorance et de la crédulité de ceux qu'ils ont séduits. Il prétendit s'envoler du haut des murs du château, tomba sur un tas de fumier à la risée d'une multitude de curieux que l'annonce de cette expérience avait attirés, et s'excusa sur ce qu'au lieu de n'employer dans ses ailes que des plumes d'aigle ou des plus nobles habitans des airs, il y en avait mêlé quelques-unes d'oiseaux de basse-cour.

Allons maintenant visiter la salle où Hélène Douglas reconnut dans Jacques V, le chevalier de Snowdoun qu'elle avait si gracieusement accueilli, et à qui elle avait inspiré un si tendre intérêt. Vous savez qu'il lui avait donné un anneau avec lequel elle pouvait réclamer du mo-

narque, la récompense que méritait l'hospitalité qu'elle lui avait accordée. Elle attendait l'audience royale, quand celui qui lui avait promis de l'aider à implorer la grâce de son père vint au devant d'elle :

With beating heart, and bosom wrung,
As to a brother's arm she clung.
Gently he dried the falling tear,
And gently whisper'd hope and cheer;
Her faultering steps half led, half staid,
Through gallery fair and high arcade,
Till, at his touch, its wings of pride
A portal arch unfolded wide.

Within 'twas brilliant all and light,
A thronging scene of figures bright;
It glow'd on Ellen's dazzled sight,
As when the setting sun has given
Ten thousand hues to summer even,
And, from their tissue, fancy frames
Aërial knights and fairy dames.
Still by Fitz-James her footing staid;
A few faint steps she forward made,
Then slow her drooping head she raised,
And fearful round the presence gazed;
For him she sought, who own'd this state,
The dreaded prince whose will was fate! —
She gazed on many a princely port,
Might well have ruled a royal court;
On many a splendid garb she gazed, —
Then turn'd bewilder'd and amazed,

For all stood bare; and, in the room,
Fitz-James alone wore cap and plume.
To him each lady's look was lent;
On him each courtier's eye was bent;
Midst furs and silks and jewels sheen,
He stood, in simple Lincoln green,
The centre of the glittering ring, —
And Snowdoun's Knight is Scotland's King!

As wreath of snow, on mountain breast,
Slides from the rock that gave it rest,
Poor Ellen glided from her stay,
And at the Monarch's feet she lay;
No word her choaking voice commands, —
She show'd the ring — she clasp'd her hands.
O! not a moment could he brook,
The generous prince, that suppliant look!
Gently he raised her, — and, the while,
Check'd with a glance the circle's smile;
Graceful, but grave, her brow he kiss'd,
And bade her terrors be dismiss'd: —
« Yes, Fair; the wandering poor Fitz-James
The fealty of Scotland claims.
To him thy woes, thy wishes, bring;
He will redeem his signet ring.
Ask nought for Douglas; — yester even,
His prince and he have much forgiven [1]. »

[1] Walter Scott, *la Dame du Lac*, ch. vi, st. 25, 26, 27.

Le cœur palpitant, le sein oppressé, elle s'appuya sur le bras du chevalier comme sur celui d'un frère. Doucement il essuya les larmes de la fille de Douglas; doucement il lui dit à voix basse, d'espérer, de prendre courage. Tour à tour marchant et s'arrêtant, il soutint ses pas chancelans; à travers une riche

En 1566, Jacques VI reçut le baptême dans la chapelle du château de Stirling. Sa mère s'y était rendue pour assister à la cérémonie. Henry Darnley, qui l'habitait seul depuis que Marie ne cachait plus son éloignement pour lui, s'ab-

galerie et sous de hautes arcades, jusqu'à un portique dont les deux battans s'ouvrirent aussitôt que sa main les eut touchés.

L'appartement où ils entrèrent était étincelant de lumières et rempli d'une cour brillante. Les yeux d'Hélène en furent éblouis, comme lorsque le soleil couchant embellit une soirée d'été de mille vapeurs que l'imagination transforme en chevaliers aériens et en dames fantastiques. Hélène, immobile d'abord auprès de Fitz-James, s'avança timidement de quelques pas, leva la tête avec lenteur, et promena tout à l'entour ses regards embarrassés. Elle cherchait le maître de cet empire, le prince redouté dont la volonté était une loi. Etonnée, elle regardait attentivement : plusieurs, par leur air de prince, lui semblaient dignes de présider cette royale assemblée ; plusieurs, par la magnificence de leurs vêtemens. Alors elle se retourna surprise et effrayée, car ils avaient tous la tête découverte ; et, seul dans la salle, Fitz-James gardait sa toque ornée d'une plume. Les yeux des dames étaient fixés sur lui ; vers lui se dirigeaient ceux des courtisans. Habillé de simple drap vert de Lincoln, il se tenait au centre de ce cercle resplendissant de pierreries et des plus brillans costumes ; — le chevalier de Snowdoun n'était autre que le roi d'Écosse.

Comme une guirlande de neige sur le flanc d'une montagne, glisse du rocher auquel elle était suspendue, la pauvre Hélène abandonna son appui et tomba aux genoux du monarque. Sa voix étouffée ne prononça aucune parole, — elle montra l'anneau — elle croisa ses mains. Ah ! le généreux prince ne put résister à ce regard suppliant. Il la releva avec douceur ; — et d'un coup d'œil il fit cesser le sourire de sa cour. Gracieusement, mais sans rien perdre de sa dignité, il baisa le front d'Hélène et l'invita à bannir toute crainte : — « Oui, belle ; le chasseur égaré, le pauvre Fitz-James est le roi d'Écosse. Confie-lui tes chagrins et tes vœux ; il rachètera son gage. Ne demande rien pour Douglas ; — hier soir, son prince et lui ont beaucoup pardonné. »

stint de paraître, et chercha ainsi à initier dans les dissensions de son ménage, les courtisans nationaux et étrangers qui formaient le cortége de la reine. Élisabeth était marraine. Bedford, son ambassadeur, la représentait, accompagné d'une suite nombreuse et de riches présens. De son côté, Marie avait fait des apprêts somptueux; et elle affecta de déployer, à cette occasion, un luxe jusqu'alors inconnu. Mais la solennité devant s'accomplir selon le rite de l'église romaine, ni Bedford ni aucun des nobles écossais protestans n'entrèrent dans la chapelle. Rien n'eût pu vaincre leur répugnance pour un acte qu'ils taxaient d'idolâtrie. La reine d'Écosse, en bravant ainsi les convenances conjugales et la croyance de ses sujets, préludait à la désaffection qui lui devint si fatale.

Je ne saurais détailler tous les faits remarquables arrivés dans l'antique château de Stirling. Son histoire est presque celle de l'Écosse, de ses rois, de ses guerres intestines, étrangères, religieuses surtout. Combien de siéges n'eut-il pas à soutenir! Durant la république Cromwell et Monk l'attaquèrent. En 1745 les révoltés y entrèrent en vainqueurs. Les alentours de ses murailles, les campagnes qui l'avoisinent, ne

sont que des champs de bataille. Du haut de ses remparts fondés sur des rochers basaltiques, la vue est superbe. Au nord et au midi, des montagnes s'élèvent comme les fortifications naturelles du pays. Ici sont les monts Ochil qui partagent le comté de Perth, et plus loin la chaîne des Grampians qui coupe ceux d'Argyle et d'Aberdeen et se détourne vers celui d'Inverness. Là, les hauteurs de Pentland interrompent la ligne de l'horizon. Vers l'ouest, le Ben-Lomond dresse à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, sa tête aride, souvent couverte de nuages, et familière avec la foudre et les éclairs. A l'est coule le Forth grossi par les affluens qui s'épanchent de son double rivage. La vallée qu'il arrose est peuplée, parsemée de maisons de plaisance, fertile, fécondée par une culture habile. On le suit des yeux jusqu'à Édimbourg où il semble déjà, à cause de son immensité, s'être confondu avec l'Océan.

Avant de monter à cheval, le postillon qui doit nous conduire, emploie toutes les ruses de son éloquence pour nous persuader de le garder avec ses chevaux, durant l'excursion que nous allons faire dans les monts Trosachs. Il veut nous inquiéter sur les difficultés de la route, et se

donne pour un guide excellent. « Nous aurons, dit-il, bon marché de ses services et de sa complaisance. » Mais il ne nous tentera pas. Les traités de ce genre ne sont jamais clairs; et un étranger serait mal venu à les interpréter, je ne dis pas à son avantage, mais avec justice. Il part enfin. Ce voyage est un enchantement continuel. Nous venons de traverser un parc magnifique. Il appartient à un noble pair. Tout y respire l'opulence agricole et l'élégance champêtre. L'habitation seigneuriale est simple, modeste, dépourvue d'ornemens; mais les chemins sont dessinés avec goût et soigneusement entretenus. Des troupeaux de races choisies couvrent de vastes pâturages divisés par des barrières de bon goût. Groupés çà et là, des hêtres de cinq ou six pieds de diamètre et d'une hauteur prodigieuse, les abritent du soleil à l'heure de midi. A peu de distance, on entre dans Doune, village du Perthshire, au confluent de l'Ardoch et du Teith, et dont la population n'excède pas quinze cents ames. Il a des filatures de coton et un commerce de bestiaux. Les ruines d'un château qui couronne le sommet du coteau, nous rappelleront des souvenirs de féodalité et de *loyalisme*. Marie Stuart le visitait souvent. Elle y venait chasser

au courre et à l'oiseau, délassement qu'elle aimait avec passion. C'est aujourd'hui la propriété du comte de Moray à qui elle confère le titre de lord Doune; et qui donne un soin minutieux à la conservation de ce monument historique.

En suivant la vallée du Teith on avance vers le Ben-Ledi [1], la *montagne de Dieu*, laissant à droite le Ben-Voirloch. De belles campagnes boisées conduisent à Callander. Le Teith y reçoit d'un côté les eaux des lacs Voïl et Lubnaig, de l'autre celles des lacs Katrine, Achray et Vénachar. C'est un bourg spacieux, propre, bien bâti, peuplé d'environ deux mille ames. L'office du soir finit à l'instant. Les habitans du voisinage se disposent à la retraite. Tous sont vêtus de tartan bariolé ou quadrillé, et plus ou moins enveloppés de leurs plaids. Il faudrait plus d'érudition que je n'en possède, pour distinguer les clans dont ils portent les couleurs. A voir la dissemblance du manteau, de la veste, du gilet et du pantalon de la plupart d'entre eux, je juge que, si quelque préférence a déterminé leur choix, les motifs en sont bien confus. Il me semble cependant que le damier rouge et noir de

[1] *Ben* désigne en Écosse une haute montagne.

Rob-Roy l'emporte sur les autres croisures, quoique celles de Mac-Grégor et de Douglas aient encore beaucoup de vogue. Un mauvais plaisant prendrait peut-être tous ces montagnards pour des paillasses de nos tréteaux. Ce n'est pas moi qui me rendrai coupable de ce rapprochement moqueur, sur le sol de la glorieuse Calédonie si souvent embrasé de l'amour de la patrie et de la liberté, et en présence des descendans de ses héros, tout déshérités qu'ils soient des mâles vertus de leurs ancêtres.

Les obstacles dont le postillon de Stirling avait voulu nous intimider, n'existent pas. Je m'en doutais. On vient de nous donner un attelage meilleur que le sien; et nous sommes menés plus vite et avec autant de zèle. Les chemins, les sentiers, se peuplent des fidèles qui étaient venus à l'église de Callander. Les uns s'en vont dans de petites voitures d'une forme commode sans doute mais étrange, d'autres à cheval; et, comme ailleurs, le plus grand nombre est à pied. Pour nous, assis fort à notre aise dans un landau découvert, nous faisons notre entrée dans le défilé qui précède les Trosachs. L'air est vif, le pays pittoresque. On traverse quelques bouquets de bois. Comme la voie est étroite et ra-

pide, les voitures, dès qu'elles s'aperçoivent, s'attendent réciproquement dans des retraites ménagées à cet effet. Bientôt nous arrivons au bord du lac Vénachar. Il a environ cinq milles de longueur sur un et demi de large. Ses eaux transparentes réfléchissent les massifs qui couvrent son rivage : à la moindre ondulation qu'elles éprouvent, les arbres et les feuilles semblent agités d'un léger frémissement qui anime pour ainsi dire la contrée. Son extrémité occidentale est embellie par les accidens d'une cascade que visitent les curieux. La route longe la rive gauche du courant qui l'unit au lac Achray. Nous étions tout à l'heure dans le Bosquet des Larmes : ce nom vient d'un des vieux contes dont les nourrices s'amusent à effrayer l'enfance, pour lui inspirer la crainte du danger. Doutant de l'empire de la raison qu'elles ne connaissent guère elles-mêmes, elles s'adressent à l'imagination, à la folle toujours prête à recevoir les impressions qu'on veut lui donner. Le Kelpie est le génie malfaisant des eaux. Il ne se plaît que dans les naufrages et les inondations. Un jour il se montra sous la forme d'un joli cheval blanc comme du lait, à des enfans qui jouaient sous la feuillée. L'envie leur prit de monter des-

sus. Il se baissa pour se mettre à leur portée. Quand ils furent assis sur sa croupe moelleuse et docile, lentement, pas à pas, il s'approcha de la rivière; puis tout-à-coup s'y élança et les emporta tous dans son repaire, hors un seul qui lui échappa afin que la mémoire de cet événement terrible ne fût pas perdue. Maintenant nous entrons dans les Trosachs au-dessus desquels le Ben-Vénue élève son front chauve et majestueux. Le chêne, le hêtre, le bouleau croissent pêle-mêle parmi les bruyères fleuries, les lichens et la fougère. Ils couvrent de leur ombre le joli lac Achray qu'on prendrait pour une glace au fond d'une corbeille de verdure. Tout auprès, dans le canton de Strathgarney, à Ardkenenocan, s'offre une petite maison, composée d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage : c'est la demeure de James Stuart, guide-batelier, connu, vanté pour son désintéressement, son obligeance et sa bonne humeur. Il vous accueille sur le seuil de sa porte. Puis toute sa domesticité est à votre service et ne s'y épargne pas. Les corridors, l'escalier sont garnis de tapis. Il y en a aussi dans chacune des chambres, cellules bien closes, qui toutes ont vue sur quelque paysage enchanteur. Tout cela est propre, souple, élégant. On se

sent du plaisir à trouver un gîte semblable. Le jardin, le verger sont remplis de fleurs, de légumes et de fruits. Une basse-cour bien garnie et des bâtimens bien entretenus signalent la bonne exploitation des terres dont Stuart est le fermier, et lord Guydhyr le propriétaire. Des truites fraîches, du mouton excellent, du vin potable, la beauté du site, tout se réunit pour qu'on n'oublie jamais cette confortable hôtellerie.

Il ne tiendrait qu'à moi de vous citer de nouveau le poème de la *Dame du Lac*, car nous venons de parcourir la même route que le chevalier de Snowdoun; et vous en liriez sans doute des passages avec plus de plaisir que mon humble prose. J'aime mieux profiter de cette belle soirée pour vous mener près du lac chercher non des images poétiques, mais quelques réalités. Prenons le premier sentier à droite sur le penchant de la montagne. Descendons dans la vallée dont elle nous sépare. Franchissons le torrent qui nous barre le passage, en murmurant sur son lit de cailloux roulés et semé d'énormes silex. Quelle voluptueuse solitude! De quelle douce lumière l'éclaire le demi-jour du crépuscule! Aucune ombre portée n'en distingue les plans; mais ce vague lui-même est plein

de charmes. On dirait une ébauche tracée par le génie de la peinture ou bien un premier jet de la pensée, avant que la palette ou le style les aient parés de leurs couleurs. A peu de distance est un petit corps de ferme : approchons. Quelques acres de terre médiocre y sont attachés. Il dépend des domaines du duc de Montrose, qui l'afferme plus cher que nous ne faisons nos meilleurs fonds. John Sinclair, le fermier, n'est pas revenu des champs. Sa femme porte sur ses bras, un enfant malade dont l'air languissant ne répond guère au nom pompeux de Mac-Farlane dont elle l'appelle. Ils ont douze vaches. Elle nous permet de voir son étable. Hélas! quel cloaque! quelle infection! Point d'autre litière que du fumier; point d'air; de mauvais fourrage; et la femme à peine vêtue, et son nourrisson plié dans des langes déchirés et dégoûtans de saleté. Certes dans notre France si reculée, dit-on, en fait d'économie rurale, on rencontre rarement un tel manque de soins et tant de misère.

La lune vient de se lever à l'extrémité opposée du lac. Sa pâle clarté effleure la surface immobile des eaux. Quel repos! Comme l'air est caressant! Quels aimables souvenirs s'emparent

de l'ame, la possèdent, l'enivrent en quelque sorte! Ai-je besoin de vous dire qui je voudrais avoir à mes côtés pour la remercier de se laisser aimer? Pendant notre absence une petite caravane est arrivée chez Stuart. Deux jeunes Anglaises en font partie. L'une d'elles a passé beaucoup de tems en France. Sa sœur est mariée à Vesoul. Elle nous parle de notre patrie avec amour, dans notre langue dont elle emploie les tours les plus élégans et les expressions les mieux choisies. Son accent étranger donne à ses discours une grâce particulière. Par-dessus tout elle est jolie, aisée dans ses manières, point sauvage, svelte et bien faite; et dans ses yeux on lit tout le bonheur de celui qu'elle préfère. Vous le voyez bien, sans que je le dise, qu'à cette heure avancée, après une promenade romanesque, sensible comme je le suis au ravissant spectacle d'une tiède nuit d'été, cette rencontre me cause quelque émotion, et jette quelque trouble dans mon cœur. Je ne m'en défends pas. L'aimable voyageuse nous reverra demain, dit-elle, pour nous dire adieu : nous nous connaissons déjà, comme si nous étions compatriotes.

DÉPART POUR LE LAC KATRINE.

LE LAC KATRINE. — L'ILE D'HÉLÈNE DOUGLAS. — LE RIVAGE BLANC.

RETOUR A CALLANDER.

LOCH-EARN-HEAD. — LE VILLAGE DE SAINT-FILLANS.

LES ASSEMBLÉES DE FEMMES. — LE PARC DE DUNIRA. — COMRIE.

CRIEFF. — PERTH.

Perth, le 17 juillet 1826.

Le jour paraît, et les travaux champêtres vont commencer. Dans la maison, chacun vaque aux soins du ménage. Assis gravement derrière une table près de la fenêtre du parloir, le bon Stuart reçoit les ouvriers de sa ferme, leur donne ses ordres, et distribue la besogne. La belle Emma et ses compagnons de voyage sont déjà prêts à partir pour le lac Lomond; et nous, heureux d'une nuit dont rien n'a troublé la tranquillité, reposés par un doux sommeil, nous attendons les matelots qui doivent nous conduire sur le lac Katrine. Ils arrivent. Ce sont des guides choisis et de vigoureux rameurs. L'un se nomme William Buchanan, l'autre Archibald Caméron. Leur chien aux longues soies tachées de feu, les

a suivis. Il nous faut gagner à pied l'extrémité orientale du lac. Nous côtoyons la petite rivière qui l'unit au lac Achray. Chemin faisant nous cueillons des fleurs sauvages, et nous cherchons à les nommer. Leur analyse nous occupe. Elles nous rappellent celles de nos campagnes, que nous irons revoir avec bonheur. D'abord profonde, la vallée s'élève peu à peu. Bientôt ce n'est plus qu'un ravin hérissé de roches éparses ou suspendues aux flancs de la montagne et menaçant le voyageur. N'est-ce point en ces lieux que commença la défaite du clan d'Alpine si vaillamment dispersé par les Saxons? Ce sentier qui borde un précipice, n'est-il pas le même où le chevalier de Snowdoun rencontra Blanche de Devan, l'infortunée qui vit mourir son fiancé le jour même de leur noce, et dont la raison s'égara, pour ne lui revenir que, lorsque blessée elle-même par la flèche d'un traître, elle était sur le point d'exhaler le dernier soupir? C'est encore ici que Cromwell, croyant étendre sa puissance, en trouva la limite, et renonça à soumettre les débris du *loyalisme* écossais. Grâces soient rendues au poète, à l'historien! Leurs chants, leurs récits peuplent ces solitudes de souvenirs héroïques et amoureux.

Mais nous touchons au port où nous devons nous embarquer. Encore un regard à nos bouquets de digitale pourprée, de paquerette sauvage, de renoncule à la corolle d'or, de morelle et de gantelée. Puis, adieu cette riante moisson ! Il ne s'agit plus maintenant d'abréger la route, de courir de côté et d'autre pour cueillir quelque plante nouvelle. Le lac Katrine fait partie des domaines de lord Guydhyr, qui a construit sur le bord un hangar immense, pour enfermer un yacht et de petites embarcations à son usage. Nos marins en ont la clef. Ils y prennent leurs avirons. Un canot propre, léger, bien coupé, est amarré au rivage : c'est le leur. Ils le détachent. Nous nous y plaçons avec précaution, car il est d'une telle mobilité sur sa quille, qu'il semble toujours près de chavirer. Habitué à cette excursion, le chien s'est couché sur l'avant. Nous partons. Les deux rives se touchent presque. Quoique le vent soit violent, nous n'éprouvons encore aucune oscillation. A peine avons-nous doublé le cap qui ferme la baie, que la vague nous assaille aussitôt. Là se déploie un spectacle magnifique. En face, on découvre la plus grande partie du lac, ses criques, ses îles, les flancs arides ou boisés des monts dont le pied trempe

dans ses eaux, et tous les accidens pittoresques des rivages. A droite, se dresse le Ben-An, haut de dix-huit cents pieds, dont la tête pyramidale sillonnée par la foudre est dépouillée de toute végétation. A gauche, le Ben-Vénue montre, à deux mille huit cents pieds d'élévation, son front majestueux, où le combat des élémens a laissé de profondes cicatrices. Ne dirait-on pas les ruines d'un portique imposant qui précéderaient un temple érigé et consacré par la nature? La première de ces montagnes est nue, décharnée; la seconde, couverte jusqu'aux deux tiers, d'arbres antiques, de taillis, de buissons, de halliers, d'une sombre forêt. Toutes deux prêtent aux rêves de l'imagination. Les découpures de leur cime ressemblent tantôt à des villes de guerre, cernées de murailles, de tourelles et de créneaux, tantôt à des cités paisibles couronnées des dômes et des flèches de leurs églises. La stérilité dont l'une est comme frappée, inspire aux Écossais du nord une sorte de terreur. L'autre est pour eux un objet de superstition. Des traditions anciennes leur ont persuadé que des génies habitent la grotte creusée à sa base. Quelques-uns supposent une influence funeste à ces êtres surnaturels qu'ils

nomment Urisks. La plupart pensent au contraire qu'ils sont bienfaisans, laborieux, et qu'ils secondent les travaux des laboureurs. Quand une ferme prospère, ils les croient amis de la famille qui l'exploite, et comme leur providence domestique. Jadis des aigles construisaient leur aire dans les crevasses des pics inaccessibles du Ben-Vénue. On en avait remarqué un couple qui nuisait beaucoup aux troupeaux des environs. Deux chasseurs projetèrent d'en débarrasser la contrée. Tandis que l'un d'eux, suspendu par une corde au-dessus d'une fondrière effroyable, dénichait les aiglons, l'autre, embusqué sur la pointe d'un rocher, tua la mère qui revenait défendre sa couvée. On prétend que depuis, le roi des airs a abandonné ces parages. Pour nous, des génies ne nous ont point accueillis dans cette majestueuse enceinte, et nous n'avons aperçu aucun oiseau de proie.

Après une demi-heure de navigation, nous avons abordé dans l'île d'Hélène Douglas, de celle que Walter Scott a immortalisée sous le nom de la Dame du Lac. Les bords de cette île sont escarpés. Le sentier qui mène à son sommet est difficile. De rocher en rocher, parmi les chênes noueux, les frênes, les trembles, les bou-

leaux à l'écorce de satin, quelquefois retenus par les ronces, puis embarrassés par des épines, nous atteignons enfin le plateau où l'hospitalité du propriétaire a ménagé un asile aux voyageurs. Que vous dirais-je de cette construction rustique? Ce n'est qu'une fabrique, composée de troncs dégrossis à coups de hache, liés ensemble par un placage d'argile, de paille et de mousse, et couverte de branches de sapin, de touffes de bruyères et de roseaux desséchés. L'intérieur a un caractère plus romantique. Quelques arbres qui s'y trouvaient ont été conservés : ils aident à soutenir la toiture, au-dessous de laquelle leurs rameaux chargés de feuilles forment comme un dôme léger, transparent et mobile. Au milieu, sur une grande table, sont épars des boucliers, des armures, des haches d'armes, des épées sans doute redoutables jadis, et des faisceaux de flèches auprès de leurs arcs détendus. Tout à l'entour, des bois de cerfs, de daims, des défenses de sangliers se mêlent à des peaux de bêtes sauvages. Cet appareil de chasse et de guerre retrace les mœurs antiques du pays, les goûts belliqueux de ses habitans. Quant « au lierre amoureux, à la » vigne d'Ida, à la clématite odorante, fleur ché» rie qui porte le beau nom de *berceau des vier-*

» *ges,* et à toutes les plantes dont la main d'Hé-
» lène avait orné le portique de cette galerie[1], »
ils n'existent que dans les chants du poète d'Abbotsford. De même aucune voix ne nous a dit la romance suave de Rossini; et si les refrains en revenaient à notre mémoire, ce souvenir augmentait le regret de ne les point entendre chanter par quelqu'une des virtuoses célèbres qui les disent si bien, que l'Italie nous a envoyées, et dont les exigences de notre goût ont perfectionné le talent : la belle et noble Judith Pasta, justement élevée au rang des Muses par les pinceaux de notre Gérard; la gracieuse Monbelli, dont les accens prêtent tant de charme aux plus doux sentimens; la passionnée Malibran-Garcia, si vive, si énergique, à la voix si expressive, à la physionomie si mobile que les passions n'eurent jamais de plus fidèle interprète; enfin la jolie Juliette Grisi, au cou de cigne, au regard tendre et languissant, au sourire voluptueux, qui s'embellit encore lorsqu'elle chante, et dont la bouche dessinée par les Grâces parle si bien d'amour, qu'en l'écoutant on a peine à s'en défendre soi-même.

[1] WALTER SCOTT, *la Dame du Lac*, ch. 1er, 31.

Embarqués de nouveau, nous voguons vers la rive droite du lac. Là, du haut d'un rocher qui se projette sur les flots, l'on embrasse d'un seul coup d'œil une vaste étendue dont la perspective produit les plus riches effets de lumière, et finit par se confondre avec les nuages qui courent le long des montagnes lointaines. Il nous reste à visiter le Rivage Blanc, *White-Shore*. Il se nomme ainsi parce que sa grève est jonchée de cailloux semblables à des calcédoines laiteuses, et à peine opaques comme elles. Ces pierres roulées, polies, sont d'une blancheur éblouissante. On en fait des parures peu précieuses, mais qui ne laissent pas d'être recherchées par les amateurs des productions indigènes.

Pendant nos petites relâches, le vent a beaucoup fraîchi. Les vagues ont jeté notre canot sur la plage; et sans le secours de deux voyageurs qui y étaient descendus en même tems que nous, il nous eût été impossible de le remettre à flot. L'y voilà pourtant; et nous retournons au point du départ, non toutefois sans embarquer des lames, sans en être trempés, sans vider de tems en tems le fond de la cale, et plaindre notre chien que travaille un cruel

mal de mer auquel nous échappons fort heureusement. Un bon déjeuner nous attendait chez Stuart : nous y avons fait honneur. Puis ses chevaux nous ont menés à Callander, et nous sommes aussitôt partis pour Loch-Earn-Head, où commence le canton de Strathearn. Ce n'est presque qu'une auberge isolée. Son exposition est délicieuse. Bâtie à l'extrémité occidentale du lac Earn, elle le domine dans toute sa longueur qui est de huit milles. On m'a dit qu'elle avait été fondée par lord Breadalbane, pour la commodité des curieux qu'attirent les beautés naturelles du voisinage. Celui à qui l'administration en est confiée et sa famille fort nombreuse, ne manquent ni de prévenance ni d'empressement. Quant à des chevaux et une voiture de poste, il ne peut nous en fournir, ou nous en procurer : c'est le premier désappointement de ce genre que nous éprouvons. Cet aubergiste et le postillon de Callander s'entendent-ils pour nous mettre à leur commune discrétion? Je l'ignore. Mais il n'y a pas à choisir ; et nous traitons avec celui qui nous a menés, fort accommodant en apparence, ce qui me rend sa bonne foi très-suspecte. Tout en suivant rapidement la rive gauche du lac, il ne cesse de

causer avec nous. Rien n'est omis par lui, ni la limpidité de cette surface d'un bleu presque noir qui ne gèle jamais à cause de l'extrême profondeur des eaux, ni les sites environnans, ni les villages, ni les hameaux assez rares, ni la moindre chaumière. Il appelle surtout nos regards vers une montagne du bord opposé, dont la cime est souvent couverte de neige, tandis qu'à sa base éclate la plus féconde végétation.

A l'est, un village charmant termine le paysage. On l'appelle Saint-Fillans, du nom d'un prieur de Pittenween, qui passe pour être venu, dans le courant du septième siècle, convertir les idolâtres qui l'habitaient. Quelques restes des chapelles qu'il avait consacrées se sont conservés. On montre le rocher du haut duquel il annonçait le parole divine; et l'empreinte de ses genoux est demeurée sur la pierre où il avait coutume de prier. Voilà pour la légende sacrée que répètent des gens qui n'y croient guère. D'autres en récitent d'héroïques et de profanes, dans lesquelles figurent les glorieux souvenirs de Bruce, de Wallace et de leurs intrépides frères d'armes. Cette double célébrité et plus encore la beauté du site ont beaucoup con-

tribué à l'accroissement et à la richesse de ce village. Une société highlandaise s'y est formée en 1819. Elle a fondé des jeux commémoratifs des anciennes mœurs montagnardes. Le jour de la fête est le 30 août de chaque année. On s'y rend de plusieurs lieues à la ronde. Des prix sont distribués aux vainqueurs avec solennité et au bruit de joyeuses acclamations. Une grande salle sert de lieu d'assemblée pour les membres de ce club. Tandis qu'ils délibèrent à huis-clos, sur les divers objets de leur institution, et qu'ils rédigent le programme de la journée, leurs femmes se réunissent vis-à-vis dans une espèce de grange, afin de les attendre plus commodément. Là peut-être, elles médisent à leur aise, de la défense qui leur est faite de se mêler d'autres soins que de ceux du ménage, où elles trouvent toutefois l'occasion d'exercer plus d'influence qu'aucun droit politique ne leur en pourrait donner. Mais comme sous prétexte de patronage et de bienfaisance, la manie de jouer à l'assemblée, à la parole, à la délibération, à la présidente, à la secrétaire et à la trésorière, fait chaque jour de nombreux progrès, qui sait où s'arrêtera l'ambition féminine? Bavardage pour bavardage, il y a certes des fem-

mes que j'aimerais mieux écouter que beaucoup d'orateurs et surtout d'avocats de ma connaissance. Il me peine cependant qu'elles renoncent ainsi à la timidité qui est un de leurs plus séduisans attraits. Il n'y a qu'une occasion, quand elle se trouve, où les femmes doivent laisser leur pudeur pour la reprendre après : Montaigne l'a dit, lui qui le savait bien. Il assure aussi en avoir vu qui eussent mordu dans un fer chaud, plutôt que de *desmordre une opinion* qu'elles auraient conçue en colère, ce qui arrive à bien des hommes, et ne vaut rien dans les affaires. Dieu me garde de prétendre avec le bon Chrysale,

> . . . . qu'une femme en sait toujours assez,
> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connoître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse [1].

Mais il ne me plaît pas qu'elles ni les prêtres, opinent et décident en matière d'administration et de gouvernement. Leur mission est tout opposée à de semblables débats, à de telles résolutions. Celles-là sont nées pour le ménage, pour orner le monde et en faire la joie et le bonheur, ceux-ci pour l'édifier; et les unes et les autres,

[1] MOLIÈRE, *les Femmes Savantes*, act. II, sc. 7.

pour apaiser les tourmentes de cette vie : et voilà tout; et c'est bien assez, en vérité; et il n'y a peut-être pas de si grand homme d'état qui, dans de cuisans chagrins qu'il cache et qu'il dévore, ne préférât mille fois l'une de ces conditions à la sienne.

Puisque Montaigne m'est tombé en la mémoire, le philosophe de mon choix, de mon goût, de mon amitié, et le premier entre les écrivains qui me touchent, me séduisent, me pénètrent au vif de leur esprit et exercent le mien, relisons un passage qui donna sans doute à notre inimitable Molière la première idée de ses *Femmes Savantes*. « Si les bien nees me croient, » elles se contenteront de faire valoir leurs pro- » pres et naturelles richesses : elles cachent et » couvrent leurs beautez soubs des beautez es- » trangieres; c'est grande simplesse d'estouffer » sa clarté pour luire d'une lumiere empruntee; » elles sont enterrees et ensepvelies soubs l'art. » C'est qu'elles ne se cognoissent point assez; le » monde n'a rien de plus beau; c'est à elles » d'honorer les arts, et de farder le fard. Que » leur fault il, que vivre aimees et honorees? » Elles n'ont, et ne sçavent que trop pour cela : » il ne fault qu'esveiller un peu et reschauffer

» les facultez qui sont en elles. Quand ie les veois
» attachees à la rhetorique, à la iudiciaire, à la
» logique, et semblables drogueries si vaines,
» et inutiles à leur besoing, i'entre en crainte
» que les hommes qui le leur conseillent, le fa-
» cent pour avoir loy de les regenter soubs ce
» tiltre: car quelle aultre excuse leur trouve-
» rois ie? Baste, qu'elles peuvent sans nous,
» renger la grace de leurs yeulx à la gayeté, à
» la severité et à la doulceur; assaisonner un
» nenny, de rudesse, de doubte et de faveur, et
» qu'elles ne cherchent point d'interprete aux
» discours qu'on faict pour leur service: avec-
» ques cette science, elles commandent à ba-
» guette et regentent les regents et l'eschole. Si
» toutesfois il leur fasche de nous ceder en quoy
» que ce soit, et veulent par curiosité avoir part
» aux livres, la poësie est un amusement pro-
» pre à leur besoing: c'est un art folastre et
» subtil, desguisé, parlier, tout en plaisir, tout
» en montre, comme elles. Elles tireront aussi
» diverses commoditez de l'histoire. En la phi-
» losophie, de la part qui sert à la vie elles
» prendront les discours qui les dressent à iu-
» ger de nos humeurs et conditions, à se def-
» fendre de nos trahisons, à regler la temerité

» de leurs propres desirs, à mesnager leur li-
» berté, allonger les plaisirs de la vie, et à
» porter humainement l'inconstance d'un ser-
» viteur, la rudesse d'un mary, et l'importunité
» des ans et des rides, et choses semblables.
» Voilà, pour le plus, la part que ie leur assi-
» gnerois aux sciences [1]. »

Nous entrons maintenant dans une étroite vallée. Au fond passe l'Earn sous la forme d'un torrent rapide qui sert de déversoir aux eaux du lac. Des ponts rustiques sont jetés par intervalles d'un bord à l'autre ; formés, tantôt d'un seul tronc vigoureux, tantôt de jeunes arbres recouverts de broussailles et de gravier. Nous traversons quelques domaines seigneuriaux, et leurs manoirs apparaissent sur les hauteurs entre les clairières des bois. Du reste peu ou point d'habitations champêtres, peu ou point de fermes. La contrée est déserte. Voici Dunira, apanage héréditaire des Melville. Quel heureux mélange de terres fertiles, de montagnes sauvages, de collines doucement inclinées, de bosquets, de futaies, de pâturages, de toutes les richesses de la nature ! L'art

[1] MONTAIGNE, *Essais*, liv. III, chap. 3, *De trois commerces*.

en a profité pour créer un séjour enchanteur, embelli par le cours de l'Earn qui n'est ici qu'une rivière paisible, et dont les eaux font mille détours parmi l'herbe fleurie, ou s'écoulent ombragées par des massifs de saules et de peupliers. Le monument qui couronne le plus élevé des coteaux, est dédié par le vicomte Melville à son père, hommage de piété filiale et de patriotisme. Peu à peu le sol devient moins inégal : l'espace s'agrandit. Nous franchissons la frontière des Highlands pour rentrer dans les basses terres.

La culture et ses champs, les prairies et leurs troupeaux succèdent aux forêts majestueuses, aux taillis impénétrables, aux hautes bruyères. Comrie ne tarde pas à paraître. Ce village s'annonce par quatre pierres druidiques qui lui servent pour ainsi dire de frontispice. A quelque distance au-delà, les antiquaires croient avoir reconnu les traces d'un camp romain. Puis vient la petite ville de Crieff, bâtie en amphithéâtre. On y relaie pour aller à Perth. Il faut compter avec notre postillon. J'avais bien raison de soupçonner qu'il réservait pour ce moment, la plupart de ses droits accessoires. Son séjour et les barrières de retour lui sont dus. Il

ne s'en retournera qu'au point du jour; et alors, dit-il, la taxe des routes sera exigible, parce qu'aux termes des réglemens, elle ne vaut à la poste que pour la journée, de sorte que des chevaux qui passent immédiatement avant minuit et repassent haut-le-pied quelques minutes après, y sont soumis pour les deux courses : le prix en est cependant assez élevé pour qu'il en pût être autrement. Je ne doutais point que tous ces usages ne fussent allégués pour la circonstance ; mais le maître de poste de Crieff, présent au débat, approuvait par quelques monosyllabes qu'il laissait nonchalamment échapper, ou bien quelquefois par un grave silence et un sérieux où il ne tenait qu'à moi de découvrir une malicieuse ironie. Que faire? se résigner, car il est tard; et de plus longues explications ne rabattraient pas un schelling du prix de cette longue course. Au milieu de la nuit, nous faisons notre entrée dans Perth dont la meilleure auberge est pleine; et nous descendons à Star-Inn, qui paraît être une fort médiocre hôtellerie.

SOUVENIRS HISTORIQUES DE PERTH. — PERTH.
LE PALAIS DE GOWRIE.
SOUVENIRS DE JACQUES VI. — SCONE. — DUNSINANE.
LA FORÊT DE BIRNAM.
LE CHATEAU DE MACBETH. — DUNKELD. — DOMAINE DU DUC D'ATHOL.
LE DÉFILÉ DE KILLICRANKIE. — SOUVENIRS HISTORIQUES.
LE GARRY. — UNE NOCE VILLAGEOISE.
BLAIR-ATHOL ET SON CHATEAU. — UN PAYS DÉSERT.
DALNACARDOCH. — SOUVENIRS OSSIANIQUES. — LES CHANTS DE COLMA.
LA VALLÉE DU TRUIM. — DALWHINNIE.

Dalwhinnie, le 18 juillet 1826.

Guidés par la victoire et l'ardeur des conquêtes, quand les Romains, au milieu d'une plaine verdoyante entourée de rians coteaux, aperçurent le Tay, trompés par je ne sais quelle ressemblance qui les frappa, tous s'écrièrent à la fois : « Le Tibre ! voilà le Tibre ! » Agricola qui les commandait, acceptant cet augure et voulant profiter d'une exposition si favorable, plaça, dit-on, la ville de Perth sur le bord de cette rivière. Je ne sais si dès-lors, il introduisit dans la nouvelle cité, les arts de la paix qu'il mê-

lait à ses expéditions guerrières. Toujours est-il qu'ensuite elle dut subir les vicissitudes de barbarie et de civilisation, auxquelles le pays entier dont elle faisait partie, fut si long-tems livré, avant d'en venir à connaître le prix de la soumission aux lois, du respect de l'autorité, et de toutes les institutions sans lesquelles il n'existe ni nation, ni patrie. Son importance détermina de bonne heure à la clore de murs et de fortifications. Plus tard Robert Bruce la démantela [1]. Elle fut de nouveau mise en état de défense par Edouard III, aux frais de divers couvens : mais il ne put la garder ; et prise par Robert Stuart, elle redevint partie intégrante du royaume d'Écosse. Jusque vers le milieu du quinzième siècle [2], ce fut une des résidences royales et le siége du Parlement. Plusieurs communautés religieuses y avaient de somptueux monastères. Jacques Ier y bâtit une Chartreuse [3]. Lorsque méconnaissant la sagesse de ses desseins, la portée de ses vues et la générosité de son caractère, les barons s'ameutèrent contre lui, il se hâta de lever le camp où il les avait rassemblés avec leurs

[1] 1312.
[2] 1437.
[3] 1429.

vassaux, et les congédia. Les dominicains, dont Alexandre II était le fondateur [1], lui donnèrent asile. Ni la sainteté de cette retraite, ni les vertus du prince supérieures à son siècle, ne purent le soustraire à la rage de ses ennemis. Des assassins l'y vinrent attaquer. A la première alarme, Catherine Douglas, l'une des dames de la reine, courut fermer la porte de l'appartement où il s'était réfugié. En place du verrou qu'elle avait oublié de pousser, elle mit son bras qui fut aussitôt brisé ; et l'infortuné monarque tomba sous les coups du duc d'Athol, son proche parent [2].

Il paraîtrait que le caractère des habitans de Perth fut rarement disposé à la modération. Tour à tour sectateurs ardens du catholicisme et de la réforme, ils le furent avec intolérance. Ni les guerres, ni les siéges, ni les invasions, ne causèrent à cette ville autant de dommages, que les luttes du protestantisme contre la cour de Rome. C'est dans la vieille église de Saint-Jean, partagée en trois aujourd'hui, que commencèrent les dévastations, et elle en conserve encore

[1] 1231.

[2] 1437.

les traces. Entraînée par son penchant naturel et aussi par les instigations de ses frères, Marie de Guise, reine régente, avait résolu de détruire le culte naissant. Vainement on lui rappelait les promesses qu'elle avait faites en des tems moins favorables. « Il ne faut pas, disait-elle, garder une si exacte mémoire des sermens des princes, ni en exiger l'accomplissement rigoureux, à moins qu'il n'entre dans leurs convenances de les tenir. » Cette maxime n'était guère de saison, comme elle ne devrait jamais l'être. On s'indigna d'une si insigne mauvaise foi. En apprenant que Perth avait accueilli la nouvelle doctrine, Marie ordonna que tous ceux qui la prêchaient fussent mis en jugement à Stirling. Les accusés se présentèrent, suivis de la clientelle qu'autorisaient les droits du vasselage et les priviléges des clans, usage que la faiblesse du gouvernement n'avait pu changer. Effrayée de ce rassemblement, la régente céda sous la condition qu'il se disperserait; mais à peine eut-elle obtenu ce qu'elle souhaitait, que ses dispositions pacifiques s'évanouirent. Elle retourna à son premier plan. Aucun des accusés ne se rendit à la citation qu'il avait reçue; et un jugement les proscrivit en masse. Knox, qui joignait au fana-

tisme de son zèle le ressentiment des persécutions qu'il avait essuyées, et de l'exil humiliant que ses partisans venaient de faire cesser, courut à Perth où s'étaient retirés plusieurs pasteurs ou ministres, et les principaux chefs de la réforme qu'on nommait la *Congrégation*. Il voulut partager leur martyre, ou les aider à faire triompher la cause commune. La fermentation produite par la perfidie de la reine, et l'imminence du danger étaient extrêmes. Il monta en chaire, et prononça une de ses harangues contre l'idolâtrie, où la raison et l'éloquence avaient moins de part que la véhémence d'une passion effrénée. « Détruisez le nid, s'écriait-il souvent, et la couvée périra. » Ces paroles excitèrent parmi les auditeurs, une fureur que fit éclater l'indiscrétion d'un prêtre qui se préparait à célébrer la messe immédiatement après. Ils se précipitèrent dans les églises, renversèrent les autels, déchirèrent les tableaux, brisèrent les statues; puis, se ruant sur les couvens, en peu d'heures ils les rasèrent au niveau du sol [1]. « Cette insurrection tumultueuse, dit Robertson, ne fut l'effet d'aucun concert ni d'aucune résolution

[1] 1559.

antérieure. Censurée par les prédicateurs de la réforme, et généralement réprouvée par ceux qui avaient le plus d'autorité sur ses sectateurs et qui leur inspiraient le plus de confiance, on doit la considérer uniquement comme une explosion accidentelle de l'effervescence populaire. »

Quelque heureux que soient les résultats d'une révolte, il est rare qu'à deux siècles de distance, les excès n'en soient pas condamnés par ceux-là même qui en ont recueilli les avantages : il n'appartenait pas non plus à un ministre du saint Évangile, de pallier les désordres, les profanations dont Perth eut tant à souffrir. Le tems a respecté quelques-unes de ses ruines : entre les constructions modernes, on remarque d'anciennes façades de temples catholiques, où la grâce du style gothique s'allie à la rudesse des formes saxonnes. Les inondations auxquelles cette ville était sujette, ont déterminé l'exhaussement progressif de sa surface, tellement que, dans certains quartiers, les rez-de-chaussée sont maintenant enterrés. Néanmoins elle est une des mieux bâties de l'Écosse et des plus régulières. Ses rues sont larges, droites, bien pavées. Elle a des fabriques de toile de lin et de coton, des blanchisseries, des ateliers d'impression, des tanneries

et des papeteries. Sa rivière abonde en saumons. On y pêche des éperlans pendant les mois de mai et de juin; et des vaisseaux d'un fort tonnage peuvent mouiller dans ses eaux. Plusieurs auteurs reportent l'origine de la richesse et de l'accroissement de Perth, au tems où la majeure partie des officiers et des soldats de Cromwell s'y retira, soit que leurs blessures ne leur permissent plus le métier des armes, soit parce qu'ils avaient perdu leur chef; d'autres l'attribuent au séjour qu'y fit l'armée du comte de Mar pendant la rébellion de 1715. L'opinion la moins contestée est que sa prospérité date de la pacification qui suivit la bataille de Culloden[1]. Quoi qu'il en soit, il s'y fait aujourd'hui un commerce assez considérable de produits agricoles et industriels; et deux banques concourent à en favoriser le développement. Sa population n'est pas moindre de vingt mille ames. On y compte plusieurs sociétés savantes, et des colléges très-fréquentés à raison du système d'éducation qu'ils ont adopté, de l'instruction des professeurs, de la salubrité du climat, de la pureté des mœurs du peuple, et du bon marché des denrées de première nécessité.

[1] 1745.

Ce n'est pas la peine de visiter les débris du palais de Gowrie. Il n'en reste que quelques murs peu élevés qui n'ont d'ailleurs de remarquable que leur épaisseur. Mais des souvenirs curieux s'y rattachent : il fut le théâtre de la conspiration à laquelle Jacques VI n'échappa, ni par son courage, ni par sa présence d'esprit. Quoique les détails en soient bien connus, vous aimerez sûrement à trouver ici le récit animé qu'en a fait Robertson. Le comte de Gowrie avait trempé dans un complot pour s'emparer de la personne du roi. Pardonné, et compromis de nouveau, il reçut l'ordre de partir pour la France. Le retard qu'il mit à subir son exil le rendit suspect. Il fut arrêté, jugé et exécuté.

« Le 5 du mois d'août de l'an 1600, dit l'historien judicieux de l'Écosse, le roi, qui habitait son palais de Falkland, sortait de bonne heure pour se livrer au plaisir de la chasse. Alexandre Ruthven, deuxième fils du comte de Gowrie, l'aborda, et lui dit avec mystère et d'un air d'importance, que, la veille au soir, il avait rencontré un inconnu de figure équivoque, qui passait dans un sentier près de la maison de son frère à Perth ; qu'en le fouillant il avait trouvé sous son manteau, un vase rempli d'une grande quantité

de pièces d'or étrangères; qu'il s'était aussitôt emparé de lui et de son trésor; qu'il l'avait garrotté et enfermé dans un lieu solitaire sans en parler à personne; et qu'il avait cru de son devoir que Sa Majesté fût la première informée d'un hasard si singulier. Jacques eut d'abord l'idée que ce pouvait être quelque séminariste chargé d'exciter de nouvelles commotions dans le royaume, et voulut autoriser les magistrats de Perth à l'appeler devant eux et à recueillir toutes les circonstances de ce fait. Ruthven combattit vivement cette résolution; puis à l'aide de plusieurs raisonnemens, il pressa le roi d'aller lui-même prendre connaissance de l'affaire. Sur ces entrefaites la chasse commença. Malgré le plaisir qu'il y prenait, le roi ne pouvait s'empêcher de réfléchir sur cette étrange confidence, et sur les instances de celui qui la lui avait faite. A la fin il appela Ruthven et lui promit d'aller avec lui dès que la chasse serait finie. Elle dura long-tems. Ruthven, qui n'avait pas quitté le roi, insistait avec force pour qu'il ne perdît pas un seul instant. A la mort du daim, il ne voulut pas permettre qu'on amenât un cheval frais; et s'apercevant que le duc de Lennox ainsi que le comte de Mar se disposaient à suivre, il sup-

plia le roi de les en empêcher. Tant d'impatience et d'anxiété de la part de Ruthven, et le trouble évident qui l'agitait, élevaient bien des doutes dans l'esprit du roi : néanmoins sa propre curiosité et les pressantes invitations qui lui étaient répétées, le décidèrent à prendre le chemin de Perth.

» Bientôt ils ne furent plus qu'à un mille de la ville. Ruthven se détacha pour aller prévenir son frère John de l'arrivée du monarque, bien que déjà il l'en eût informé par deux messages successifs. Le comte, accompagné de plusieurs notables citoyens, vint au devant de Sa Majesté, qui n'avait avec elle qu'une vingtaine de personnes. Rien n'était préparé, disait-il, pour cette réception. Pensif et embarrassé il essaya de réparer par une civilité empressée, la mauvaise chère qu'il faisait à ses hôtes. Après le dîner du roi, sa suite passa dans la salle où une table avait été servie pour elle. Alors Jacques se trouva seul avec le jeune Ruthven qui lui dit tout bas, que le moment était venu d'aller dans la chambre où l'inconnu était enfermé. Le roi lui ordonna d'avertir sir Thomas Erskine afin qu'il vînt avec eux ; mais au lieu de cela, Ruthven le lui défendit. Puis conduisant le roi au haut d'un escalier, et à travers

divers appartemens dont il fermait les portes derrière eux, il l'introduisit enfin dans un cabinet. Un homme les y attendait, armé de pied en cap, avec une épée et un poignard à sa ceinture. Le roi, qui comptait voir un prisonnier retenu par des liens et sans armes, tressaillit, et demanda si c'était là le personnage en question; mais Ruthven se saisissant du poignard et lui en mettant la pointe sur la poitrine : « Souvenez-» vous, lui dit-il, combien mon père a souffert » injustement par votre ordre. Je suis le maître » de vos jours. Cédez à ma volonté sans résistance » et sans bruit, ou bien cette lame vengera sa » mort sur-le-champ. » Successivement Jacques lui adressa des reproches, le flatta, le supplia. Cependant celui qui se trouvait en tiers avec eux, tremblait, paraissait déconcerté, et incapable de prendre parti pour l'un ni pour l'autre. Ruthven jura que si le roi ne proférait aucun cri, sa vie ne courrait point de danger; et poussé par un motif secret, il s'éloigna pour appeler son frère, laissant à l'homme armé la garde du prisonnier qu'il engagea sous serment à ne faire aucun bruit pendant son absence.

» Durant ce cruel intervalle, la suite du roi s'impatientait de ne point savoir ce qu'il était

devenu. Un domestique entra précipitamment et annonça que Sa Majesté venait de retourner à Falkland. Tous coururent à l'instant vers la porte du château ; et le comte de Gowrie se hâta de faire amener leurs montures. En même tems, son frère qui avait rejoint le roi, lui déclara qu'il ne devait plus compter sur le moindre secours, qu'il fallait se résoudre à mourir ; et il se disposa à lui lier les mains. Tout désarmé qu'il était, Jacques se révolta à l'idée de cette indignité. Il attaqua l'assassin. Une lutte s'ensuivit entre eux. L'inconnu demeura comme auparavant stupéfait et immobile. Le roi, entraînant Ruthven vers une fenêtre que, pendant son absence, il avait obtenu de faire ouvrir par celui avec lequel on l'avait laissé, cria d'une voix égarée et avec effroi : « Trahison ! trahison ! au secours ! » je suis assassiné ! » Ces paroles retentirent jusque dans la cour où étaient encore ceux qui l'avaient accompagné ; et ils virent une main qui lui serrait fortement la gorge. Aussitôt ils volèrent à son secours. Lennox, Mar et plusieurs autres montèrent par le grand escalier, trouvèrent toutes les portes fermées, tentèrent de les ébranler et s'efforcèrent de les enfoncer. Sir John Ramsay avait pris un escalier dérobé qui

conduisait à l'appartement d'où les cris s'étaient fait entendre. La porte était ouverte : s'élançant sur Ruthven qui se débattait encore avec le roi, il le frappa deux fois de son poignard, et le renversa du haut des degrés. Sir Thomas Erskine et sir Hugh Herries qui arrivaient au même instant, l'achevèrent. « Hélas! répétait-il en rendant le dernier soupir: je suis innocent. » Au milieu du désordre l'homme armé disparut. Un valet de pied nommé Wilson était entré aussi. Tous avaient négligé de s'enfermer. Le comte de Gowrie qui les suivait, se précipita après eux. Il tenait dans chaque main une épée nue. Sept hommes venaient ensuite, armés comme lui et hurlant des menaces de mort. Le roi fut mis en sûreté et le combat commença. Malgré l'inégalité du nombre, Ramsay frappa au cœur Gowrie, qui tomba sans prononcer une seule parole. Blessés pour la plupart, ses compagnons prirent la fuite. Trois des défenseurs du roi avaient été également atteints de blessures plus ou moins graves. On entendait beaucoup de bruit en dehors. Plusieurs personnes travaillaient à s'ouvrir un passage jusqu'au lieu de la scène. Le roi, reconnaissant la voix de Lennox, de Mar et de ses autres amis, ordonna d'ouvrir. Ils accoururent

vers Sa Majesté qui, à leur grande surprise, se trouvait saine et sauve, et se félicitèrent d'un bonheur si surprenant. Pour lui, se jetant à genoux avec eux tous qui s'empressèrent de l'imiter, il rendit à Dieu de ferventes actions de grâce pour cette miraculeuse délivrance.

» Toutefois le danger n'était point passé. Les habitans de Perth aimaient le comte de Gowrie, prévôt de leur ville. A la nouvelle de sa mort et de celle de son frère, ils prirent les armes et cernèrent le palais, demandant vengeance, exhalant contre le roi, des discours audacieux et offensans. Jacques parla de la fenêtre à cette multitude irritée. Il essaya de la calmer. Dans une audience qu'il donna sur-le-champ aux magistrats, il leur raconta toutes les circonstances du guet-à-pens dont il avait failli devenir la victime. La foule apaisée se dispersa. On chercha dans les poches du comte si quelques papiers ne découvriraient pas ses projets et ses complices. Il ne s'y rencontra qu'un petit sac de parchemin, plein de caractères et de paroles magiques. A en croire le récit de la conspiration publié par le roi lui-même, les blessures dont le comte mourut n'avaient pas saigné tant qu'il avait sur lui cet amulette; et

le sang coula abondamment dès qu'on le lui eut enlevé. Après toutes les aventures périlleuses de cette fatigante journée, le roi remit la garde des deux morts aux magistrats de Perth et retourna dans la soirée à Falkland. »

Malgré la narration faite par Jacques VI lui-même des faits étranges, relatifs à cette conspiration, les motifs qui avaient porté les deux frères à une action si condamnable, le but qu'ils se proposaient, et les appuis sur lesquels ils comptaient restèrent cachés. Le peu de mots prononcés par Alexandre Ruthven, donneraient lieu de supposer qu'ils avaient voulu tirer vengeance de la mort ignominieuse de leur père : mais il était injuste d'accuser le roi, jeune à l'époque de ce jugement et sous l'empire d'une faction puissante, d'autant plus qu'il n'avait rien négligé pour faire oublier la condamnation du père en comblant le fils de bienfaits. Le comte de Gowrie lui-même en avait témoigné la plus vive reconnaissance. Trois de ses serviteurs, convaincus d'avoir pris part au combat contre les seigneurs de la suite du roi, furent exécutés à Perth, sans avoir répandu aucune clarté sur cette odieuse affaire. L'homme à l'armure échappa. L'on en attendait de grandes lumières.

André Henderson, intendant du comte, déclara, sous la promesse du pardon, en avoir joué le rôle : mais il était aussi étranger que les autres aux intentions de son maître; et, placé par lui dans le cabinet, il ignorait absolument dans quelle vue ce poste lui avait été assigné. Ainsi le complot resta aussi impénétrable que jamais. On en conclut que les deux Ruthven l'avaient ourdi sans confidens ni complices, et avec autant de scélératesse que de discrétion.

« Un accident non moins étrange, survenu neuf ans après, prouva que cette opinion, toute plausible qu'elle était, n'avait aucun fondement. » C'est là que se voient les bornes des facultés de l'esprit humain. Quelle que soit notre sagacité, combien ne sommes-nous pas faciles à nous laisser égarer par nos conjectures! Considérés sous certains rapports, les faits se prêtent à des inductions qui semblent s'enchaîner naturellement, et nous conduisent à des résultats dont la trompeuse justesse ne tend qu'à fausser la raison la plus droite. Nos propres idées deviennent captieuses sans que nous nous en apercevions : il nous arrive même d'y aider malgré nous; et nous nous croyons souvent certains de la réalité, tandis que nous n'a-

vons embrassé qu'une ombre vaine. Voici le fait : « Un notaire nommé Sprot, ayant raconté mystérieusement à quelques personnes, qu'il était instruit des détails relatifs à la conspiration des Ruthven, le conseil privé jugea convenable de s'en occuper, et donna l'ordre de l'arrêter. Entre les aveux de Sprot il y en eut de volontaires : la torture lui en arracha d'autres. Selon lui, Logan de Restalrig, homme très-riche mais de mœurs dissolues, avait été initié dans les secrets du comte, et s'était associé à son crime. Il ajouta qu'ils avaient eu ensemble de fréquentes entrevues pour se concerter, qu'ils s'étaient écrit, et qu'un nommé Bour, confident de Logan, était informé de leur dessein et favorisait leur correspondance : Bour et Logan ne vivaient plus. Mais Sprot assura qu'il avait lu les lettres; et, à l'appui de son témoignage, il en rapportait plusieurs qu'il avait soustraites à la mort du premier, dans ses papiers. L'identité de l'écriture fut constatée par des experts capables d'en connaître. Le tombeau ne préserva point Logan d'une poursuite judiciaire. Ses ossemens furent exhumés et mis en jugement pour haute trahison. Une sentence aussi odieuse qu'illégale confisqua ses biens, et déclara infâme sa postérité.

Sprot fut pendu pour non-révélation. Près de mourir, il affirma qu'il avait dit la vérité ; et pour la certifier, au moment où le bourreau le lançait du haut de l'échelle, il frappa trois fois des mains, comme il l'avait promis[1]. »

L'obscurité la plus complète a enveloppé cette surprise. On a peine à comprendre que, si la mort du roi eût été résolue, Ruthven ne l'eût pas tué, quand il le tenait en son pouvoir. D'ailleurs ni la présence de tant de témoins, ni la coopération d'Henderson ne promettaient suffisamment le silence. D'un autre côté, comment croire que le roi, qui n'était point cruel et n'en voulait nullement aux deux frères, eût projeté de s'en défaire d'une façon si étrange. C'était encore un expédient usité que de s'emparer du monarque, pour lui arracher des concessions dont ensuite on se prévalait : les mœurs de cette époque ne répugnaient pas à de telles violences. Enfin Robertson examine si ce n'était pas une œuvre ténébreuse d'Élisabeth. Le besoin ou l'ambition de diriger les affaires d'Écosse lui avait déjà suggéré des menées plus hardies, des actes plus coupables. N'avait-elle pas protégé

[1] ROBERTSON, *Histoire d'Écosse*, liv. VIII.

Bothwell? maintenant elle protégeait Gowrie. Un vaisseau anglais qui attendait l'événement, seconda la fuite des deux plus jeunes frères du comte. Jacques lui-même ne put s'empêcher d'en concevoir de l'ombrage. On ne voulait peut-être pas le tuer, mais le contraindre à suivre d'autres erremens, et à choisir ses conseillers parmi des hommes plus dévoués à l'Angleterre, et moins tolérans pour le papisme. Enfin, tant de voiles couvrirent cette entreprise que des contemporains la révoquèrent en doute.

On sort de Perth par un pont de neuf arches, un peu long pour sa largeur. Il a huit cents pieds d'une culée à l'autre, et vingt entre ses parapets. Ses fondations reposent sur des pilotis de chêne et de hêtre; et les pierres dont il est construit sont assemblées avec de la pouzzolane et des liens de fer. Il débouche sur quatre grandes routes. C'est celle du nord que nous prenons. Scone, à un mille de distance, était une des principales villes du royaume des Pictes. Sa célébrité remonte à l'origine de la monarchie écossaise. Elle avait un palais que les rois d'Écosse habitaient; et ils y recevaient la couronne, dans l'église d'une abbaye fondée par Alexandre Ier, au commencement du douzième siècle. Le monarque

s'asseyait sur une pierre, dont l'histoire tient un peu du merveilleux. Jacob, dit la crédulité publique, y avait appuyé sa tête. Transportée en Espagne, elle fut le siége d'un juge contemporain de Moïse. Le comté d'Argyle en devint possesseur on ne sait trop comment; et gardée à Dunstaffnage, elle servit dans la cérémonie du couronnement jusqu'au règne de Kenneth II, qui, pour ne se point séparer de ce palladium du royaume, le fit déposer à Scone où il continua d'être employé au même usage. Les comtes de Fife avaient seuls le droit d'y placer le monarque. Edouard Ier s'en empara lorsqu'il soumit l'Écosse, soit qu'il crût ainsi affermir sa conquête, ou qu'il voulût seulement humilier les vaincus; et il en dota l'église de Westminster où on la voit maintenant. Charles II fut le dernier roi inauguré à Scone [1]. Ce n'était plus là seulement que se donnait le sceptre de la Grande-Bretagne. De quelque pompe que cette consécration eût été environnée, il lui manquait la sanction du peuple, une volonté publique légalement exprimée, un caractère politique, sans lesquels dès lors cet acte de possession ne pou-

[1] 1650.

vait plus se consommer. Aussi n'eut-il d'effet, que lorsque les deux chambres du Parlement le confirmèrent par une proclamation solennelle.

La belle plaine où nous venons d'entrer, est admirablement cultivée. Elle abonde en céréales et en plantes oléagineuses. Les champs de lin surtout montrent quel prix on attache à une si riche production. Mais cette terre fertile et peuplée n'a pas une grande étendue. A mesure qu'on avance vers le nord, les coteaux rapides reparaissent avec leurs landes de bruyères et d'ajoncs marins. Des ruines que l'on aperçoit à gauche sur la hauteur de Dunsinane, furent le château de Macbeth. Puis s'offre l'emplacement que couvraient jadis de leur ombre majestueuse, les antiques futaies de Birnam. Elles sont tombées sous la cognée du bûcheron; mais en disparaissant de la surface du sol, elles n'ont point emporté le souvenir terrible qu'y avait gravé la muse du tragique anglais. Le génie de Shakspeare anime encore ces lieux sauvages. En les parcourant, le voyageur ami des lettres assiste par la pensée à la représentation du drame sanglant dont ils furent le théâtre. Son imagination lui retrace les sortiléges burlesques et les prédictions obscures des sorcières qui présagent le

meurtre de Duncan, la résistance pusillanime et les hésitations de Macbeth, les encouragemens de son ambitieuse compagne, la confiance de leur hôte dans les saintes lois de l'hospitalité. Il se rappelle la scène atroce du meurtre. Il entend les complices s'étonner qu'un vieillard ait tant de sang qu'il en ait rejailli tout à l'entour d'eux et sur leurs mains, sans qu'ils en puissent laver les taches. Il voit le banquet où des ombres viennent s'asseoir, et la raison de l'assassin aux prises avec le remords s'égarer par degrés pour ne plus revenir. La pitié, la terreur, ce double mobile des plus vives émotions, naissent l'une de l'autre dans son ame, s'y succèdent, s'en emparent. Cédant enfin à sa propre illusion, il oublie l'artifice du poète et se croit témoin d'une réalité.

Nous touchons de nouveau à la frontière des Highlands. C'est encore par un étroit défilé que nous allons y rentrer. A peine le Tay s'ouvre-t-il un passage entre les rochers qui s'inclinent à sa surface et la couvrent de leur ombre. Sa source presque tarie par l'ardeur de la température, a comme suspendu son cours. Il n'a pas plu depuis environ deux mois; et sans les brumes de la mer qui rafraîchissent l'atmosphère,

la campagne serait entièrement brûlée. Tout-à-coup la vallée s'élargit. La route est sur la rive droite du Tay. Un pont de sept arches le traverse et conduit à Dunkeld. D'un côté se dessinent les murs à moitié écroulés d'une église gothique, ses découpures, ses ogives et ses pinacles : de l'autre, sont éparses quelques habitations champêtres avec leurs jardins, leurs vergers, et les jolies clôtures et les barrières qui les séparent. Cet ensemble que le peintre le plus habile n'aurait pas mieux composé, se détache sur un fond montueux, coupé de ravins profonds et planté de sapins, de mélèzes, dont les masses quelquefois d'un beau vert, souvent d'une teinte plus sombre, tranchent avec l'azur des cieux. La rivière, qui coule ordinairement à pleins bords, a laissé à sec son lit presque tout entier. La mobilité de ses eaux, leur transparence, les reflets du courant et son doux murmure, manquent à ce paysage délicieux.

Dunkeld était dans l'origine le siége d'un évêché et d'une abbaye. Ce n'est plus qu'un bourg peu considérable. Il a quelques manufactures de toile et des tanneries. Son plus grand lustre lui vient aujourd'hui, du voisinage d'un parc qui appartient au duc d'Athol. Telle est la re-

nommée de ce vaste domaine, que de toutes parts il attire les curieux. On y compte cinquante milles de promenades, plus de seize lieues de France. Des bois, des prés, des champs, des plaines, des coteaux, des rivières, des torrens, des cascades, des lacs, toutes les beautés des Alpes s'y trouvent, dit-on, réunies. C'est un pays tout entier, riche d'accidens pittoresques et d'une prodigieuse végétation. Des guides sont chargés de le montrer aux voyageurs. Aucun n'était libre. Après une longue attente, nos instances réitérées n'ont pu en obtenir un seul; et il nous a fallu renoncer à cette excursion vivement désirée. Du moins examinerons-nous en détail l'antique cathédrale, dont les restes ont un aspect si gracieux. Elle fut bâtie vers le milieu du quinzième siècle [1], sur l'emplacement d'un temple des druides, par Robert Arden, le dix-neuvième évêque de ce diocèse, et subit le sort de tous les monumens du culte catholique [2]. Le chœur, réparé ou construit à neuf, est maintenant une église paroissiale. Quant à la nef et aux ailes qui sont dépourvues de toiture, l'es-

[1] 1436.
[2] 1556.

pace qu'elles enferment n'a d'autre destination que de servir de cimetière. Quelques pierres tumulaires fixent les regards. On y cherche des noms historiques. En voici une brisée, et enfoncée dans la fosse qu'elle couvrait. L'inscription qui y était gravée n'est plus lisible. Bientôt il ne restera plus rien de celui ou de celle dont sans doute elle disait les vertus, la piété, les bienfaits et la mémoire chérie. Ce vide d'une tombe jadis si pleine, qu'au moment où elle fut occupée la terre était soulevée et débordait de toutes parts, est une trop persuasive image de l'œuvre de la mort. Dans la sacristie, une statue en pierre, couchée sur un sarcophage, rappelle la mémoire d'un marquis d'Athol mort en 1703. C'est à cette illustre famille que la contrée doit les arbres verts qui croissent maintenant sur ses montagnes, et qui sont à la fois une portion de sa richesse et son plus bel ornement : on raconte que les deux premiers qui y furent apportés, étaient dans des pots de terre, et qu'on les soigna long-tems comme des plantes exotiques et d'une constitution délicate.

En sortant de Dunkeld, nous jetterons un coup-d'œil à gauche, à travers une grille de fer, sur le manoir seigneurial dont nous n'avons pu

visiter les jardins. Une porte et des tourelles gothiques en décorent l'entrée. On y arrive par des chemins sablés, tracés entre des tapis de gazon fraîchement tondus, et dont la verdure semble défier le soleil ardent qui brûle la campagne : on ne peut se faire une juste idée des soins donnés à cet ornement indispensable de la moindre comme de la plus vaste propriété. Poursuivons. Peu à peu les champs cultivés disparaissent. Le chemin est suspendu au flanc d'une montagne. A droite se dressent des rochers presque perpendiculaires. A gauche est le Tay, dans le fond d'un abîme. Nous venons de passer dans le *sentier du roi*, King's-Path. C'est un endroit sauvage et escarpé qui n'offre plus aucune difficulté dont on puisse faire honneur à celui qui l'a vaincue. Peut-être tire-t-il son nom de la marche des troupes royales qui allaient au devant des clans armés pour la légitimité des Stuarts, contre l'usurpation de Guillaume d'Orange. Leur rencontre eut lieu à la jonction du Garry avec le Tummel, dans le défilé de Killicrankie, long-tems regardé comme les Thermopyles calédoniennes, et maintenant changé en une communication facile. Graham de Claverhouse, vicomte de Dundee, commandait les loyaux Highlandais. A la

tête des soldats anglais était le général Mackay. L'un se fiait au dévouement et à la bravoure de ses montagnards qu'il traitait comme des frères d'armes, partageant leurs privations comme leurs dangers, les distrayant de leurs fatigues avec le récit des hauts faits de leurs aïeux, et les animant par de si glorieux exemples. L'autre puisait sa sécurité dans la supériorité du nombre de ses troupes, la régularité de leurs évolutions, et l'esprit public qui les unissait. Hélas! quelle était son erreur! L'irruption des jacobites fut tellement prompte et impétueuse, que le désordre se mit aussitôt dans les rangs opposés. Mackay lui-même, se laissa entraîner par les fuyards. Au moment où le vainqueur donnait le dernier ordre qui devait décider la victoire, une balle perdue l'atteignit et le tua. Il était l'ame et la vie de la cause pour laquelle il mourait; et il emporta dans la tombe, sinon toutes les espérances dont se berçaient ses partisans, au moins le dernier succès qui aurait pu en assurer le triomphe.

Désormais nous voyageons entre des montagnes, dans des vallons plus ou moins resserrés. Le Garry coule à l'ouest; mais des hauteurs couvertes de landes, de genévriers et de fou-

gères nous le cachent. Les sons aigres d'une musette se font entendre. Elle précède quelques groupes qui marchent confusément et en silence: c'est une noce. Les épousés ne témoignent guère d'empressement l'un pour l'autre. Si, pour cette fête, chacun a mis ses meilleurs habits, ce doit être un mariage de pauvres. Puissent-ils s'aider à supporter la misère, et qu'aucun des deux ne regrette un jour de l'avoir imposée à l'autre, et ne le lui reproche! Chacun doit suffire à ses peines, telle est la vie, avec ses dures conditions; mais pour se soumettre à celles qui viennent d'un autre, il faut des qualités, des sentimens, des vertus, une raison que la nature ne donne pas toujours et qui est bien plutôt disposée à se révolter. L'épousée n'est point vêtue de blanc. Aucun voile n'annonce ou ne seconde sa pudeur. On ne la reconnaît qu'au bouquet artificiel qu'elle porte à sa coiffe, et aux rubans qui flottent le long de son corset. Elle est âgée, laide, stupide. Les conviés la suivent gravement, sans joie, sans acclamations, sans rires, sans plaisir. Je le jurerais: le whisky a déjà passé par là; et le premier trouble de son ivresse s'est déjà emparé de ces rustres. Je n'ai point remarqué si la boucle

ou les cordons du soulier gauche du marié étaient ou non bien attachés. Il doit y veiller avec grande attention, car une superstition nationale en fait dépendre la faculté de dénouer la ceinture virginale de sa femme.

Le relais de Blair-Athol est au pied d'une éminence qui s'élève en pente douce. Vis-à-vis on aperçoit un château adossé à une épaisse forêt et environné de terres immenses. C'est encore une résidence seigneuriale de la famille d'Athol. Ses ancêtres y réunissaient leurs clans lorsqu'ils prenaient les armes, ou qu'ils se proposaient quelqu'une de ces chasses auxquelles l'abondance du gibier donnait tant de charme. Si l'histoire a conservé la mémoire des traits de bravoure, des actions d'éclat qui jaillirent de cette espèce de citadelle abritée par sa position, on trouve dans les chroniques du tems, le détail du nombre de cerfs, de biches, de daims, de chevreuils tués en un seul jour, et des coups d'adresse de ceux qui les avaient abattus: tristes exploits que la réflexion condamne, et dont le plaisir est tellement vif, qu'il se change en une passion irrésistible.

Des monts arides, hérissés de silex et de granit, se croisent dans tous les sens. Il n'y

croît qu'une herbe rare, courte, grêle, et des touffes d'épines et de genêts à travers lesquelles des moutons, errant sans bergers et sans chiens, cherchent une chétive pâture. Aucun arbre ne leur prête d'ombrage. Vous ne rencontrez ni habitans, ni passans. La flèche d'aucun clocher ne pointe dans le lointain. Quelque demeure isolée vient-elle à s'offrir? son aspect n'inspire que la pitié. Ce n'est presque qu'une hutte de sauvages, souvent sans porte ni fenêtres, faite grossièrement de pierres sèches et de mottes de gazon, couverte de branches de sapin que disjoignent la mousse et d'autres plantes parasites. Encore la plupart semblent-elles abandonnées. A chaque instant des torrens traversent la route qui est douce et unie comme les avenues d'un parc. On les franchit sur des ponts artistement construits et bien entretenus. Mais la sécheresse a tari toutes les sources. Quelques flaques d'eau seulement dorment çà et là, ternes et immobiles. Le murmure d'aucun ruisseau ne se fait entendre. Aucune cascade ne s'élance du haut d'un rocher, et n'en sillonne la surface des flocons de son écume. On dirait que la colère céleste a frappé ce pays de sa malédiction.

A Dalnacardoch, il n'y a qu'une seule maison, celle de la poste avec ses dépendances. Une certaine aisance semble y régner, et console un moment de l'aspect misérable des environs. De jeunes filles, attirées par la curiosité, circulaient autour de nous. L'une d'elles, en âge de sentir battre son cœur, souriait aimablement aux accords d'un violon dont jouait un étranger arrivé avant nous, et qui se proposait de faire quelque séjour. Il y avait de l'intelligence entre les préludes harmonieux de cet instrument et les amoureux regards de celle qui, malgré son air distrait, les écoutait, et peut-être y répondait par sa pensée. Que faire dans une si profonde solitude, si l'amour ne s'en mêle?

Mais le soleil se voile. Son absence répand sur la contrée une teinte grise qui ajoute à la sévérité du paysage. Peut-être une douce pluie va-t-elle nous rafraîchir! Cette espérance en effet ne tarde pas à se réaliser. Déjà la poussière commence à s'abattre; et l'atmosphère s'imprègne par degrés, des émanations de terre mouillée qu'on aime tant à sentir après l'orage. Des nuages descendent du ciel : d'autres montent du fond des vallons. Le vent les chasse devant lui. Ils se rencontrent, s'épaississent,

se confondent et se séparent de nouveau. On dirait une mêlée et des combats où se reproduisent les images poétiques d'Ossian et de Fingal, et toute la mythologie gaëlique. Les mêmes fantômes de héros et de villes guerrières m'apparaissent, sur ces vapeurs légères et sombres qui cachent un moment la cime des montagnes, glissent à la surface de leurs flancs, ou roulent sur la bruyère. Si l'écho retentissait du son du cor, si la voix des chiens parvenait jusqu'à moi, je croirais que l'amant de la plaintive Colma accourt au rendez-vous qu'elle lui a donné.

« Il est nuit, disait-elle, je suis seule, abandonnée sur le rocher des tempêtes. On entend » le vent dans les montagnes. L'eau gronde au » fond du ravin. Je ne sais où m'abriter de la » pluie, abandonnée que je suis sur le rocher » des tempêtes.

» O Lune, lève-toi! sors de ton enveloppe » nébuleuse. Étoiles de la nuit, paraissez! prêtez-» moi quelque clarté qui me guide à l'endroit » où mon amant se repose des fatigues de la » chasse, son arc détendu près de lui, et ses » chiens haletans à ses côtés! Mais il me faut » demeurer seule ici, près de la roche du torrent » écumeux, dont les rugissemens, mêlés à ceux

» du vent, m'empêchent d'entendre la voix de » celui que j'aime.

» Pourquoi mon Salgar, le chef de la colline, » diffère-t-il d'accomplir sa promesse? Voici » l'arbre et le rocher; voici le torrent qui mu- » git! Tu m'avais promis d'être ici quand la nuit » serait venue. Ah, mon Salgar! où es-tu allé? » Pour te suivre, je quitterais mon père; je quit- » terais mon frère dont je suis orgueilleuse. Nos » races ont été long-tems ennemies; nous ne » sommes point ennemis, ô Salgar!

» O vents, arrêtez-vous un moment! torrent, » fais un moment silence! que ma voix puisse » s'entendre à l'entour: qu'elle parvienne à ce- » lui qui erre loin de moi! Salgar! c'est Colma » qui appelle. Voici l'arbre, le rocher. Salgar, » mon amour! je suis ici. Pourquoi tardes-tu » à venir?

» Hélas! la paisible lune paraît. Le ruisseau » brille dans la vallée. Les rochers se couvrent » d'une teinte grise sur la colline. A leur som- » met je n'aperçois point Salgar. Ses chiens ne » le devancent point pour m'annoncer sa venue » prochaine. Il me faut rester seule à cette » place.

» Qui sont ceux que je vois couchés près de

» moi sur la bruyère? Serait-ce mon frère et
» mon amant? Parlez-moi, mes amis! Ils ne
» répondent pas à Colma. Parlez-moi : je suis
» seule! Mon ame est frappée de terreur. Ah!
» ils sont morts. Le combat a rougi leurs épées.
» O mon frère! mon frère! pourquoi as-tu
» égorgé mon Salgar? Pourquoi, ô Salgar! as-tu
» égorgé mon frère? Tous deux, vous m'étiez
» chers. Quels éloges ne vous donnerai-je point!
» Entre mille habitans de nos montagnes tu étais
» le plus beau; lui, il était terrible l'épée à la
» main. Parlez-moi; entendez ma voix, écou-
» tez-moi, objets de mon amour! Ils gardent
» le silence! Ils le gardent pour jamais! Leurs
» corps sont froids comme l'argile. Esprits des
» morts, parlez du haut des monts, du sommet
» de la montagne des orages! Parlez, je n'aurai
» pas peur. — En quels lieux êtes-vous allés
» chercher le repos? Dans quelle grotte trou-
» verai-je ceux que j'ai perdus? La brise ne
» m'apporte point le son de leur voix affaiblie :
» aucune réponse ne se mêle au bruit de la tem-
» pête.

» Je reste avec ma douleur. J'attends dans les
» larmes le retour de l'aurore. Amis des morts,
» élevez leur tombeau, mais ne le fermez point

» avant l'arrivée de Colma. Ma vie s'évanouit
» comme un songe : pourquoi vivrais-je après
» eux? Je serai ici avec ceux que j'aime, près
» du torrent. Quand la nuit couvrira la colline,
» quand l'ouragan passera sur la bruyère, mon
» ombre s'agitera et pleurera leur mort. Le chas-
» seur m'entendra de sa cabane. Il redoutera
» ma voix : mais il l'aimera ; car elle sera douce
» pour mes amis. Colma les aime tendrement,
» ses amis[1]. »

Nous quittons la vallée du Garry; et, laissant le lac du même nom qui l'alimente, derrière le hameau de Dalnaspidel, nous entrons dans celle du Truim. Une habitation, des hangars, et des écuries se présentent sur la droite : nous sommes à Dalwhinnie, sur la frontière méridionale du comté d'Inverness : ce n'est qu'un relais, une auberge, et le seul signe auquel on puisse reconnaître que le canton n'est pas entièrement désert. Quelque part que les yeux s'arrêtent, on est frappé de sa stérilité. Ce sont toujours les mêmes montagnes arides dont la chaîne commence au-delà de Dunkeld. A l'ouest, dort le lac Ericht, d'où aucun fleuve, aucun torrent ne

[1] Les Poésies d'Ossian, chants de *Selma*.

s'écoule. Il est riche en poissons, comme le pays en toutes sortes de gibier. A quelque distance que la vue puisse s'étendre, même des sommités les plus élevées, elle n'atteint pas les bornes du domaine dont dépendent les alentours. « Il va d'une mer à l'autre, me disait notre hôte, avec une sorte de respect et d'admiration : *from sea to sea.* » Cette terre est à je ne sais plus quel noble pair, qui vient, dans chaque saison convenable, y faire des parties de chasse et de pêche, et dont la presse fashionable ne manque probablement pas de publier les prouesses futiles. Son exploitation se partage en des milliers de petites fermes dont les locataires ont grande peine à vivre, après le paiement du prix du bail et des impôts qui les accablent. Grâce à Dieu! nous ne connaissons plus rien en France qui ressemble à cette division d'un royaume, entre quelques familles exerçant dans le pays le monopole et le despotisme de la fortune. Le besoin et l'amour de la propriété ont passé dans nos mœurs. De là un bien-être privé généralement répandu, qui tend incessamment au maintien de l'ordre public. Toute concentration de la richesse foncière serait presque regardée parmi nous, comme un retour vers le régime féodal.

Dès que les lois civiles créent l'opulence territoriale, ou, ce qui est la même chose, la pauvreté de la population, il faut qu'elles chargent la première de pourvoir à la subsistance de l'autre, et de combler les vides que peuvent laisser l'industrie et le commerce, ressources malheureusement précaires, comme l'ont prouvé Venise, Gênes et la Hollande. Ces ressources s'épuisent-elles en effet : comment nourrir les classes pauvres qu'elles faisaient vivre? Telle est la question. Je sais tout ce qu'on pourrait dire sur cette matière, ce qu'on peut y puiser de paradoxes ou de raisonnemens, de certitudes ou d'hypothèses, de contraire ou de conforme à la science de l'économie politique, tant soit peu neuve encore, féconde en abstractions, trop systématique, et quelquefois démentie par de funestes expériences : mais ce n'est pas ici le lieu de discuter un pareil sujet, non moins obscur que la plus ardue des propositions métaphysiques, et susceptible de trop longs développemens. Aussi bien le tems arrivera où la question se résoudra d'elle-même, et probablement d'une façon que les savans ne prévoient guère, et qu'ils tenteront de donner pour une conséquence de leurs raisonnemens. En atten-

dant, prenons possession du gîte qui nous est offert. Au sein d'un pays si ingrat, si sauvage, quelle agréable surprise de trouver des appartemens fermés de croisées à grands carreaux, et de serrures et de verrous brillans comme de l'acier, des lits souples et garnis de rideaux de mousseline, des meubles d'acajou, des glaces, des tapis! Comme on aime en voyage ce luxe propre et commode! Bien que nous en ayons déjà contracté l'habitude, c'est chaque fois une jouissance nouvelle de le rencontrer presque partout, accompagné le plus souvent d'un service officieux et prompt, seulement un peu coûteux.



UN RELAIS PARCOURU A PIED FAUTE DE CHEVAUX.
LA VALLÉE DE LA SPEY.
LES CHAUMIÈRES DES HIGHLANDS.—LEURS HABITANS.
BALLADE DE LA BELLE ANNIE DE LOCHROYAN. — PITMAIN.
LA VALLÉE DE BADENOCH. — UN ANCIEN CIMETIÈRE.
SOUVENIRS DE MACPHERSON. — LES POÉSIES D'OSSIAN. — AVIEMORE.
LA MONTAGNE DE CAIRNGORM.
FREEBURN. — POINT DE CHEVAUX DE POSTE. — LE LAC MOY.
MOYHALL. — INVERNESS.

Inverness, le 19 juillet 1826.

L'hôte de Dalwhinnie n'avait point de voiture à nous donner, contre-tems qui se reproduit fréquemment dans le nord de l'Écosse. La seule manière d'y voyager commodément est d'en amener une avec soi; sinon il arrive qu'on est obligé d'attendre les diligences ou les malles-postes qui souvent n'ont point de place vide. Force a été de nous emballer, bagages et gens, sur un tombereau à bords évasés, tel qu'on les fait ici, fort bien peint en bleu foncé, soigneusement lavé, mais point suspendu, et solidement boulonné sur son essieu. A demi couchée sur quel-

ques bottes de paille, pliée dans un plaid édimbourgeois sur lequel elle avait jeté un schall Rob-Roy, notre compagne s'y est établie tant bien que mal. Je m'étais d'abord placé auprès d'elle; mais, fatigué des cahots, je suis bientôt descendu. Mon ami, piéton leste et résolu, s'était déjà mis en marche. Je l'ai rejoint; et nous avons cheminé ensemble, tantôt en avant, tantôt en arrière de notre caravane. Treize milles, plus de quatre lieues françaises, nous séparaient du prochain relais. Intrépides chasseurs que nous sommes, nous en aurions pris notre parti gaîment, si la brume dont nous avions été charmés la veille, ne s'était épaissie à chaque instant davantage. Les sombres nuages qui ce matin enveloppaient les monts de Dalwhinnie, et dormaient à la surface de son lac, nous suivaient et en amenaient d'autres. La pluie a commencé, fine d'abord, puis assez forte. Alors le silence et le sérieux nous ont gagnés. Prenant toutefois notre mésaventure en patience, nous ne nous sommes plus guère arrêtés, ni pour cueillir des fleurs sauvages, ni pour ramasser des cailloux de forme curieuse, ni pour écouter le murmure de l'eau rare et brillante du Truim que nous ne cessions de côtoyer, ou pour la regarder couler.

Notre attention était-elle attirée par quelque indice d'habitation humaine? Aussitôt nous nous hâtions d'interroger notre jeune conducteur. Lui, assis sur l'un des brancards du tombereau, les jambes pendantes, les guides dans une main, l'autre armée d'un fouet de cuir tressé, appuyé sur son épaule et dont l'extrémité vole et flotte au gré du vent, il nous regarde comme s'il était sourd ou hébété, répond quelques mots obscurs, et appelle doucement de la langue son cheval, qui allonge un moment le pas pour reprendre ensuite sa lenteur accoutumée. Nous n'avons plus d'autre pensée que celle d'arriver ; et rien ne nous indique si nous avançons.

Après deux heures de marche, nous entrons dans la vallée de la Spey. Cette rivière, qui prend sa source dans un petit lac auquel elle emprunte son nom, traverse obliquement la partie orientale de l'Inverness-Shire, sépare les comtés de Murray et de Banff, et se jette à Spey-Mouth dans la Mer du Nord. Ni l'ondée d'hier, ni celles d'aujourd'hui n'ont grossi son cours. Des filets d'eau baignent à peine les inégalités les plus creuses de son lit. Quelquefois le rivage offre un aspect riant; mais cette impression se dissipe bientôt à la vue des chaumières isolées

que nous rencontrons à de grandes distances l'une de l'autre, là seulement où quelque terre végétale descendue des hauteurs voisines ou bien délaissée par quelque inondation, permet la moindre culture. Toutes ressemblent à celles qui ont déjà excité notre pitié. Elles sont construites sur des fondemens de pierres brutes avec de la boue mêlée de mousse, couvertes de touffes de bruyère taillées en écailles de poisson, sans autre ouverture qu'une porte basse et étroite, faites uniquement pour familiariser avec le tombeau. Une épaisse fumée de tourbe en sort, par toutes les fentes, à travers la toiture; et son infection se répand à l'entour. Que le bonheur les visite quelquefois, j'en forme le vœu de toute mon ame : ce sera dans une nuit d'amour peut-être, ou de noce encore, ou à la venue d'un nouveau-né. Quant à la misère, à tous les maux dont son cortége se compose, à la douleur de chaque jour que renouvelle une vie laborieuse, insuffisante à ses besoins, et sans autre repos que la mort; ah! je suis bien sûr que ces hideuses demeures n'ont pas d'hôtes plus assidus. Après les avoir vues, je ne crois plus que leur foyer soit fréquenté par ces génies domestiques, gais amis de la famille,

qui nous charment dans les vieux contes calédoniens. Avez-vous aperçu tout-à-l'heure une femme attirée par le bruit de notre passage? Quels pauvres vêtemens! Quel air malheureux! Pensez-vous que ses yeux flétris aient jamais brillé de plaisir; qu'un sourire ait jamais effleuré ses lèvres desséchées? Les larmes seules ont sillonné les rides de son visage vieilli avant le tems. Et cet homme qui vient de passer près de nous, ne trouvez-vous pas dans ses traits, l'empreinte de sa condition rigoureuse? La résignation des habitans des Lowlands, et la confiance dans la charité publique, tristes accessoires de la civilisation britannique, ne me paraissent pas avoir pénétré jusqu'ici. Dans le regard que ce Highlandais nous a lancé à la dérobée, il y a, sinon de l'envie, au moins un vif regret, quand il compare son sort avec le nôtre; sinon de la colère, au moins une profonde rancune. Il ne hait pas peut-être; mais je le crois inaccessible à la bienveillance naturelle que l'on éprouve pour autrui. Droit, la démarche ferme, le sourcil froncé, les yeux fixés devant lui quoiqu'il nous ait bien vus, il s'éloigne sans même répondre à notre salut.

Cela n'empêche pas que l'on ne voyage en pleine sûreté dans le pays. Êtes-vous surpris par

l'orage, ou par une nuit trop obscure pour oser continuer votre route? Frappez avec confiance à la première porte qui se trouvera; et l'on vous l'ouvrira aussitôt. Vous serez accueilli avec toute la charité évangélique. S'il y a plusieurs enfans, vous assisterez aux leçons que le plus âgé donne à ses jeunes frères et sœurs. A l'heure de la prière une lecture pieuse vous édifiera; et pour peu que vous en témoigniez le désir, on vous fera un de ces contes d'hiver, dont les événemens merveilleux, romanesques, exciteront vivement votre curiosité. Si vous le préférez, on vous chantera quelque ancienne ballade gaëlique: ce sera celle de la bataille d'Otterbourne, ou bien celle du combat de Harlaw, qui célèbrent, l'une la valeur d'un Douglas, l'autre les exploits d'un Macdonald. Préférez-vous des complaintes amoureuses? Demandez le lai de la belle Annie de Lochroyan: c'est un petit poème dont la naïveté touchante emprunte un nouveau charme du langage ancien dans lequel il est écrit.

« O wha will shoe my fair foot,
And wha will glove my han'?
And wha will lace my middle gimp
Wi' a new-made London ban'?

» Or wha will kemb my yellow hair
  Wi' a new-made silver kemb?
Or wha'll be father to my young bairn,
  Till love Gregor come hame? ».

« Your father'll shoe your fair foot,
  Your mother glove your han';
Your sister lace your middle gimp
  Wi' a new-made London ban';

» Your brethren will kemb your yellow hair
  Wi' a new-made silver kemb;
And the King o' Heaven will father your bairn,
  Till love Gregor come hame. »

« O gin I had a bonny ship,
  And men to sail wi' me;
It's I wad gang to my true love,
  Sin he winna come to me! »

Her father's gien her a bonny ship,
  And sent her to the stran';
She's taen her young son in her arms,
  And turn'd her back to the lan'.

She hadna been o' the sea sailin'
  About a month or more,
Till landed has she her bonny ship
  Near her true-love's door.

The nicht was dark, and the wind blew cald,
  And her love was fast asleep,
And the bairn that was in her twa arms
  Fu' sair began to greet.

Lang stood she at her true-love's door,
  And lang tirl'd at the pin;

At length up gat his fause mother,
Says, « Wha's that wad be in? »

« O, it is Annie of Lochroyan,
Your love, come o'er the sea,
But and your young son in her arms;
So open the door to me. »

« Awa, awa, ye ill woman,
You're nae come here for gude;
You're but a witch, or a vile warlock,
Or mermaid o' the flude. »

« I'm nae witch or vile warlock,
Or mermaiden, » said she; —
« I'm but your Annie of Lochroyan; —
O open the door to me! »

« O gin ye be Annie of Lochroyan,
As I trust not ye be,
What taiken can ye gie that e'er
I kept your companie? »

« O dinna ye mind, love Gregor, » she says,
« Whan we sat at the wine,
How we changed the napkins frae our necks,
It's nae sae lang sinsyne?

» And yours was gude, and gude enough,
But nae sae gude as mine;
For yours was o' the cambrick clear,
But mine o' the silk sae fine.

» And dinna ye mind, love Gregor, » she says,
« As we twa sat at dine,
How we chang'd the rings frae our fingers,
And I can shew thee thine:

» And yours was gude, and gude enough,
  Yet nae sae gude as mine;
For yours was o' the gude red gold,
  But mine o' the diamonds fine.

» Sae open the door, now, love Gregor,
  And open it wi' speed;
Or your young son, that is in my arms,
  For cald will soon be dead. »

« Awa, awa, ye ill woman;
  Gae frae my door for shame,
For I hae gotten anither fair love,
  Sae ye may hie you hame. »

« O hae ye gotten anither fair love,
  For a' the oaths you sware?
Then fare ye weel, now, fause Gregor,
  For me ye's never see mair! »

O, hooly hooly gaed she back,
  As the day begun to peep;
She set her foot on good ship board,
  And sair sair did she weep.

« Tak down, tak down the mast o' goud,
  Set up the mast o' tree;
Ill sets it a forsaken lady
  To sail sae gallantlie.

» Tak down, tak down the sails o' silk,
  Set up the sails o' skin;
Ill sets the outside to be gay,
  When there's sic grief within! »

Love Gregor started frae his sleep,
  And to his mother did say,

« I dreamt a dream this night, mither,
  That maks my heart richt wae;

» I dreamt that Annie of Lochroyan,
  The flower o' a' her kin,
Was standin' mournin' at my door,
  But nane wad lat her in. »

« O there was a woman stood at the door,
  Wi' a bairn intill her arms;
But I wadna let her within the bower,
  For fear she had done you harm. »

O quickly, quickly raise he up,
  And fast ran to the strand;
And there he saw her, fair Annie,
  Was sailing frae the land.

And « heigh, Annie! » and « how, Annie!
  O, Annie, winna ye bide? »
But ay the louder that he cried « Annie, »
  The higher rair'd the tide.

And « heigh, Annie! » and « how, Annie!
  O, Annie, speak to me! »
But ay the louder that he cried « Annie, »
  The louder rair'd the sea.

The wind grew loud, and the sea grew rough,
  And the ship was rent in twain;
And soon he saw her, fair Annie,
  Come floating o'er the main.

He saw his young son in her arms,
  Baith toss'd aboon the tide;
He wrang his hands, and fast he ran,
  And plunged in the sea sae wide.

He catch'd her by the yellow hair,
And drew her to the strand;
But cald and stiff was every limb,
Beforehe reach'd the land.

O first he kist her cherry cheek,
And syne he kist her chin,
And sair he kist her ruby lips;
But there was nae breath within.

O he has mourn'd o'er fair Annie,
Till the sun was ganging down;
Syne wi' a sich his heart it brast,
And his saul to heaven has flown[1].

Un peu au-dessous de la jonction du Calder avec la Spey, le sol se trouvait abaissé : un rem-

[1] « Oh ! qui chaussera mon joli pied, et qui gantera ma main ? et qui nouera ma ceinture avec un ruban neuf de Londres ?

» Qui bouclera mes blonds cheveux avec un peigne neuf d'argent ? qui sera le père de mon premier-né, jusqu'à ce que Grégor, mon amour, revienne ? »

« Votre père chaussera votre joli pied ; votre mère gantera votre main ; votre sœur nouera votre ceinture avec un ruban neuf de Londres ;

» Vos frères boucleront vos blonds cheveux avec un peigne neuf d'argent ; et le roi du ciel sera le père de votre premier-né, jusqu'à ce que Grégor, votre amour, revienne. »

« Oh ! si j'avais un joli navire et des matelots pour naviguer avec moi, j'irais bientôt vers celui que j'aime d'amour vrai, puisqu'il ne vient pas vers moi. »

Son père lui donna un joli navire, et l'envoya au rivage : elle portait son jeune fils dans ses bras et s'éloigna de la terre.

Elle avait à peine vogué sur la mer un mois ou plus, que le joli navire aborda près de la porte de celui qu'elle aimait d'amour vrai.

blai considérable en a relevé le niveau. Cet ouvrage aboutit à un pont, sur lequel on passe

La nuit était obscure; un vent froid soufflait, et son amant dormait profondément: et l'enfant qu'elle portait dans ses deux bras commençait tristement à pleurer.

Elle resta long-tems à la porte de celui qu'elle aimait d'amour vrai; et long-tems elle essaya de l'ouvrir. A la fin, la perfide mère de Grégor s'éveilla, et dit: « Qui demande à entrer? »

« Oh! c'est Annie de Lochroyan, votre amour, qui vient par mer, seule avec votre jeune fils dans ses bras: ainsi ouvrez-moi la porte. »

« Hors d'ici! hors d'ici! méchante femme, votre arrivée ne nous apporte aucune joie. Vous n'êtes qu'une vagabonde, une vile créature, ou une sirène de la mer. »

« Je ne suis point une vagabonde, une vile créature ou une sirène, dit-elle: je ne suis que votre Annie de Lochroyan; — oh! ouvrez-moi la porte! »

« Oh! si vous êtes Annie de Lochroyan, ce que je ne crois pas; quelle preuve pouvez-vous donner que nous nous soyons jamais connus? »

« Oh! ne vous souvient-il pas, Grégor, mon amour, dit-elle, que nous dînions ensemble, et nous échangeâmes les mouchoirs de notre cou, il y a de cela long-tems?

» Et le vôtre était joli et assez joli, mais pas aussi joli que le mien; car le vôtre était de batiste unie, mais le mien de belle soie.

» Et ne vous souvient-il pas, Grégor, mon amour, dit-elle, que pendant le repas nous changeâmes les bagues de nos doigts? Je peux encore te montrer la tienne!

» Et la vôtre était jolie, et assez jolie, mais pas aussi jolie que la mienne; car la vôtre était de joli or rouge, mais la mienne de beaux diamans.

» Ainsi ouvrez la porte maintenant, Grégor, mon amour; et ouvrez-la vite: ou bien votre jeune enfant qui est dans mes bras, mourra bientôt de froid. »

« Hors d'ici! hors d'ici! méchante femme. Fi donc! éloignez-vous de ma

pour gagner la route qui suit maintenant la rive gauche du fleuve. On ne manque pas de faire

porte, car j'ai fait d'autres belles amours : ainsi vous pouvez vous en aller chez vous. »

« Oh ! avez-vous pu faire d'autres belles amours, après les sermens que j'avais reçus de vous ? Alors adieu, perfide Grégor ; car vous ne me reverrez plus jamais ! »

Oh ! lentement, lentement, elle revint sur ses pas, comme le jour commençait à poindre ; elle retourna à bord de son joli navire, et tristement, tristement, elle pleura.

« Abaissez, abaissez le mât d'or : dressez le mât de bois. Il ne convient pas à une femme délaissée de naviguer si élégamment.

» Abaissez, abaissez les voiles de soie ; ne déployez que des voiles grossières : il ne convient pas de se montrer joyeux au dehors, quand au dedans la douleur nous consume. »

Grégor, son amour, s'éveilla en sursaut, et dit à sa mère : — « Mère, j'ai fait cette nuit un rêve, qui me déchire le cœur ;

» J'ai rêvé qu'Annie de Lochroyan, la fleur de toute sa famille, était là pleurant à ma porte, et que personne ne la voulait laisser entrer. »

« Oh ! il y avait à la porte une femme avec un enfant dans ses bras ; mais je lui ai refusé l'entrée du logis, de peur qu'elle ne vous fît mal. »

Oh ! vite, vite, il sauta de son lit, et vola au rivage : et là, il la vit, la belle Annie, qui s'éloignait de la terre.

Et : « Annie, holà ! — Annie, holà ! — Oh ! Annie, ne vous arrêterez-vous point ? » Mais hélas ! plus il criait : « Annie ! » plus le bruit des flots s'élevait.

Et : « Annie, holà ! — Annie, holà ! — Oh ! Annie, parlez-moi ! » Mais hélas ! plus il criait : « Annie ! » plus le bruit de la mer s'élevait.

Le vent devint violent, et la mer devint rude, et le navire s'entr'ouvrit ; et bientôt il la vit, la belle Annie, qui venait flottant sur les vagues.



observer dans les environs, une grotte qui servit, dit-on, de repaire à des brigands. Les récits les plus effrayans s'y rapportent. Abandonnée depuis long-tems, elle n'est plus que l'objet d'une vaine curiosité. A deux milles par delà on change de chevaux. Le relais se nomme Pitmain. Le maître de poste témoigne de l'étonnement de nous voir arriver en charrette. Il ne conçoit pas que son voisin loue sa chaise (car il en a une) pour des excursions dans la traverse, quand il devrait la réserver pour le service des voyageurs. Son intérêt blessé nous promet qu'il lui en fera des reproches. Il nous assure que rien de pareil ne se présentera plus. La vallée de Badenoch où nous nous enfonçons en le quittant, n'a rien de remarquable qu'un redoublement de stérilité. Les lacs Inch et Alvie, réservoirs naturels de la Spey, féconds en belles

Il vit son jeune fils dans les bras d'Annie. Tous les deux suivaient le mouvement des flots. Il tordit ses mains, courut aussitôt, et s'élança dans la mer.

Il saisit Annie par ses blonds cheveux, et la poussa vers la grève; mais elle était froide, et ses membres s'étaient roidis avant qu'il eût atteint le rivage.

Oh! d'abord il baisa sa joue rosée, puis il baisa son menton, puis tristement il baisa ses lèvres vermeilles : mais en dedans il n'y avait plus aucun souffle de vie.

Hélas! il pleura sur la belle Annie, jusqu'à l'heure où le soleil se coucha : alors son cœur se brisa de douleur, et son ame s'envola dans le ciel.

et bonnes truites, ne sont presque séparés que par le Cornick, ruisseau qui coule du midi au nord. Plus loin à gauche, un mur de trois pieds de haut entoure un petit enclos fermé par une claire-voie. Quelques cippes grossiers, des pierres brisées, les inégalités du terrain désignent un cimetière. C'était celui des lairds de Cluny, de Chattan et de plusieurs autres clans. Tout ce qui reste des chefs de ces antiques tribus y repose. Dans le nombre se distinguait glorieusement celle des Macphersons, qui depuis a reçu du traducteur d'Ossian, un nouveau genre d'illustration. Il appartenait à ce nom célèbre dans les annales du pays, d'en conserver la poésie pittoresque, héroïque et touchante, bien qu'un peu monotone, soit qu'une tradition orale ou écrite en ait transmis les chants, soit qu'une imagination vaporeuse, remplie de faits vrais ou fabuleux de l'histoire des Highlands, les ait composés.

Au fond de la vallée où le limon déposé par les eaux de la Spey, entretient quelque fertilité, s'élève une maison bourgeoise nommée Belville. L'art des jardins en a orné les alentours. Là vit un Macpherson. Il descend de celui à qui les lettres doivent les vives et mélancoliques

peintures des mœurs de la première Écosse. Je voudrais avoir le tems de la visiter ; mais ce serait un trop long retard. On ne m'a pas dit si le traducteur des chants ossianiques l'a habitée. Nulle place au reste ne pouvait mieux convenir, pour s'inspirer des horreurs d'une terre dépeuplée, ravagée par la guerre et ses fléaux ; du bruit des torrens et des cascades, et des gouffres qu'ils laissent à nu, lorsque, comme aujourd'hui, les sources sont taries ; des brouillards, des nuages, sur lesquels de grandes ombres de guerriers apparaissaient en armes pour demander vengeance ou pardonner ; des rochers suspendus sur des précipices, où des bardes s'accompagnaient de la harpe, et faisaient retentir les échos, des accens de leur voix prophétique ou des plaintes d'un amour passionné, la nuit, à l'heure d'un rendez-vous donné, reçu avec ivresse, quand, du sommet de la hauteur prochaine, la lune commençait à argenter de ses reflets la surface du lac émue par la brise, comme l'est le sein de la jeune vierge aux premiers battemens amoureux de son cœur.

« Fingal vient de paraître, écrivait Horace » Walpole à son ami : je ne l'ai point encore » parcouru, non que l'ouvrage ne soit fort

» beau, mais c'est que je ne puis lire maintenant, tout d'une haleine, un poème épique.
» Je me lasse de voir de combien de manières
» un héros ressemble à la lune, au soleil, à un
» rocher, à un lion, ou même à l'océan. Fingal offre un amas de comparaisons qui vont,
» pendant vingt ans, servir d'aliment à nos
» écoliers d'Éton et de Westminster. Je vais
» vous confier un secret, mais ne le révélez à
» personne; je serais perdu dans l'esprit de mes
» amis d'Écosse. Entre nous, je ne puis croire
» à l'authenticité de Fingal; je ne saurais supposer qu'un poème, en six chants, ait été
» conservé, sans altération, par la tradition
» orale, depuis une époque antérieure à celle
» où le christianisme fut introduit dans cette
» île. Quoi! ce poème a été conservé intact par
» des sauvages dispersés dans des montagnes,
» et si souvent chassés de leurs cavernes, par
» des hommes en proie eux-mêmes aux guerres
» étrangères et intestines! Un homme aura pu
» apprendre, à lui seul, tout ce poème par
» cœur! j'en doute. Nous aurait-il été transmis,
» moitié par une personne et moitié par une autre? mais alors, il est on ne peut plus heureux
» que le texte n'en ait jamais été altéré; qu'il

» n'y en ait eu aucune partie, aucun vers, au-
» cune mesure, aucun sens de perdus! Voilà
» merveilles sur merveilles [1]. » J'ose le dire : c'est bien aussi mon avis. La mémoire des peuples, pour le nombre d'années que j'ai vécu, me semble trop infidèle. Non que je ne me plaise à ces suppositions ingénieuses qui impriment d'avance un caractère d'authenticité à des ouvrages de pure imagination ; mais quand la part de l'inventeur a été faite, et surtout si le succès couronne son heureux mensonge, la raison du critique reprend naturellement son empire et ses droits. Damis ne dit-il pas à Baliveau en parlant de Corneille et de Racine :

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense,
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance,
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux ;
Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux ;
Et tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire [2].

Ce conseil a été pris au rebours par l'Ossian moderne. Combien ne voyons-nous pas aujourd'hui d'imitateurs semblables, qui n'ont pas l'esprit ou la bonne foi d'indiquer les sources où

[1] LETTRES *d'Hor. Walpole à Georges Montagu*, let. LXXXV.

[2] PIRON, *la Métromanie*, act. III, sc. 7.

ils puisent. Encore si elles étaient brillantes et limpides; mais ils ont affecté de choisir les plus troubles et les plus bourbeuses.

Une veuve et sa fille tiennent la poste et l'auberge d'Aviemore, qui est bâtie dans une espèce de ravin. Elles sourient obligeamment, lorsque nous offrons le prix du lait qu'elles nous ont donné, et refusent de le recevoir. « Ce n'est pas la peine, disent-elles avec une grâce naïve; vous ne nous devez rien. » Puis elles nous laissent causer avec un jeune Anglais de la secte des *lackistes*, passionné pour les sites agrestes, terribles où rians. Il vient du nord. Dès que sa monture sera reposée il poursuivra son chemin. Je l'ai trouvé considérant en extase le Cairngorm, la *montagne bleue*, sur laquelle il croit découvrir quelques filons de neige. Il en contemple le sommet, élevé de quatre mille pieds au-dessus de la mer. Il cite ses productions minéralogiques, ses cristaux de roche de plusieurs couleurs, dont quelques-uns sont estimés dans le commerce à l'égal des pierres fines. Mon sang-froid le surprend beaucoup. A l'entendre, les Alpes, l'Apennin et la Suisse qu'il n'a pas vus, ne peuvent avoir rien de comparable. Je suis bien moins sensible à son enthousiasme, que je n'é-

coute avec peine, les détails dans lesquels il veut bien entrer touchant la traversée d'Inverness à Glasgow que nous projetons. Il paraît que le bateau à vapeur qui fait ce service, ne part qu'une fois la semaine. Nous sommes menacés d'avoir à l'attendre. Puisse-t-il en être autrement! Car rien ne nous promet un séjour agréable dans une ville si reculée.

Le sol commence pourtant à devenir moins montueux. Aux bruyères qui couvrent les premiers milles, succèdent dans les bas-fonds quelques bouquets de saules pleureurs, de bouleaux et de sapins. Des pierres milliaires commencent aussi à marquer les distances; et nous pouvons compter les pas que nous faisons, et calculer l'heure de l'arrivée après laquelle nous soupirons ardemment. A Freeburn que nous venons d'atteindre, deux voyageurs nous confirment que le passage du paquebot n'est qu'hebdomadaire. Cinq jours s'écouleront d'ici là. Peut-être les environs d'Inverness nous offriront-ils des promenades intéressantes. Dans le cas contraire, nous nous reposerons de nos fatigues. Mais il n'y a encore ici, ni chevaux, ni voiture : c'est pis qu'à Dalwhinnie. Le postillon consent à doubler sa course moyennant une forte rétribution.

Ne lui en voulons pas, car il nous mène rondement.

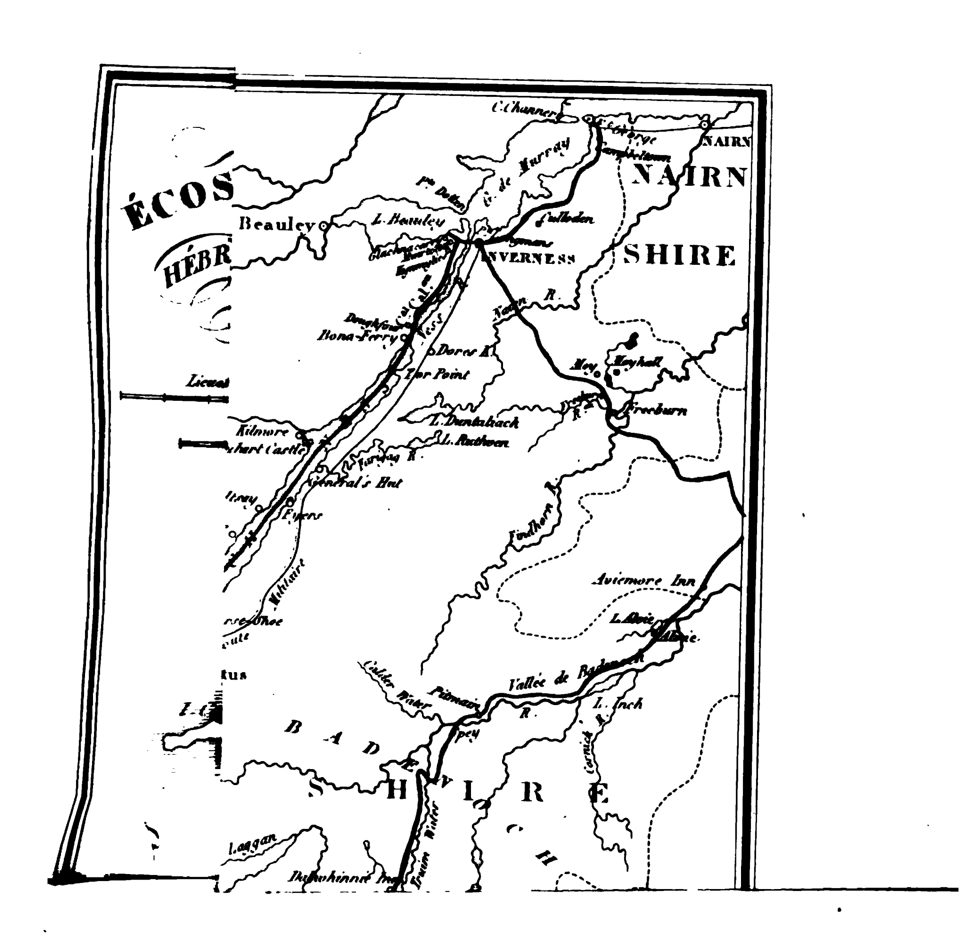
A mesure que nous avançons, les coteaux s'abaissent, les vallées sont moins profondes, sans qu'un grand luxe de végétation se manifeste. Le lac Moy, long de deux milles et large de trois quarts de mille, interrompt un moment la monotonie du paysage. Ses bords sont boisés. Au centre est une petite île sur laquelle on aperçoit les débris d'une maison, contemporaine, dit-on, des tems de troubles, et qui servit de retraite à des proscrits. La route passe à Moyhall, siége des Mac-Intoshes qui commandaient jadis un des clans les plus puissans. On y garde l'épée dont Jacques V fit présent à leur chef, avec le droit de porter celle du roi le jour du couronnement : il l'avait reçue lui-même de Léon X[1]. Le bruit de nos roues sur la chaussée d'un pont, nous annonce que nous franchissons le ruisseau de Nairn. Enfin vers onze heures de la nuit, à la lueur d'un crépuscule admirable auquel se mêle la clarté de la lune, nous descendons dans Inverness à l'excellent Hôtel de la Calédonie.

[1] 1514.

ASPECT ET SOUVENIRS D'INVERNESS.
ENTRÉE DU CANAL CALÉDONIEN. — LE LAC BEAULY.
RETOUR A INVERNESS. — LONGUEUR DES JOURS.

Inverness, le 20 juillet 1826.

Nous voici dans l'antique métropole du royaume des Pictes. Sa première charte municipale lui fut octroyée plus tard par Malcolm Canmore, au commencement du neuvième siècle. Là finissaient, il n'y a pas long-tems, les routes parlementaires qui venaient du midi : maintenant d'autres vont au-delà, et conduisent aux points principaux des côtes est, nord et ouest. Macbeth avait, sur un rocher voisin, un château inaccessible, dont il ne reste aucune trace. L'histoire veut que Duncan y ait été assassiné. Shakspeare a placé ailleurs les scènes de cette tragédie. Lorsque Cromwell soumit l'Écosse, il mit garnison dans Inverness. Les érudits font dater de cette époque, l'introduction de la langue anglaise dans les Highlands, où elle a acquis depuis une


ÉCOS
HÉBR
C. Channery
St. George
Campbeltown
NAIRN
NAIRN
SHIRE
G. de Murray
Beauley
L. Beauley
Culloden
INVERNESS
Nairn R.
Bona-Ferry
Dores
Moy
Moyhall
Freeburn
L. Duntalach
L. Ruthven
Kilmore
General's Hut
Fyers
Findhorn R.
Aviemore Inn
L. Alvie
Vallée de Badenoch
Calder Water
L. Inch
B A D E N O C H
S H I R E
Laggan
Dalwhinnie Inn

extrême pureté, disent-ils, sans en avoir jamais exclu le gaëlique qui est encore l'idiome du peuple. D'autres leçons de sociabilité durent suivre cette occupation militaire, autant que des soldats en ont jamais pu donner à des vaincus, écoliers toujours indociles pour des maîtres imposés par les armes.

Inverness est obscur, sale, généralement mal bâti, partagé par deux grandes rues qui se croisent, les seules qui ne soient pas étroites et tortueuses. L'espèce de poudingue gris et noir dont ses maisons sont construites, leur imprime une apparence de vétusté, que les formes de leur architecture ne démentent guère. Cette ville a quelque industrie. La Ness y passe sous un pont de sept arches en pierres à peine taillées, lourd, matériel, dont les voûtes et les piles sont également dépourvues de grâce et d'ornemens. Le port est plus bas, à un mille de distance, et protégé par une citadelle qui en balaie l'entrée. Aux grandes marées, les vaisseaux de quatre cents tonneaux y remontent. Pendant le reste de l'année, il n'en peut recevoir que d'une moindre capacité. Les deux seuls qui y sont mouillés dans ce moment, apportent du charbon de terre. Aucune autre embarcation, aucun bateau pê-

cheur ne part ni n'arrive. Les quais sont nus et silencieux. Des poteries communes et des bûches de sapin attendent seules qu'on les embarque; et les hommes de peine, oisifs, les bras croisés, regardent nonchalamment les oiseaux de mer qui rasent l'eau. Cependant il se fait, dit-on, ici quelque commerce de cabotage, des échanges assez considérables avec Londres qui envoie des merceries, des épiceries, des quincailleries, et d'autres produits manufacturés, contre des pelleteries, des harengs, des saumons dont la qualité est renommée, des cordages, et des graines de genévriers. Un pont de bois ferme la rade du côté d'amont. Sa charpente ne manque pas de simplicité. Il débouche sur l'autre rive de la Ness, dans un faubourg, qu'à l'avenir la proximité du canal Calédonien enrichira peut-être. L'entrée de ce canal est en effet peu éloignée. On y compte six écluses qui toutes descendent vers le niveau des eaux du Beauley. La première, sur le bord même du lac, se nomme l'Écluse de la Mer. La seconde est à Clachnacarry. Les quatre autres sont plus haut, près de Muirtown, où l'on s'embarque pour Oban et Glasgow. Ces ouvrages, la jolie maison de l'éclusier, les bords du canal revêtus d'un gazon touffu, vert et

fleuri, tout annonce la vigilance de cet entretien soigneux auquel président l'ordre et l'économie. Puis les yeux se reportent sur le beau lac Beauley, dont la transparence est si parfaite. Un village du même nom en marque la limite orientale; et il s'écoule dans le Murray-Frith, par le détroit qui sépare les pointes de Longmans et de Dotten.

Les averses qui tombent par intervalles, n'altèrent point la douceur du climat. Lors même qu'une molle tiédeur de l'air ne la signalerait pas, on la reconnaîtrait aux riches moissons qui couvrent la campagne. Soit habileté de culture, soit science des engrais, soit faculté végétative du sable gras et noir dont les champs se composent, la fécondité du sol triomphe de la quantité de galets qui s'y trouve mêlée. Rentrons dans la capitale de la civilisation calédonienne, où après la bataille de Culloden, le duc de Cumberland se livra à des atrocités qui ont souillé sa mémoire. Retournons au siége de l'élégance highlandaise, comme on nomme Inverness avec quelque exagération d'enthousiasme national. Toute cette renommée qu'on veut lui faire, tout cet éclat qu'on lui prête trop généreusement, se réduisent à bien peu de chose. Il a un théâ-

tre qui n'est pas ouvert dans cette saison ; et, le fût-il, je ne m'y hasarderais certes pas. Son collége passe pour être fréquenté : c'est le centre de l'instruction publique du pays, et il s'y fait de bons élèves. Des écoles de paroisse, d'autres écoles pour les pauvres, contribuent à répandre l'instruction primaire dans la ville comme aux environs. On compte ici un assez grand nombre de familles opulentes. Sans doute aussi quelques hommes instruits y sont retirés. Il est possible encore que la société offre d'agréables ressources. Rien n'en transpire au dehors, ni luxe, ni aisance même, ni aucun des signes auxquels on peut reconnaître une population de dix mille ames. Le costume de Londres et d'Édimbourg est celui de la majeure partie des habitans. Dans les classes inférieures les femmes ont gardé, surtout pour assister à l'office divin, le voile et le manteau écossais. Quant aux hommes, ils sont en général vêtus, comme ceux de Callander, d'étoffes quadrillées ou bariolées, mais sans mêler autant les couleurs des différentes tribus. Du reste la taciturnité et une grave lenteur semblent être les traits caractéristiques de ce peuple. Il se fait remarquer par la douceur de la voix, par une obligeance et une déférence extrêmes.

L'anglais que l'on parle a une harmonie particulière : il m'a semblé que la prononciation en était plus accentuée et moins sifflante que je ne l'ai trouvée jusqu'à présent.

Il est dix heures. Que les nuits du nord sont belles en été ! A peine le soleil quitte-t-il l'horizon ; et pendant sa courte absence, soit au couchant, soit au levant, une vive clarté signale son voisinage. Les objets les plus éloignés s'aperçoivent distinctement. On lirait couramment sans difficulté. Le soir et le matin se touchent pour ainsi dire ; et sans le repos que le sommeil commande, la durée de la vie doublerait. C'est une compensation des longs et rigoureux hivers qu'accompagnent les brumes, les frimas et les tempêtes. Tout simple qu'il est, ce phénomène nous étonne et nous charme. Dans sa description de la Bretagne, Tacite en cherche la cause. « Sans doute, dit-il, que les extrémités planes et unies de la terre ne projettent leur ombre qu'à une médiocre hauteur, de sorte que les ténèbres n'atteignent point la région des astres [1]. » Quand la philosophie, l'éloquence, les arts avaient atteint un si haut

[1] Tacite, *Vie d'Agricola*, XII, trad. de M. Burnouf.

degré de perfection, comment se fait-il que les sciences fussent si peu avancées? L'explication de ce contraste viendrait-elle du peu de tems que la vie tout extérieure de Rome laissait pour le calcul, l'observation et les connaissances qui tiennent à l'étude solitaire, attentive, obstinée? car il n'est certes pas permis de supposer ici un manque de facultés intellectuelles. Aussi voyez comme le célèbre historien essaie de pénétrer l'effet naturel qu'il prend pour un mystère. Il pouvait faire intervenir une divinité dans cette scène imposante. Elle en était digne sans doute; mais son génie repoussait une solution, que la raison n'aurait pas approuvée. Il veut démontrer physiquement un fait physique; et se méfiant de ses lumières qui ne le satisfont pas, il ne donne son sentiment que sous la forme du doute et comme une simple supposition : noble modestie, rarement mise en pratique dans le siècle où nous vivons, par de prétendus savans à qui elle serait bien nécessaire.



UN ORAGE. — LE COTEAU DE TOMNAHURICK.
UNE FOIRE A INVERNESS.
LA MUSETTE CALÉDONIENNE. — UN RECRUTEUR. — SON CORTÉGE.
UNE ROUTE MILITAIRE. — ENVIRONS D'INVERNESS.

Inverness, le 21 juillet 1826.

Une tempête effroyable a éclaté cette nuit. On craint des naufrages sur les côtes, et chacun en attend la nouvelle avec anxiété. La pluie ne cesse de tomber entremêlée d'averses et de rafales. Les pavés en sont déchaussés; et chaque ruisseau est devenu un torrent. Le ciel est si bas et si obscur, que l'ordre des saisons semble interverti : c'est l'hiver au sein de l'été. Quelle solitude dans la ville! quel silence! quelle tristesse! On ne voit que les pourvoyeurs du ménage. Vers midi les nuages se divisent. Le soleil perce à travers leurs intervalles. Peu à peu sa douce influence ramène le calme, comme un rayon d'espoir au sein de la douleur suspend le cours des larmes, et donne à l'ame assez de

force pour la supporter. Nous profitons de cette éclaircie pour aller visiter le coteau de Tomnahurick. La route par laquelle on s'y rend, se dirige vers le couchant, et coupe en ligne droite le territoire de Kinmylies. Il est planté de sapins d'une médiocre végétation, de mélèzes à la tige lisse, au feuillage léger, de vieux genévriers dont les baies noirâtres surchargent les rameaux. Au-delà passe le canal Calédonien. Le pont que l'on aperçoit vers la gauche, unit les deux parties du chemin neuf qui commence à Bught sur la Ness, traverse Doughfour et aboutit vis-à-vis du fort Auguste, à l'extrémité sud-ouest du lac Ness. De l'autre côté, un sentier est tracé le long de la berge. Ce fleuve factice, artistement encaissé, qui serpente entre des champs couverts de moissons, intéresse vivement. Combien de sources de richesse ne doit-il pas ouvrir! L'esprit occupé des nouvelles combinaisons commerciales dont il promet le succès, on arrive aux écluses de Muirtown qui dégorgent dans le bassin du même nom. Bien que ce réservoir fût fermé à Clachnacarry et à l'entrée du Beauley, la marée y pénétrait : il en a été préservé à l'aide d'une digue qui est un fort bel ouvrage.

La foire qui s'est ouverte hier durera encore deux jours : elle est la plus fréquentée de l'année. Le retour du beau tems a permis d'y venir de quelques milles à la ronde. Néanmoins l'affluence est peu considérable. Aucun débat ne se mêle aux marchés qui se traitent ou se consomment. Les intérêts se discutent gravement, sans élever la voix, sans colère, sans injures : ce sang-froid, commun aux peuples du Nord, veut toutefois être respecté; car il ne reprend pas facilement son empire, si quelque important sujet d'irritation l'a troublé. Tout-à-coup une musette se fait entendre. Au même instant les regards se tournent vers l'angle de la place où ses sons retentissent. Toutes ces figures si froides s'animent; les yeux brillent; un sourire de bonheur effleure toutes les lèvres. Ce ne sont point, à mon sens, des accens belliqueux, ni tendres, ni surtout harmonieux : néanmoins, selon le sentiment qui le domine, chaque Écossais y trouve une inspiration héroïque, un souvenir d'amour, la douceur d'un chant céleste, la voix de la patrie : car ils sonnent l'alarme, rassemblent les guerriers, encouragent au combat, célèbrent la victoire; et la vierge des montagnes s'émeut en les écoutant, lors-

qu'elle y reconnaît l'air de quelques stances amoureuses.

La nation ignore d'où lui vient cet instrument. Plusieurs savans le veulent devoir aux Danois ; d'autres aux Romains qui l'auraient reçu des Grecs, et en auraient doté la Bretagne. L'enthousiasme qu'il inspire est tel, que la harpe des bardes a été oubliée pour lui. Quelle que soit son origine, et sauf le respect que j'ai pour tous les goûts nationaux qu'il serait bien oiseux de critiquer, jamais il n'y en eut de plus disgracieux, et qui produisît des sifflemens aussi aigres, aussi nasillards et aussi discords. En outre, je défierais la mémoire la plus musicale, de retenir une seule mesure des airs la plupart fort sauvages qu'il module, tantôt vifs, tantôt lents, et toujours criards. On entoure celui qui en joue ; et les nombreux amateurs qu'il a attirés, le suivent dans une sorte de jubilation. Pour lui, les joues gonflées, les yeux ardens, glorieux de son art, il souffle à en perdre haleine, dans le sac de peau de mouton qui s'enfle et se déprime tour à tour sous son bras. A lui seul il compose la musique militaire d'un peloton de recrues, en veste et en pantalon quadrillés. Le sous-officier qui les a enrôlés, marche

en tête de ces nouveaux défenseurs de la couronne britannique, avec le sérieux comique et la ridicule fierté d'un tambour-major français. Ce chef subalterne est un fort bel homme. Il est vêtu de l'habit guerrier du pays dans toute sa pureté. Son plaid, tourné en sautoir autour de son corps, lui retombe en plis élégans jusqu'au-dessus du jarret. La jaquette ou la courte jupe, attachée à son pourpoint, laisse voir un genou bien pris et vigoureusement articulé. Devant lui, à sa ceinture, est suspendu un sac plat en blaireau velu, qui lui sert de poche. Des demi-bas à carreaux rouges et blancs en biais, s'arrêtent au défaut du mollet, et sont retenus par une jarretière écarlate dont les bouts s'agitent au moindre mouvement qu'il fait. Il est chaussé de gros souliers sur lesquels brillent d'énormes boucles de métal; et un panache de longues plumes noires en forme de saule pleureur, surmonté d'un grand plumet vert, ombrage le bonnet élevé dont il est coiffé. Jadis ses armes eussent été la hache, la claymore, le bouclier, un arc, des flèches et un poignard: il n'a qu'un sabre passé dans un baudrier. A part la nationalité de ce costume dont le prestige s'affaiblit de jour en jour; à part la tournure de celui qui le porte,

et l'air martial que cherche à prendre chacun des individus qui composent son cortége, cette parade rappelle les scènes de notre ancien quai de la Ferraille. C'est pourtant de ces héros futurs que sir Harry Erskine a dit:

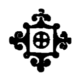
As a storm in the ocean when Boreas blows,
So are we enrag'd when we rush on our foes;
We sons of the mountains, tremendous as roks,
Dash the force of our foes with our thundering strokes [1].

Mais à combien de peuples les muses n'ont-elles pas prêté une valeur indomptable! ce qui n'a pas empêché leur nationalité de disparaître du monde politique comme celle des Écossais.

Une route militaire, ainsi nommée parce qu'elle est l'ouvrage des soldats, va directement d'Inverness au fort William. Avant la confection du canal Calédonien, c'était la seule communication à travers les Highlands, entre la Mer du Nord et l'Atlantique. La promenade qu'elle offre au sortir de la ville est peu agréable. La rivière qu'elle longe y ajoute peu d'intérêt, malgré la rapidité de son cours, sa limpidité et le bruit de ses eaux sur les cailloux roulés dont

[1] De même qu'une tempête excitée sur l'océan par les vents déchaînés, nous nous précipitons avec rage dans la mêlée; fils des montagnes, redoutables comme les rochers, nos coups terribles anéantissent les forces de nos ennemis.

son lit est semé. Quelques maisons champêtres s'élèvent de distance en distance. Leur aspect n'a rien que de triste et de grossier. La recherche du logis anglais est encore ignorée ici. A la chute du jour nous rencontrons les villageois qui reviennent de la ville. Aucun ne passe sans s'arrêter à un cabaret qui semble fort achalandé. De dessus leur cheval, du haut de leur charrette, ou bien à pied, hommes et femmes sablent à l'envi le whisky. Ce spectacle est repoussant.



UNE GAGEURE ENTRE DEUX MARCHEURS.
TARDIVE ARRIVÉE DU VAINCU.—NOUVELLE VISITE AUX ÉCLUSES DU CANAL.
LE CRAIG-PHADRIG. — RUINES D'UN FORT VITRIFIÉ.
MONUMENT GUERRIER.—UNE ORGIE.

Inverness, le 22 juillet 1826.

L'arrivée de plusieurs fashionables des environs, et d'un âge mûr, a interrompu la monotonie de notre vie d'auberge. Les meilleurs logemens étaient retenus d'avance pour eux. Du ton impérieux que s'arroge trop souvent la richesse, et auquel rien ne résiste en Écosse comme en Angleterre, ils commandent un repas abondant et recherché. Poissons rares, ragoûts épicés, *puddings*, gibier, *roastbeef*, tout est mis aussitôt en réquisition pour le banquet qui se prépare : et le meilleur caveau du sommelier va s'ouvrir. On s'en rapporte à l'hôte, pour le choix et le prix des mets. Il y faut la plus prompte diligence, car on a fait un long trajet; et le voyage a aiguisé de vigoureux appétits. Pâtissier, cuisinier, rôtisseur, chacun s'empresse ;

et bientôt tout est prêt. Il manque encore un convive. Cependant, si l'on ne sert pas, rien ne sera bon ; les sauces tourneront et le rôti brûlera. Un jockey est dépêché. Il part au grand trot et revient de même. Bien qu'il soit allé assez loin au-devant du retardataire, il n'a rencontré ni aperçu personne. C'est une gageure dont il s'agit. Lord K*** et le major M' L***, l'un des vainqueurs de Waterloo, se sont défiés à la marche. Le point de départ était Aberdeen, le terme Inverness. Chacun devait prendre une route différente ; et les enjeux sont de cinq cents souverains. Lord K*** a de beaucoup devancé son rival. Les heures s'écoulent. Nul ne s'inquiète que de ne pouvoir se mettre à table. La faim qui n'était qu'un plaisir, est devenue une souffrance. Les convives quittent à chaque instant le salon où ils sont réunis, regardent du seuil de la porte, et rentrent fort contrariés de ne point voir celui qu'ils attendent. Plusieurs se mettent successivement au balcon qui donne sur la rue, et s'en retirent également désappointés. Ces allées et venues, ces anxiétés continuelles m'ont inspiré à moi-même, la curiosité de connaître le parieur qui sans doute avait déjà ralenti ses pas, certain et désolé d'avoir

trop présumé de son agilité. La bande joyeuse a fini par se reposer et causer de son ennui et de son impatience. Comme je descendais l'escalier, un homme de trente-cinq à quarante ans le montait. Avec sa veste de chasse, son gilet et son pantalon, qui rappelaient toutes les couleurs de tous les clans, il avait un air leste et léger que sa corpulence ne démentait guère. Ses souliers crottés et poudreux, prouvaient évidemment qu'il venait de loin. La sueur découlait de son front. Ses yeux brillaient. Il paraissait fort échauffé, haletant et surtout harassé. On l'avait averti de combien d'heures il perdait son pari; l'ardeur du gain ne soutenant plus ses efforts, il ne retrouvait ni courage ni force. Ses genoux pliaient sous lui, il boitait tout bas. Appuyé pesamment sur la rampe, il traînait la jambe d'un degré à l'autre; et s'irritait peut-être en secret de sa mésaventure. C'était le major. Je l'ignorais; et je me suis informé s'il n'était pas blessé. Il n'a tenu qu'à moi de m'apercevoir qu'il prenait ces paroles pour une raillerie. Ses amis l'ont entendu. La porte s'est ouverte pour le recevoir; et jamais, je crois, plus bruyante explosion de rires n'éclata dans les trois royaumes depuis leur fortunée union.

Il n'en riait, lui, que du bout des lèvres dans le premier moment. On a volé à son aide; et, le tenant sous les bras, on l'a conduit vers un sofa sur lequel il s'est étendu. « Vous deviez perdre, lui disaient-ils tous, mais non d'un si grand nombre d'heures. — Qu'est-il donc survenu? a ajouté celui qui lui témoignait le plus d'intérêt; vous serait-il arrivé quelque accident? » A peine le laissait-on répondre. La boue, le sable, une chaussure trop large ou trop étroite, et quelque mauvaise disposition, avaient diminué son élasticité accoutumée. Dans l'impossibilité de sauver son argent, il défendait son amour-propre. « A table! à table! » s'est-on écrié. Il était deux heures après midi; et Dieu sait avec quelle joie chacun faisait cette invitation et y a répondu.

Nous avons de nouveau traversé la ville pour retourner aux écluses du canal. Les rives ne sont pas plus peuplées qu'hier. Ce jour est le dernier de la foire. Elle a attiré bien peu de monde. On prétend que depuis trente-cinq ans il n'y en a pas eu de si pauvre. La stagnation du commerce est générale, et la misère ne cesse de faire des progrès. Environ un mille au-delà de Clachnacarry, s'élève un mont rapide planté de sapins, et nommé Craig-Phadrig. Le plateau qui le cou-

ronne est entièrement nu. Parmi l'herbe rare, les mousses et les lichens qui couvrent sa surface, pointent des aspérités de scories semblables aux résidus de nos forges, de nos verreries, ou de nos fourneaux à terre cuite. Les premiers qui en aperçurent des fragmens pensèrent que c'étaient des débris de lave, ou les produits de quelque volcan éteint. En écartant la terre on reconnut qu'ils avaient fait partie d'un mur quadrangulaire d'une assez grande étendue. Il n'était plus possible de penser que ce fussent des substances naturelles; et l'on regarda les ruines dont elles s'étaient détachées comme un ouvrage de main d'homme. Ces ruines d'ailleurs ne sont pas uniques dans leur espèce. Sur d'autres hauteurs il s'en rencontre de pareilles, si ce n'est que, dans quelques-unes, les joints et la partie des pierres qui les avoisine sont seuls tombés en fusion. On en a conclu que ce devaient être des châteaux forts, comme l'indiquent leur position élevée, isolée, et les précautions prises pour leur donner plus de solidité. L'explication de cette façon de bâtir a beaucoup exercé les esprits. Quelques-uns, se fondant sur l'autorité de Jules-César, prétendent qu'originairement ces forteresses étaient telles qu'il décrit

celles des Gaules, en pierres étayées d'une forte charpente, afin qu'elles pussent résister aux coups du bélier; que, pour les prendre, ou après qu'elles étaient prises, il arrivait qu'on les incendiait, et qu'alors il s'y trouvait assez de bois enflammé pour déterminer leur vitrification. D'autres veulent que cette opération ait été faite à dessein, afin de mettre à l'abri d'une destruction facile, les retraites que les habitans ou leurs chefs se ménageaient en tems de guerre. On avait fondu du fer et fait des sacrifices. L'action du feu sur les autels et sur les fourneaux était connue. Elle avait mis sur la voie d'une maçonnerie compacte et toute d'une pièce. On suppose que quelqu'un imagina de former comme une espèce de moule à chaque muraille, de remplir de bois l'intervalle qui en séparait les parois, et d'y mettre et d'en entretenir le feu, jusqu'à ce que le résultat qu'on se proposait fût obtenu. Quant aux constructions dont les joints seulement sont soudés, une solution analogue se présente. Les pierres auraient été assises sur des lits d'algues marines, parce qu'on ne connaissait ni ciment ni mortier. On aurait allumé ensuite ces plantes desséchées, et la chaleur n'eût pénétré que jusqu'à une épaisseur proportionnée à son inten-

sité : c'est ce qui se rencontre journellement dans les fours à briques ou à tuiles, pour celles dont un trop prochain voisinage du combustible, ou un trop haut degré de chaleur a dépassé la cuisson. Ces hypothèses, ces conjectures, si elles ne rendent pas compte du fait, ne le détruisent pas. Quelques objections les combattent. D'autres raisonnemens les confirment. La solution du problème est difficile; car les traditions comme les chroniques paraissent manquer à l'historique de ces édifices.

Du sommet de Craig-Phadrig, la vue domine l'espace vers le nord. Au-delà d'Inverness où vous plongez comme à vol d'oiseau, s'étendent les plaines mémorables de Culloden. Puis à gauche, le Murray-Frith va se confondre avec la mer à travers le détroit du fort Georges et du cap Channery. Enfin viennent le lac Beauley, ses rives boisées, et dans le lointain les montagnes du Ross-Shire, au-dessus desquelles se dresse le pic du Ben-Wyvis, l'un des plus hauts de l'Écosse.

C'est toujours vers les bords du canal que s'achèvent nos promenades. Il nous tarde que le paquebot qui doit nous emmener soit arrivé; et chaque jour nous venons l'attendre, comme si

notre impatience pouvait changer sa marche. Il sera ici cette nuit, et ne partira que lundi, car on ne fait rien le dimanche. Quelques bateaux de charbon, d'ardoise ou de pierre attendent l'ouverture des écluses. Il n'y a, pour l'intérieur du pays comme pour l'extérieur, aucun symptôme d'activité commerciale. L'oisiveté qui se reproduit dans cette contrée où le travail serait si nécessaire, ramène les plus tristes réflexions. On regrette que tant d'élémens et de moyens de prospérité soient dédaignés par une population dont l'apathie paraît inexplicable. Sur une des collines prochaines, un monument particulier a été érigé aux mânes des braves qui succombèrent dans un combat acharné, où la victoire resta au clan Chattan commandé par le laird Munro contre le laird Mac-Intosh et son clan. Insultés par les habitans de Strathairdle entre Perth et Athol, Munro et les siens envahirent leur territoire. Ils revenaient avec de nombreux troupeaux qu'ils leur avaient enlevés. Mac-Intosh, dont ils traversaient les domaines, exigea le droit usité de passage. Il l'exagérait. Munro refusa. On s'en remit au sort des armes, qui favorisa ce dernier. Le piédestal du monument élevé en l'honneur des vainqueurs

est carré. Il porte une colonne surmontée d'une renommée. Sur les faces est et ouest du chapiteau, sont écrits le millésime 1454, le monogramme H.R.D. et la date 1821 ; et sur les quatre côtés du piédestal on lit les diverses phrases de l'inscription suivante :

MUNRO.

HAS INTER RUPES

OSSA CONDUNTUR.

REGNANTE JACOBO V°.

CLAN CHATTAN [1].

Il est six heures du soir. Nos parieurs n'ont pas quitté la table. On n'a encore servi ni les vins, ni le punch. Seulement la nappe est levée; et l'ordre des toasts et des rasades va s'établir. Malheur à la raison! La plus forte résistera-t-elle? Quel vacarme! L'hôtel retentit de toutes ces voix plus ou moins animées qui parlent simultanément. « Ils en ont, dit notre hôte, pour la nuit entière. » Soit! J'aime mieux le croire que d'être de cette bruyante orgie; mais je regrette d'avance que notrè sommeil en soit troublé,

[1] Munro. — Des ossemens humains gisent entre ces rochers. — Sous le règne de Jacques V. — Clan Chattan.

comme notre veillée en éprouve déjà une grande importunité. Quels usages! quels goûts! quels plaisirs! Discuter à perte de raison sur les probabilités du plus ou moins d'agilité des jambes! Et finir par s'enivrer en signe de triomphe ou pour oublier sa défaite! N'est-ce pas que c'est conserver à vil prix la réputation de faire partie du peuple le plus raisonnable de la terre? Non pas assurément que je veuille donner au nôtre la prééminence; les hommes se ressemblent bien trop pour cela : mais ce n'est pas la peine de nous confondre en éloges, et de nous humilier devant la sagesse et le génie de nos rivaux.



EXCURSION AU RIVAGE DE LA MER DU NORD.

LE CHATEAU ET LE CHAMP DE CULLODEN.

SOUVENIRS DE CHARLES-ÉDOUARD.—LA PLAINE DE CULLODEN.

LE FORT GEORGES. — UN SOLDAT. — UN OFFICIER.

LE MURRAY-FRITH.

Inverness, le 23 juillet 1826.

L'explosion des bouchons, le bruit des verres, les acclamations, le chant des ballades et leurs refrains en chœur, le tumulte des voix excité par le *claret*[1], le champagne et le *sherry*[2], et par les feux azurés du rum, retentissaient encore au milieu de la nuit. A mesure qu'un des champions succombait, il était emporté. Le calme enfin a succédé à cette tempête bachique ; et nous avons pu nous livrer au repos. Rien ne le trouble ce matin. C'est maintenant l'heure du thé et des boissons calmantes. Il s'en prépare autant qu'hier les stimulans étaient prodigués. Laissons les convalescens d'une si brutale intempérance,

[1] Vin de Bordeaux.

[2] Vin d'Espagne.

remettre leur cerveau de la perturbation qu'il a éprouvée, et recueillir leurs facultés intellectuelles, égarées parmi les flacons mousseux et les bols enflammés. Terminons nos excursions autour du chef-lieu des Highlands, par une course au rivage de la Mer du Nord.

Le chemin longe le Murray-Frith. La culture diminue par degrés; et à peu de distance, le sol n'est presque plus que sable et que gravier. Une espèce de château, sur la droite, marque en quelque sorte la limite de la force végétative de cette contrée. De vastes et maigres futaies l'environnent. Il se nomme Culloden-House, *la Maison de Culloden*. Au-delà commence la plaine où les armes prononcèrent sur la royauté des Stuarts. Ce combat ne serait cité aujourd'hui que comme une affaire d'avant-poste : l'histoire lui donne le nom pompeux de bataille à cause de l'époque où il fut livré, et de l'importance de ses résultats. Depuis la victoire de Falkirk, le jeune Prétendant, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, battait en retraite. Acculé sur Inverness, il se préparait à une action décisive. Les forces qui lui restaient n'étaient pas bien considérables; mais d'autres pouvaient s'y réunir. Le prestige de ses droits, l'amour de son nom, le zèle

pour sa cause subsistaient encore. Son armée consistait en huit mille trois cent cinquante hommes. Le duc de Cumberland qui le pourchassait en avait huit mille cent onze. Aussitôt que les chefs surent qu'ils étaient en présence l'un de l'autre, ils prirent respectivement position. Charles-Édouard, comptant sur la bravoure et l'impétuosité de ses montagnards, qui lui avaient si souvent réussi, les mit au premier rang. Il composa sa seconde ligne des clans des Lowlands, des Irlandais et des Français qui combattaient pour lui. Quelques pièces de canon garnirent ses flancs; et la cavalerie fut répartie entre les deux ailes et la réserve dont il garda le commandement. De même qu'il se confiait à l'élan de ses soldats, le général anglais s'attacha à le repousser vigoureusement. Ses régimens partagés en trois divisions parallèles, furent disposés de façon à offrir une triple résistance aux assaillans, comme on voit dans les places de guerre les ouvrages se prêter un mutuel appui. Des deux parts l'ardeur de la victoire était la même. Toutes les haines nationales revivaient. En défendant le rejeton de leur ancienne dynastie, les Highlandais croyaient reconquérir leur indépendance. Quant aux Anglais, la ferveur pour leur royauté

nouvelle, la volonté de maintenir la soumission de l'Écosse, et le désir de venger les échecs qu'ils avaient essuyés, les possédaient. Rien n'avait été négligé de part ni d'autre pour exciter la valeur et l'animosité. La soif du sang était la même. Mais l'accord des conseils, l'unité de plan, l'ensemble des vues différaient. Charles occupait le château de Culloden. Ses généraux assemblés cherchèrent à le dissuader d'accepter le combat. La lassitude de sa petite armée, occasionnée par les privations et la faim, la certitude d'en voir augmenter la force par les clans éloignés que l'on attendait, lui furent représentées avec insistance. Soit que la temporisation lui parût une lâcheté, qu'il présumât trop de ses moyens d'attaque, ou bien plutôt que sa destinée l'entraînât, il persista dans sa confiance, dans sa témérité, ou peut-être seulement dans son obstination. Pendant ces débats, le duc, seul maître de ses résolutions, encourageait les siens. Il les instruisait par de nouveaux exercices à soutenir le choc des Highlandais qui jusqu'alors, à l'aide de leurs boucliers, avaient esquivé la baïonnette, et en frappant de côté avec leur redoutable claymore, donnaient la mort sans danger.

A une heure de l'après-midi, l'affaire s'engage. Le ciel était brumeux, l'air froid, et le vent chassait des flocons de neige qui aveuglaient les jacobites. Leur artillerie mal servie allait perdre ses coups au-delà du but, tandis que celle de leurs adversaires les foudroyait. S'élançant sur le front ennemi, ils veulent employer leur manœuvre accoutumée; mais après avoir éclairci les premiers rangs, ils en trouvent d'autres qui n'ont point souffert, et qui leur répondent par une vive mousqueterie. Cette résistance imprévue les étonne. Ils en sont ébranlés. Le désordre de leur marche s'en accroît, et ils se désunissent. Assaillis alors de face et en flanc, puis tournés en partie, leur défaite commence. Peu d'instans après, il n'ont plus d'autre ressource que la fuite. Ce triomphe rapide enivre les vainqueurs. Au courage qu'ils avaient montré succède une férocité inouïe. Ils frappent sans pitié des vaincus qui ne se défendent plus. Las de poursuivre les fuyards, ils reviennent sur leurs pas achever les blessés. Le lendemain, ils en tuaient encore comme par délassement; et ceux qui avaient pu se traîner mourans jusqu'à une masure ou à une chaumière du voisinage, ils les y brûlaient sans pitié, repoussant dans les flammes, avec déri-

sion, les infortunés qui faisaient des efforts pour éviter cette affreuse agonie. Pendant que le camp se livrait joyeusement à ces atrocités, l'implacable duc de Cumberland que sa défaite à Fontenoy aurait dû former au respect du malheur, maître d'Inverness, y exerçait ce qu'il appelait sa justice. Se persuadant qu'elle n'atteignait que des traîtres, il oubliait la magnanimité qui seule honore la victoire. Le bourreau devint son auxiliaire. Ses armes furent la potence. Les prisonniers de guerre qu'il avait faits, ou qu'il faisait encore quand la guerre était finie, périrent du supplice des criminels. Vainement quelques voix suppliantes s'élevèrent. Il n'écouta pas même celle d'un partisan dévoué de la maison de Hanovre, Duncan Forbes, à qui appartenait le domaine de Culloden qui venait d'acquérir une si grande et si horrible célébrité. Duncan Forbes était un homme riche, fort instruit, et d'une intégrité irréprochable. Il présidait le conseil de justice d'Édimbourg. Pour seconder la cause qu'il avait embrassée, il n'avait épargné ni sa fortune ni son influence. Le sang lui semblait suffire à l'épée. Une froide rigidité repoussa ses représentations. La menace répondit à ses prières. Un de ses neveux avait été pendu. La mort

mit fin à ses douleurs. Quelques historiens ont conseillé de jeter un voile sur les excès qui suivirent la journée de Culloden. A les entendre, la postérité n'en doit considérer que les résultats glorieux, comme si la politique devait jamais étouffer le cri de l'humanité. Toutefois le plus grand nombre a flétri, condamné cet abus de la force. Une juste exécration s'y attache encore. Des chants nationaux en transmettent l'horreur d'âge en âge; mais aucune autre vengeance n'en sera tirée désormais.

Quant au Prétendant, qui selon les uns n'avait pas assisté au combat, et, selon les autres, lancé au fort de la mêlée, avait eu un cheval tué sous lui, et avait même été blessé, le désespoir dans l'ame, il s'éloigna du champ de bataille qui n'offrait plus que des assassinats. Après avoir passé le Nairn au gué de Faillie, il tenta de réunir ceux de ses amis qui avaient pris la même direction. Toute résolution n'était pas éteinte en lui; mais la terreur de lord Lovat sur lequel il comptait, jeta le découragement dans sa petite troupe. Lui-même ne tarda pas à en ressentir la pénible influence; et à son exemple, chacun ne s'occupa plus que de son propre salut. Sa tête était mise à prix : le duc de Cumberland avait promis

trente mille livres sterling à celui qui la rapporterait. Ainsi, la cupidité stimulait le meurtre et la vengeance. Le proscrit, accompagné d'un ou deux serviteurs fidèles, se retira vers le lac Garry. De là continuant sa route du côté d'Oban, il lui arriva d'être rejoint par des émissaires et des compagnons d'infortune, qui l'engageaient à ne point abandonner son entreprise. Aussitôt des craintes sans cesse renaissantes l'assaillaient, et le contraignaient de se dérober de nouveau aux ennemis acharnés qui le poursuivaient de toutes parts. Errant à travers les forêts, les torrens, les rochers, souvent sans nourriture, la plupart du tems privé de tout abri le jour et la nuit, s'il frappait à une porte, pour réponse il s'attendait à recevoir la mort. Un pauvre paysan qui n'avait pas de quoi nourrir sa famille, alla marauder dans les alentours pour le sustenter. Plus tard ce malheureux vola une vache, pressé par le besoin de sa femme et de ses enfans. Il fut accusé, condamné et exécuté. Près de mourir, il ôta son bonnet, et remercia Dieu de n'avoir jamais trahi la confiance de personne; de n'avoir jamais fait de tort à un pauvre, ni refusé à l'étranger indigent une portion du peu qu'il avait. Le roi Georges, informé de ces

détails, regretta de n'avoir pas soulagé à tems, la misère d'un homme qui sans elle n'eût jamais été criminel.

Une maison était habitée par une famille anti-jacobite. Charles-Édouard le savait. « Le fils de votre roi, dit-il en y entrant, vous demande un morceau de pain et quelques habillemens. Votre attachement à mes adversaires m'est connu; mais je vous crois assez d'honneur pour ne pas abuser de ma confiance, et ne pas tirer avantage des malheurs qui m'accablent. Recevez ces haillons qui ont été pendant quelque tems mes seuls vêtemens; et gardez-les. Vous pourrez vraisemblablement me les rapporter un jour, quand je serai assis sur le trône des rois de la Grande-Bretagne. » Ces paroles émurent son hôte qui le secourut suivant ses facultés, et ne divulgua point le secret dont le hasard le rendait dépositaire. Un jeune capitaine nommé Mackensie ressemblait au Prétendant. Des soldats l'attaquèrent. Il se défendit vaillamment et en tua plusieurs; mais ils firent feu sur lui, tranchèrent sa tête, et n'apprirent qu'en réclamant la récompense qu'ils croyaient avoir gagnée, l'erreur dans laquelle les avait induits la magnanimité de cet officier qui aurait pu sauver sa vie en niant qu'il

fût le prince Charles, et qui préféra de mourir pour lui. Une autre fois, des voleurs donnèrent asile à l'infortuné Stuart; et non contens de s'exposer à être découverts pour lui procurer du pain de froment, ils allaient tour à tour au camp sous divers déguisemens, et en rapportaient des gazettes qui l'éclairaient sur la marche qu'il devait tenir. Nulle part il ne rencontra qu'hospitalité et compassion. La récompense qui eût payé sa vie ne tenta, ni le pauvre qu'elle eût enrichi, ni l'ambitieux qu'elle eût satisfait.

Cependant les recherches devinrent tellement actives et menaçantes, qu'il lui fallut renoncer à trouver un asile ailleurs que dans les Hébrides, et reprendre la route par laquelle il était arrivé dans la patrie de ses aïeux. Son caractère aventureux ne l'abandonnait pas. Il opposait les conseils de la raison aux terribles revers qui le frappaient. Était-ce philosophie, courage, ou seulement insouciance de jeunesse? Mais à la nouvelle du supplice de quelqu'un de ses amis, il pleurait amèrement. Des incertitudes l'arrêtèrent encore. Puis il céda à la nécessité. Une tempête l'accueillit sur cette mer qui lui avait été favorable. Sa navigation fut pénible et laborieuse. Quand il ne relayait pas les

rameurs de sa frêle embarcation qui ne portait plus ni espoir ni fortune, il les distrayait en se faisant enseigner des chansons gaëliques qu'il répétait avec eux. Les lames qu'ils embarquaient ayant gâté leurs provisions, ils se dirigent vers la côte de Raazay. Le laird de l'île s'empresse de leur fournir des vivres et de l'eau-de-vie, et les engage à s'éloigner, en les prévenant que ce rivage et celui de Skye sont occupés par les troupes royales. Un cutter ennemi les aperçoit et leur donne la chasse. Que devenir? car il force de voiles et va les atteindre. Pour eux ils parviennent à gagner les eaux de South-Uyst. Le danger d'être pris augmente à chaque minute. Plus près de la terre ils espèrent échapper. La barque y touche. Charles s'élance seul et la repousse. Des rochers dérobent ses pas. Une grotte se présente. Il y entre ; et là, caché, il n'attend plus rien de lui-même, si la Providence ou le hasard ne lui prête secours. Le cutter est déjà maître des matelots qui le conduisaient. Ceux-ci se débarrassent en alléguant qu'ils n'entendent pas l'anglais. Cependant, un d'eux trouve accès près de lady Clanronald. L'île appartient à son mari. Il est absent, et elle ne sait et n'ose rien résoudre. Émue d'une pitié courageuse, miss

Flora Macdonald, qui est en visite chez elle, soulagera cette grande infortune. A la marée basse, elle se rend avec une de ses femmes au bord de la mer. Feignant de chercher des coquillages, elle arrive à la grotte, y pénètre, et donne, à celui qu'elle a pris sous sa protection, le peu qu'elle a apporté pour réparer ses forces. Puis elle l'habille en femme, et traite avec le capitaine du cutter, de son passage pour retourner à Skye, près de sa mère, avec une Irlandaise, dit-elle, qu'elle lui amène pour femme de chambre. Ils partent. Rien n'a révélé le déguisement dont elle a eu l'idée. A peine descendue à terre, elle vole vers son beau-père, et lui confie son généreux dessein et le succès qui l'a couronné jusqu'alors. Ils s'associent pour le mettre à fin, et de nouveaux obstacles les arrêtent. Les soins, les précautions qu'ils prennent les trahissent. Charles est obligé de fuir. On s'empare de ses hôtes. Conduits à Londres, emprisonnés, ils sont mis en jugement; mais les détails de leurs nobles procédés excitent l'admiration générale, et la liberté leur est rendue.

Déposé sur la côte occidentale du comté d'Inverness, Charles apprend qu'elle est couverte de soldats. Ni le courage, ni la présence d'es-

prit, ni un reste d'espérance ne l'abandonnent. Il ne doute pas d'échapper à la captivité et à la mort. Sa seule ressource est de traverser la ligne ennemie. A la faveur d'une nuit obscure, il s'y hasarde et réussit. Enfin les expédiens semblaient épuisés. Il n'avait presque plus qu'à se résigner. La fidélité à sa cause veillait encore sur lui. Un jeune Shéridan et quelques autres Irlandais jacobites avaient frété un navire français pour le transporter en France. La baie de Nanuagh est le rendez-vous convenu. Il y aborde, et part[1] du même port où il avait débarqué moins d'une année auparavant, laissant sur cette côte sauvage les illusions qui l'y avaient attiré, et de nombreuses victimes de sa téméraire entreprise. La faim, la fatigue, l'inquiétude avaient singulièrement altéré ses traits. Ses yeux s'étaient enfoncés dans leur orbite. La pâleur de la mort couvrait son visage. Il était d'une maigreur extrême. Pour tous vêtemens, il n'avait qu'un mauvais pourpoint d'étoffe grossière et râpée, et un manteau déchiré, retenu par une ceinture garnie d'un poignard et d'un pistolet. Un brouillard épais déroba sa marche

[1] Le 20 septembre 1746.

à l'escadre anglaise commandée par l'amiral Lestock, qui croisait pour l'arrêter. Deux vaisseaux de ligne, dépêchés à sa poursuite, ne purent l'atteindre; et il entra dans le petit port de Rosco, près de Morlaix. « Ainsi s'évanouirent, dit un écrivain judicieux quoique un peu suspect de partialité, les espérances et l'ambition du jeune aventurier. Une heure de combat lui ravit ses trônes et ses sceptres imaginaires, et le réduisit de roi nominal qu'il était à la misérable condition d'un fugitif, d'un proscrit abandonné de l'humanité entière, et recherché seulement par ceux qui en voulaient à sa vie [1]. » L'événement au reste, malgré les chances favorables qu'il eut momentanément, avait été prévu. On s'inquiétait peu à Londres, de cette invasion qui manquait d'auxiliaires dans le pays. Il n'en était pas d'elle comme du glorieux retour de Napoléon après sa captivité dans l'île d'Elbe, quand il devina qu'à son apparition tous les Français se précipiteraient à sa rencontre, et lui rendraient l'empire qu'il avait fondé, en échange des aigles redoutés qu'il leur ramenait, et qui, comme

[1] HISTOIRE D'ANGLETERRE, *en une suite de Lettres d'un Gentilhomme à son Fils.*

il le disait lui-même, volaient de clocher en clocher. Voici ce qu'écrivait Horace Walpole en apprenant la descente du jeune prince dans le nord de l'Écosse. « En ce moment, l'enfant du » Prétendant arrive : il promet tous mes appar- » temens de l'échiquier et de la douane, à cer- » tain misérable pair irlandais qui, par orgueil, » se détermine à quitter une vieille galerie qu'il » possède à Saint-Germain. Certes, M. Mon- » tagu, ceci n'est pas plaisant; je serais terri- » blement vexé de me voir contraint à porter » un habit râpé et à me morfondre dans une » antichambre en Hanovre, ou réduit à ensei- » gner le latin ou l'anglais aux jeunes princes à » Copenhague. La douairière Strafford a déjà » écrit des billets à lady Nithisdale, à lady Tul- » libardine, aux duchesses de Perth et de Ber- » wick, comme à vingt autres femmes de pairs » qu'on ressuscite, pour les inviter à une partie » de whist qui aura lieu de lundi en trois mois. » Ah! vous rirez beaucoup de leurs taffetas go- » thiques, de leurs mules passées, et de leur » air gauche, le premier jour qu'elles iront à la » cour, en chemise et en linge blancs. Écrivez- » moi toujours à mon taudis de Herenhausen ; » je vous rendrai un compte fidèle de tous les

» beaux discours que font le prince Georges et
» le prince Édouard, toutes les fois qu'ils ont
» une épée neuve et qu'ils se proposent de re-
» conquérir l'Angleterre. Adieu [1]. »

Les détails de cette équipée romanesque et pourtant historique nous ont bien éloignés du champ de Culloden. Il est stérile, désert, et semble encore ravagé par les vainqueurs farouches qui l'inondèrent de sang et le souillèrent de meurtre. Mille chemins s'y croisent dans tous les sens. A la suite des landes qui en couvrent la majeure partie, viennent les marais qui avoisinent le Nairn. De loin à loin s'élèvent quelques monticules, où l'on trouve souvent à peu de profondeur, des ossemens humains et des débris d'armes. Je crois voir cette plaine citée par Byron, où l'année d'auparavant une armée ottomane avait passé :

And where the spahi's hoof hath trod,
The verdure flies the bloody sod [2].

Parlez aux habitans. Ils connaissent toutes les,

[1] Lettres *d'Hor. Walpole à G. Montagu*, lettre VIII, 17 septembre 1745.

[2] Byron, *Mazeppa*, XI.

Et sur laquelle, aux places foulées par les spahis, la verdure avait fui le gazon ensanglanté.

circonstances de la querelle qui fut vidée dans leur voisinage. Au reste aucun esprit de parti n'envenime plus leurs récits. Moins d'un siècle a suffi pour calmer des animosités qui paraissaient ne devoir pas s'éteindre, pour effacer jusqu'au moindre retour d'affection vers un nom que la mort s'est chargée de rayer du livre des humains. Chacun sait comment s'écroula le trône des Stuarts, comment se brisèrent leur sceptre et leur couronne; mais ce dénouement d'un drame souvent terrible, n'est plus regardé que comme la dernière catastrophe d'une famille à qui le sort les prodigua. Les montagnes qui avaient arrêté les Romains, les Saxons, les Normands et le redoutable Cromwell, ont été subjuguées. La Haute-Écosse s'est ouverte de tous côtés à des routes praticables. La maison de Hanovre y règne aussi paisiblement qu'en Angleterre. D'autres intérêts sont nés. Le patriotisme a reçu une nouvelle direction. L'indépendance de la Calédonie et le nom de ses rois, n'existent plus que dans les anciens chants des bardes, les lais des ménestrels, et les récits des chroniqueurs.

Il faudrait presque une boussole pour se conduire sur cette plaine de Culloden, dépourvue

de grandes routes et d'indications propres à éclairer le voyageur. Campbeltown est au nord-est sur la rive droite du Murray-Frith. On y laisse sa voiture si l'on veut aller au-delà. Le fort Georges est deux milles plus loin. Une couche épaisse de galets couvre le sol. Toute culture a disparu; et l'on n'aperçoit plus ni arbres, ni buissons. Ce n'est qu'en entrant dans les ouvrages avancés de la citadelle que vous la reconnaissez. Elle est cachée comme le serait un piége. Ses batteries rasent les environs, et commandent le passage de la baie de Murray, resserré entre elle et le cap Channery. On la dit conforme aux règles de l'art et susceptible d'une longue défense. Elle date de 1745, et complète le système de fortifications qui va d'une mer à l'autre, et finit à l'ouest par le fort William. Les jacobites en firent sauter une partie. Puis elle fut remise en état. Au-dedans quelques rues symétriques aboutissent à un square. On distingue le logement du gouverneur et celui du major, à divers signes de l'autorité militaire qui en indiquent l'entrée. Le reste ne se compose que de casernes, d'ateliers, et de magasins suffisans pour entretenir et occuper deux mille hommes. La garnison n'est pas à beaucoup près aussi

nombreuse dans ce moment. Un soldat se charge de nous promener sur les remparts. En présence de chaque canon, de chaque mortier, il se rengorge au-dessus du gros jabot à larges plis qui sort entre les revers de son uniforme, et jure que cette artillerie sera valeureusement servie et défendue aussi long-tems qu'il aura l'honneur d'en partager la garde, jaloux sans doute de faire parade d'une bravoure qui n'est nullement en question. Dans le peu d'intervalles que lui laisse l'étalage de son ardeur guerrière, il nous parle de la tempête qui a éclaté l'avant-veille. Trois bateaux pêcheurs, les seuls qui se soient présentés aux attérages, ont péri corps et biens. Ces naufrages ne sont malheureusement pas rares.

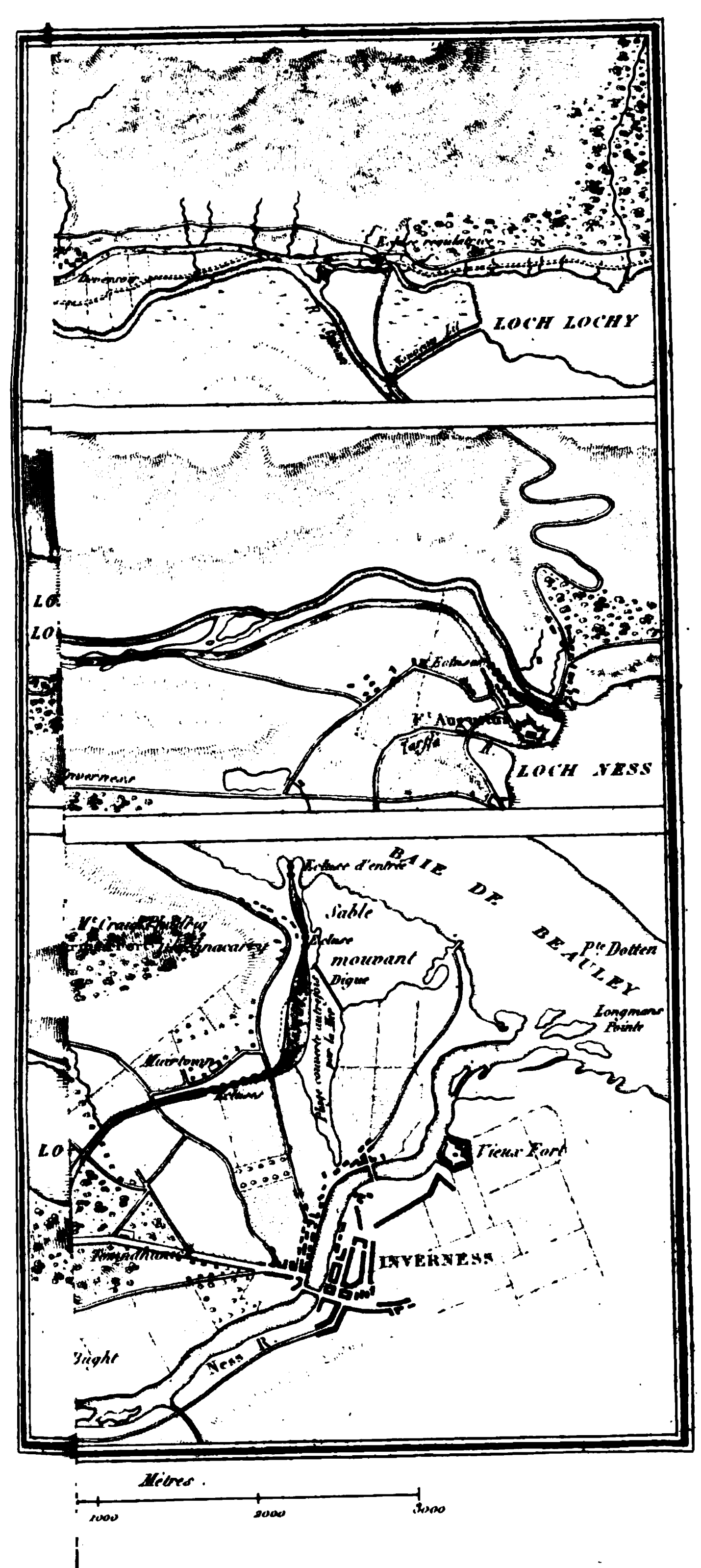
La cloche de la chapelle vient d'annoncer l'office du soir. Notre guide est obligé d'y assister; et pendant qu'on le récite les portes du fort sont fermées. Un caporal lui reproche en passant de ne pas nous éconduire assez vite. Cette idée de clôture dans un lieu si triste me répugne à l'excès. C'est moi qui hâte la marche maintenant; mais de peur de perdre quelques *pence* de la rétribution qu'il attend, il prolonge ses descriptions, tellement que le dernier verrou venait

d'être tiré quand nous nous sommes présentés pour sortir. Le consigne a bien voulu nous rendre la liberté. Nous avons cherché vainement si les alentours offriraient quelqu'objet digne de remarque. Comme nous retournions à Campbeltown, un jeune officier nous a devancés. Il était étroitement boutonné dans un surtout bleu. Un haut panache noir flottait au-dessus de sa toque, et ombrageait son front qui, contre son gré je crois, exprimait plus d'ennui qu'il n'était imposant. Combien cette dignité britannique est empruntée ! C'est l'emblême de l'inégalité sociale dans tous ses degrés. Pour rentrer dans Inverness on longe le Murray-Frith, à travers quelques pauvres villages. La végétation est presque nulle. Les pierres siliceuses liées par un ciment noirâtre, dont les maisons sont bâties, contribuent à augmenter la tristesse du paysage, malgré la couleur verte ou blanche des clôtures, des claires-voies, des contrevents et des persiennes. Au total, ni la ville d'Inverness ni les campagnes qui l'environnent ne me plaisent. Rien ne m'y retient ; je songe avec joie que le paquebot est déjà arrivé ; et que demain à pareille heure nous aurons parcouru la moitié du canal.

DÉPART D'INVERNESS. — LE CANAL CALÉDONIEN.
DOUGHFOUR ET SON LAC.
BONA-FERRY. — LE LAC NESS ET SES BORDS. — LE CAP DE FOR. — DORES.
LES RUINES DU CHATEAU D'URQUHART.
LE FARIGAG.—GENERAL'S-HUT.—SOUVENIRS DU DUC DE CUMBERLAND.
LE FORT AUGUSTE. — LES PASSAGERS. — ABERCHALDER.
LE LAC OICH.—BALALISTER.—LE LAC LOCHY.—LETTER-FINDLEY.
LA BAIE D'ARKEGG. — LE CHATEAU D'AUCHNACARRIE.
SOUVENIRS DU LAIRD CAMÉRON. — BEAUX OUVRAGES DU CANAL.
LE BEN-NÉVIS.—L'ÉCHELLE DE NEPTUNE.—UNE TAVERNE.
CORPACH. — LE FORT WILLIAM. — LE VILLAGE DE MARYBOURG.
LE CANTON DE LOCHABER.

Corpach, le 24 juillet 1826.

L'ennui du long séjour que nous venons de faire, l'espoir de voyager commodément et sans aucune fatigue, la curiosité de voir de nouveaux lieux renommés pour la beauté des sites, nous avaient presque tenus éveillés pendant la nuit entière. Quoique *le Stirling*, notre bateau à vapeur, ne dût partir qu'à cinq heures du matin, nous y étions installés des premiers. Bientôt des passagers sont arrivés de tous côtés. D'une voi-


LOCH LOCHY
LOCH NESS
Ecluses
Fᵗ Augustus
BAIE DE BEAULEY
Ecluse d'entrée
Sable
mouvant
Ecluse
Digue
Pᵗᵉ Dotten
Longmans
Pointe
Muirtown
Vieux Fort
INVERNESS
Ness R.
Mètres.
1000
2000
3000

ture élégante attelée de charmans petits chevaux, est descendu un jeune ménage, mari, femme et camériste, qui ont pris place à l'arrière près de nous. Tandis que chacun s'occupe de son établissement, réunit son bagage et le met en évidence pour pouvoir mieux le surveiller, les chauffeurs alimentent et attisent le fourneau, et les ouvriers mécaniciens achèvent de visiter les engrenages de notre machine, de les nettoyer et de les graisser. L'amarre est enfin détachée. Les pistons de la pompe jouent. Nos roues tournent sur leur axe. L'eau s'ouvre pour nous donner passage, et la double rive fuit derrière nous.

Ce n'est plus le tems, en commençant cette excursion, d'emporter avec soi des provisions et du pain, ni de dire adieu, avec le docteur Johnson, au luxe et à toutes les aises de la vie. Des vivres frais, du vin et des liqueurs ont été embarqués; et la rapidité de la navigation diminuera beaucoup le nombre des gîtes. Une écluse nous arrête un moment devant Doughfour. Nous ne tardons pas à atteindre le petit lac de ce nom. Il n'est séparé du lac Ness que par un bras de la rivière qui sert à l'écoulement de ce dernier vers la Mer du Nord. Voici Bona-Ferry,

puis le lac Ness lui-même. Nous n'allons plus voguer sur un canal paisible, tracé au centre d'une riante plaine. Ce ne sont plus des bords réguliers se dessinant en longues bandes de gazon, à travers des prés, des bois, des marais et des champs couverts de moissons jaunissantes. Une nouvelle scène s'ouvre. Au nord et au midi deux chaînes de montagnes se développent. La nudité âpre et sauvage de la première n'est interrompue que par de rares plantations de sapins; d'affreux précipices la coupent par intervalles; elle est comme hérissée de rochers menaçans ou écroulés, image fidèle du chaos. La seconde, sans rien perdre d'un aspect sévère, s'embellit de la plus riche végétation; le chêne, le frêne, le bouleau, le coudrier, y croissent entremêlés de massifs de houx et de bouquets d'aubépine. Toutes deux sont peuplées de cerfs, de daims, de chevreuils. Les gélinotes y abondent. Au tems d'Élisabeth, on y rencontrait des loups et des ours. Il n'y reste plus d'autres animaux carnassiers que des renards; mais ils sont tellement nombreux et si voraces, que dans certains cantons on est obligé d'enfermer, pendant la nuit, les moutons et les chèvres, qui partout ailleurs paissent en liberté sans aucun

abri. C'est dans la vallée imposante, creusée entre ces remparts naturels, que repose le lac Ness. Il a vingt-quatre milles de long sur une largeur qui varie de un demi-mille à un mille. Ses eaux semblent noires, bien qu'elles aient une limpidité parfaite. Son extrême profondeur empêche qu'il ne gèle. En hiver, une vapeur continuelle se balance à sa surface, comme si des feux sous-marins y entretenaient quelque chaleur. Les glaces amenées par les torrens, fondent au moment même qu'elles y entrent. Aussi, quand les frimas chassent des contrées septentrionales, les cygnes et les autres oiseaux aquatiques, c'est là qu'ils viennent s'abattre. On les voit flotter isolés ou par bandes, arrêtés ou glissant sur l'onde; tantôt les ailes serrées comme des pirogues sans rames, à l'ancre, ou abandonnées au courant; tantôt les ailes déployées, et alors on dirait de loin une escadrille qui marche à pleines voiles, poussée par une brise légère. Tout-à-coup un cri s'élève, et des essaims entiers prennent la volée. Ils passent comme d'épais nuages. Puis, rasant les flots, ils se posent plus loin, plongent, s'aspergent par mille mouvemens divers, et les échos répètent le bruit de leurs ébats et leurs joyeuses acclamations.

Déjà nous atteignons et dépassons le cap de Tor. Derrière lui, à quelques pas du rivage, est Dores, première et chétive station sur le chemin d'Inverness au fort Auguste. Il n'y a plus du côté opposé, ni village, ni hameau, jusqu'à la baie de Kilmore qui reçoit la rivière d'Enneric. A l'extrémité du promontoire qui la ferme au midi, sur la pointe d'un rocher, la tour carrée et les ruines que l'on aperçoit sont les restes du château d'Urquhart, antique résidence du laird des redoutables Cummins, qui fut détruite par Édouard Ier. Sur la gauche, près de l'embouchure du Farigag, et dans une exposition charmante, se trouve une auberge connue sous le nom de General's-Hut, *la Hutte du Général,* parce qu'elle a été habitée par le général Wade, lorsqu'il dirigeait les travaux de la route militaire qui va du fort Georges au fort William. Ses maîtres sont, dit-on, fort hospitaliers ; mais il est rare de rencontrer chez eux, d'autres provisions que celles du ménage highlandais. Si nous eussions été libres d'y aborder, nous n'aurions pas manqué de visiter, dans le voisinage, la cascade de Fyers, dont les voyageurs vantent le volume et les accidens. Notre navigation rapide nous permet à peine de jeter un re-

gard sur les points les plus remarquables de la côte. Celle du nord n'est plus si aride ni si déserte. Quelques cabanes éparses ou groupées montrent, parmi le feuillage de la futaie, leur dôme de branchages secs et de mottes de bruyère et de gazon. Le premier hameau est Altsay. Ensuite viennent Strone et Invermorrison, bâti dans une vallée plantée de sapins. Entre la pointe de Portdair et le Horse-Shoe, petite baie en forme de fer à cheval, la profondeur du lac est de cent quarante brasses. Maintenant nous approchons de son extrémité orientale. Les remparts du fort Auguste paraissent à l'horizon, et l'on distingue les toits du village qui y touche. Nous ne tardons pas d'y arriver; et, comme à l'entrée du canal qui s'y embranche nous avions à franchir plusieurs écluses, chacun s'est hâté de mettre pied à terre. C'est là que le duc de Cumberland vint asseoir son camp, lorsqu'il eut résolu la chasse aux rebelles, qui a si odieusement immortalisé son nom. Là se donnait l'ordre d'incendier tel château, tel village, telle chaumière; de piller telle et telle contrée, d'en massacrer les habitans, d'égorger leurs troupeaux, et de prendre par la famine ceux qui avaient échappé à la férocité des soldats, ou au

supplice des bourreaux. Le fort est presque au confluent de la Tarffa et de l'Oich. Quatre bastions le défendent. Les moindres hauteurs des environs le dominent. Il a des logemens pour quatre cents hommes. La femme de l'officier qui le commande était à bord avec nous; grosse et joviale personne, au vaste corsage, à la trogne enluminée. Elle voulait absolument nous montrer son époux dans tout l'éclat de sa dignité de corps-de-garde; et notre refus a semblé la mécontenter: tant elle supposait d'importance au poste qu'il occupait!

Quand nous nous sommes rembarqués, les passagers qui se convenaient le mieux, commençaient à lier connaissance. Quelques politesses réciproques nous avaient rapprochés du ménage highlandais, arrivé le matin en équipage. Le mari est un F*** : la femme descend aussi d'un clan célèbre. Autant elle est vive, sémillante, affectueuse et rieuse; autant il a de sécheresse, de personnalité et de morgue. Mes prévenances finissent cependant par l'apprivoiser; et nous n'avions pas atteint Kytra, qu'il s'était mis avec moi en conversation réglée. Son nom est des plus considérés dans la Haute-Écosse. La patrie compte parmi ses aïeux de

généreux défenseurs : l'un d'eux se signala par son dévouement à la dynastie des Stuarts. La bibliothèque d'Inverness doit à un de ses proches, ses livres les plus précieux. Sa famille et celle de mylady possèdent de grands biens. Il est propriétaire de la majeure partie des terres qui séparent Inverness de Culloden, et il en a dans d'autres comtés. L'une des maisons de plaisance les moins humbles qui bordent le Murray-Frith est sa résidence d'été. L'hiver, il habite la ville dans un hôtel qui lui appartient. Peut-être me sera-t-il désormais plus difficile d'arrêter ses confidences, que je n'ai eu de peine à le faire causer. J'en aurais du regret : car comment s'éviter dans un si petit espace? comment y retrouver la liberté, la solitude? et sans elles, comment se livrer aux sensations que produisent les tableaux qui passent incessamment sous les yeux, et à la rêverie qu'ils font naître? Près d'Aberchalder, une écluse régulatrice annonce la proximité du lac Oich. Ce lac est très-étroit, et long de trois à quatre milles seulement. Le niveau de ses eaux est le plus haut du canal entier. A sa surface s'élèvent de petites îles boisées ou tapissées du gazon le plus frais. Ses bords doucement inclinés sont entrecoupés d'une mul-

titude de baies. Les terres situées au nord sont la propriété des Macdonnels de Glengarry, jadis chefs d'une tribu renommée par son audace, son intrépidité, son dévouement pour ceux qui la commandaient, et par la constance avec laquelle elle supportait en tems de guerre les privations les plus rudes et toutes les intempéries des saisons. A ces titres elle se croyait des droits à occuper la première place sur le champ de bataille; et c'est pour ne la lui avoir pas donnée à Culloden, que Charles-Édouard, ne trouva en elle que de la tiédeur, lorsque, parcourant ses rangs, il en appelait à sa vaillance accoutumée et à sa fidélité. Le propriétaire de ce domaine réside à Invergarry, sur le bord du lac. Sa maison date de 1746. L'ancien château fut brûlé à cette époque. On en voit encore les ruines: elles sont pour les habitans l'objet de souvenirs héroïques et d'une profonde vénération.

Au-delà, une nouvelle ligne canalisée unit les lacs Oich et Lochy. Deux écluses construites vis-à-vis du village de Balalister l'interrompent. Tout auprès est le point de partage de l'inclinaison du sol vers l'un et l'autre océan. Le lac Lochy a quatorze milles de long, et de un à deux milles de large. Des bois ornent de distance en

distance ses deux rives. Les nombreux affluens qui viennent y verser le tribut de leurs eaux, arrosent des vallées susceptibles d'être fertilisées, si la culture s'en emparait; mais elles ne servent qu'à nourrir et élever des troupeaux, soit que les premières avances éloignent de toute entreprise agricole, soit que les habitans aient plus de goût pour la vie pastorale. Sur la gauche Letter-Findley a une auberge misérable. Près de l'extrémité nord-ouest du lac, en arrière de la baie d'Arkegg, est le château d'Auchnacarrie, détruit lors de la défaite des rebelles, comme la plupart de ceux que nous avons vus. Les terres comprises entre les lacs Arkegg et Eil appartiennent à un Caméron. Ce nom est des plus glorieux parmi les chefs de clans qui combattirent la maison de Hanovre. On ne parle qu'avec amour et respect, du laird qui vivait à cette époque. Il était le père de ses vassaux. Modèle de la plus sévère économie, avec un revenu modique il suffisait à leurs besoins. Quand Charles-Édouard arriva, le laird, mieux instruit que lui de l'opinion publique, chercha à le détourner d'une tentative dont il prévoyait la déplorable issue. « Vous me manquez de parole ; » lui dit l'imprudent aventurier. Pour toute réponse, le

guerrier saisit ses armes, dit adieu à sa famille et entra en campagne. Il ne put, au commencement des massacres et des ravages qui désolèrent sa patrie, la soustraire aux aveugles vengeances du duc de Cumberland. Néanmoins la considération que lui avait acquise son noble caractère, sauva du pillage la ville de Glasgow.

Une écluse régulatrice donne accès dans le canal tracé entre les sinuosités de la rivière de Lochy et le chemin neuf qui mène du lac Lochy à Corpach. Ici, les travaux se sont compliqués par de nombreux aqueducs, nécessaires pour le passage des ruisseaux ou des torrens qui descendent du nord. Quelle que soit la beauté de ces ouvrages, l'attention en est à chaque instant distraite par le Ben-Névis, dont la cime marbrée de neige est à moitié cachée dans les nuages. Cette montagne est une des plus hautes des Highlands. Son élévation est de quatre mille quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Des pâturages arrosés par des ruisseaux, des bouquets de bois l'environnent jusqu'à une certaine distance de sa base. Les poètes comparent à l'Arcadie, cette première zône de sa surface. Puis la végétation décroît par degrés, pour disparaître bientôt entièrement. Là commencent

les roches nues, entassées comme au hasard, suspendues sur des gouffres profonds, dans lesquels tombent les sources abondantes qui s'épanchent de toutes parts. De son sommet, disent nos compagnons de voyage, les deux mers ne semblent séparées que par une étroite langue de terre, les montagnes paraissent des collines, les forêts des buissons, les lacs et le canal des ravins et des filets d'eau. Ils sont comme en extase depuis qu'ils ont aperçu ce géant de leur sol natal. Elle a redoublé tout à l'heure lorsqu'une éclaircie a permis d'en entrevoir le plateau, dont la forme est en effet très-pittoresque.

Huit écluses consécutives qui descendent dans les marais de Corpach, ont ramené les regards sur le cours de notre navigation, dont la première journée va s'achever. On les nomme poétiquement l'Échelle de Neptune. Déjà chacun songe au logement qu'il aura dans la taverne vouée de même au Dieu des mers, et qu'on ne cesse de nous vanter depuis le matin. A peine touchions-nous le bord, que la foule s'est précipitée vers ce caravanserail, digne des déserts de l'Asie. Étrangers à cette lutte de premier occupant, et confians dans l'hospitalité écossaise, nous mesurions discrètement nos pas. Quand

nous nous sommes présentés, toutes les chambres étaient déjà prises dans cette petite maison ouverte à tous vents, et sans autres meubles que de méchans grabats. Nulle part aux environs il n'y avait ni chaumière ni hangar qui pussent nous servir d'asile. De l'autre côté du lac, nous aurions trouvé des auberges : mais notre capitaine partage les profits de celle où il nous a déposés; et fidèle à ses intérêts, il arrange de telle façon l'arrivée et le départ, qu'on ne peut échapper au piége tendu par sa cupidité. Enfin nos camarades de gîte ont eu pitié de nous. Ils se sont gênés pour nous faire un peu de place, et nous avons pu nous abriter tant bien que mal sous le même toit. Au reste il n'y avait qu'à essayer de dormir, car l'hôtesse était dépourvue de provisions, si ce n'est de bière épaisse, de whisky corrosif, et de détestables galettes de farine d'avoine, semblables à de la bouse de vache séchée au soleil, dont on paraît d'ailleurs assez friand dans le pays, espèce de colle grise, mal cuite, qui prend aux dents, et dont la consistance n'est due le plus souvent qu'aux balles et aux brins de paille qui y sont mêlés.

Corpach est presque au sommet de l'angle aigu que forme le lac Eil. A gauche sont le fort

William et le village de Marybourg, qui empruntent leur nom des souverains Guillaume et Marie, sous le règne desquels ils furent bâtis. Le fort était d'abord en terre. Monk en avait conseillé et dirigé la construction sous le protectorat de Cromwell. Il pouvait contenir deux mille hommes, et n'était connu que sous la désignation de garnison d'Inverlochy. A la fin du dix-septième siècle, il fut refait en pierre. On lui donna la forme d'un triangle. Deux bastions le défendirent; et huit cents hommes seulement y purent être casernés. Ses batteries se composaient de quinze pièces de canon et de quelques mortiers. Quoique dominé de toutes parts il résista aux deux dernières révoltes[1]. Je le crois démantelé depuis. Dans quelque état qu'il soit, sa force suffit pour l'usage auquel il est destiné maintenant; car il ne sert plus qu'à loger la garde chargée de veiller à la sûreté des troupeaux et d'en arrêter les voleurs. Quant au village qui y tient, il n'a qu'une seule rue garnie d'habitations misérables. Sa population ne se compose que de pauvres pêcheurs. On y fait un petit commerce de laines. En tout, il répond à

[1] 1715-1745.

la stérilité du canton de Lochaber dans lequel il est situé. Des pluies abondantes, d'épais brouillards en obscurcissent sans cesse l'atmosphère. L'année y est partagée, dit-on, en neuf mois d'hiver et trois de mauvais tems. Un ciel pur et bleu, le plus beau spectacle de la nature, y est à peu près inconnu. L'influence nébuleuse sous laquelle vivent ses habitans leur donne une mélancolie qui attriste leur contenance et leurs allures. Le pays lui-même, enveloppé d'une sombre vapeur, n'offre aucun de ces contrastes qui parlent si énergiquement à l'imagination du peintre et du poëte, qui séduisent le simple voyageur et excitent son enthousiasme. Dans des lettres écrites des montagnes, une Anglaise spirituelle[1] a exprimé ma pensée mieux que je ne le ferais : « C'est, dit-elle à propos de Marybourg et du fort William, un port maritime dépourvu de toute activité, un village où le repos et la simplicité champêtres sont ignorés, un établissement militaire sans joies bruyantes ni aspect guerrier, une campagne qui n'a rien d'agreste, un pays montueux auquel il manque le charme du pittoresque et du romantique, un

[1] Mrs Grant.

mélange de vallons sans verdure, de collines sans bosquets, de montagnes sans majesté, et un firmament sans soleil, ou du moins si rarement éclairé de ses rayons, que je m'étonne de ne pas voir cet astre adoré par les Lochabriens, quand par hasard ils viennent à l'entrevoir. »

LE LEVER DANS LA TAVERNE.
HISTOIRE DU CANAL CALÉDONIEN.
UN CAPITAINE DE LA COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES.
LE PHOQUE ENDORMI. — LE LAC LEVEN.
LA VALLÉE DE COE. — SOUVENIRS HISTORIQUES.
L'ILE DE LISMORE. — LA BAIE D'ARDMUCKENISH.
LE CHATEAU DE DUNSTAFFNAGE. — CELUI DE DUNOLY. — LA BAIE D'OBAN.
OBAN. — LE PAQUEBOT DE GLASGOW A STAFFA.
LES BATEAUX A VAPEUR. — DÉPART D'OBAN. — LE DÉTROIT ET L'ILE DE MULL.
LE MORVERN. — ACTORNISH. — AROSS. — LES PASSAGERS.
L'ILE DE CALNE. — LA BAIE DE TOBERMOREY.
LES ÉMIGRANS. — TOBERMOREY.

Tobermorey, le 25 juillet 1826.

Le sommeil n'avait point de douceurs dans l'hôtellerie détestable où nous étions entassés. Ce n'est pas autour d'une couche incommode que voltigent les songes légers du matin. Au point du jour la caravane entière était sur pied. De tous côtés on appelait, sans pouvoir éveiller ni maîtres ni domestiques : je me suis mis à les chercher. Au bout d'un corridor obscur, une porte qui n'était que poussée m'introduit dans

la cuisine. Le foyer est entouré d'un paravent grossier. J'en développe la première feuille, et trouve la servante du logis couchée sur la paille, devant un brasier incandescent de tourbe et de charbon de terre. Sous sa chemise étroite et courte rebondissaient ses formes épaisses. Les cheveux en désordre, les bras ouverts, libre de toute pudeur et sans doute de tout souci, elle dormait profondément : ma présence l'a réveillée. Soit abandon naturel, innocence de mœurs, ou habitude d'être surprise dans ce simple appareil, elle n'a éprouvé ni timidité, ni embarras, ni montré non plus trop d'assurance. Prenant lentement sa jupe, elle s'en est vêtue, encore tout engourdie et assise sur son séant. Puis après avoir jeté sur ses épaules, un fichu bien exigu pour tout ce qu'il devait couvrir, elle a quitté en souriant sa litière, et s'est hâtée d'ouvrir la maison d'où chacun de nous aspirait à s'éloigner.

Pendant la nuit, le paquebot avait franchi la dernière écluse de Corpach. Là finit le canal Calédonien, sur lequel on ne navigue point sans en conserver une forte impression. Long-tems la vallée qui va du golfe de Murray à celui de Linnhe a occupé les géologues. Ils ont beau-

coup disserté sur les causes qui l'ont creusée. Les uns veulent, et leur opinion semble prévaloir, qu'elle date de l'époque où la terre abandonnée pour la première fois à la pesanteur de ses diverses parties, subit l'influence des élémens qui agissaient sur sa surface : alors durent naturellement se rompre et se séparer les masses qui manquaient de soutien. Selon d'autres ce déchirement serait le résultat de quelque commotion intérieure. Si l'organisation des montagnes qui ont été ainsi partagées appuie la première hypothèse, la seconde est confirmée par les substances volcaniques éparses aux environs, dans les îles situées au couchant des comtés d'Argyle et d'Inverness et jusque sur le rivage septentrional de l'Irlande : elle l'est aussi par les oscillations que le lac Ness éprouva lors du tremblement de terre de Lisbonne [1]. De façon ou d'autre, un abîme resta ouvert entre les mers du Nord et de l'Ouest. Les eaux qui s'y rassemblèrent, étaient-elles interrompues quelque part? aucun renseignement ne l'indique. Il est plus naturel de supposer que des éboulemens immédiats le comblèrent

[1] 1735.

par intervalles, et formèrent les lacs que nous venons de parcourir, laissant seulement passage au trop plein de chacun d'eux, selon l'inclinaison que le sol avait conservée. Telle est encore la grande vallée d'Écosse. Vèrs le centre, le lac Oich qu'alimentent ceux de Quoich et de Garry, s'écoule au levant par la rivière ou le torrent auquel il donne son nom, dans le lac Ness, qui lui-même se décharge dans celui de Beauley par la rivière Ness; et le lac Lochy, après avoir reçu de nombreux affluens et les eaux du lac Arkegg, débouche au couchant dans le lac Eil, par la rivière Lochy qui les unit. Quant aux montagnes, des avalanches successives en ont de loin à loin découvert le tuf. Elles augmentent journellement les anciens atterrissemens, et en créent de nouveaux. C'est ainsi que la cime primitive du Ben-Névis, en s'écroulant, a rempli l'espace au centre duquel est le fort William.

Tant que la barbarie régna sur l'Écosse, et que des invasions ennemies la menacèrent, ces révolutions naturelles s'opéraient sans éveiller d'autres idées que celles d'attaques ou de défenses plus ou moins faciles, de retraites plus ou moins sûres pour les vaincus, ou de positions plus ou

moins fortes pour les vainqueurs. Quand vinrent les rois, leurs vassaux et tout le cortége de la féodalité, la guerre fut encore la principale occupation des lairds et de leurs clans. L'ambition ne connaissait d'autre gloire que celle du champ de bataille, d'autre droit que celui de la victoire, d'autre fortune que le pillage. Presque tous les châteaux, dont les ruines couronnent tant de hauteurs inaccessibles et leur donnent un aspect si pittoresque, datent de ces longues agitations. On ne songeait alors, ni au commerce, ni presque à l'agriculture, ni surtout aux grandes communications qui unissent les diverses parties d'un royaume, en rapprochent les habitans, procurent le débit de leurs denrées, et les enrichissent par des échanges lucratifs. Le fanatisme religieux et la lutte avec l'Angleterre, s'opposèrent ensuite à toute amélioration sociale. Enfin l'union des deux royaumes, qui partageaient la Grande-Bretagne, amena une ère nouvelle. Soit pour modifier l'humeur jusque-là indomptable des Highlandais, soit pour les initier aux mystères de la civilisation croissante, soit aussi pour employer les soldats chargés d'assurer la domination anglaise sur l'Écosse, une route militaire fut tracée d'Inverness à

Marybourg, et terminée sous la direction du général qui succéda au duc de Cumberland dans le commandement de l'armée anglaise. Un distique peu élégant a consacré l'admiration qu'excita cet ouvrage, regardé alors comme fort important, et qui devait plus tard être surpassé :

Had you seen this road before it was made,
You'd lift up your hands, and bless general Wade[1].

Il suffisait de jeter les yeux sur la grande vallée transversale d'Écosse, pour y reconnaître l'emplacement d'un canal. Les deux tiers étaient envahis par les eaux ; et l'inclinaison des terres vers chacune des extrémités promettait un nivellement facile. Des considérations politiques conseillaient d'ailleurs cette navigation intérieure. Elle ménageait à la marine de l'état, des mouvemens prompts, inaperçus, sans danger, et lui offrait à l'occasion un abri contre la tempête ou contre l'ennemi. Les vaisseaux du commerce évitaient par là, les orages fréquens aux Orcades et aux Hébrides, et les écueils dont ces

[1] Si vous aviez vu ce pays avant que la route qui le parcourt fût achevée, vous seriez frappé d'admiration et béniriez le général Wade.

parages sont semés. Glasgow, Liverpool, Dublin, tous les ports de l'occident obtenaient à meilleur marché les bois, les chanvres nécessaires à leurs constructions navales. La diminution du fret et des assurances pour le nord, ouvrait un nouveau débouché aux produits des manufactures anglaises. Le spectacle de cette activité mercantile et industrielle, la fréquence des relations avec les étrangers, devaient aussi opérer une révolution dans les mœurs des Highlands, inspirer à leurs habitans le goût d'une existence moins pauvre sinon plus aisée, et diriger vers la mer leur penchant naturel pour les voyages. La culture n'augmenterait-elle pas, dès que le superflu de la production trouverait des consommateurs? Des villages, des villes naîtraient sur le bord du fleuve factice qui traverserait le pays. La pêche prendrait un nouvel essor. Des matelots se formeraient. Qui sait où s'arrêterait la prospérité dont l'imagination créait, embellissait, exagérait les chances? Le royaume entier était appelé à la partager : et ne valait-il pas mieux consacrer les deniers publics à multiplier les élémens de la puissance nationale, que de les prodiguer en vains subsides, à des souverains prêts à tendre

la main quand le danger les menace, et à la retirer dès qu'il est passé?

Ce projet était trop vaste pour l'abandonner à une association particulière, lors même qu'elle se fût présentée. Le gouvernement s'en empara. Une commission fut chargée d'en hâter, d'en surveiller l'exécution. Le 22 juillet 1803, le Parlement mit à la disposition des ministres, les fonds nécessaires pour les études préparatoires qui furent confiées à un habile ingénieur, M. Ch. Telford. Les renseignemens minutieux pris sur les lieux, les appréciations détaillées de la dépense, démontrèrent la possibilité de l'entreprise, et en fixèrent le devis par approximation. On ne s'en rapporta pas exclusivement à ce premier aperçu. Un autre ingénieur, d'une réputation non moins éprouvée, M. William Jessop, fut adjoint au premier, et confirma les résultats que celui-ci avait présentés. Il fallait de plus recueillir des notions certaines sur la profondeur des lacs, la direction des vents qui y règnent, la sûreté des ancrages, et la position des passes qu'il serait convenable d'indiquer par des balises ou des bouées : un pilote expérimenté dans l'art nautique fit à ce sujet un rapport favorable. La dépense présumée n'attei-

gnait pas cinq cent mille livres sterling, sauf le prix des terrains à acheter, et l'indemnité des dommages à réparer. L'ordre de tracer le canal fut donné. On le divisa en trois districts, l'est, l'ouest et le centre. Le premier tenait de Clachnacarry au lac Doughfour; le second de Corpach au lac Lochy; et le troisième du lac Lochy au lac Ness. Les travaux commencèrent d'abord aux deux extrémités. Des ouvriers avaient été appelés d'Angleterre pour stimuler l'apprentissage et le zèle des Écossais. A mesure que les derniers s'instruisirent, la plupart des autres retournèrent dans leurs foyers. Peu à peu la main-d'œuvre à la journée fut remplacée par la main-d'œuvre à forfait; et les profits des entrepreneurs amenèrent une concurrence avantageuse.

Le déblai des deux bassins extrêmes avança rapidement. Des jetées commencèrent à en garantir les approches. Les hauteurs s'abaissèrent, les bas-fonds s'exhaussèrent. On ouvrit des puits d'essai à peu de distance les uns des autres. Ici s'offraient des bancs de roche; là, des terres légères, du sable, du gravier; plus loin, des marais ou des vases sans consistance : et déjà l'on pouvait asseoir des calculs positifs touchant la maçonnerie à élever dans les lieux où elle serait

nécessaire : ou bien la direction originaire était modifiée, si ce changement ne dérangeait pas d'une manière sensible l'économie de l'ensemble, et n'entraînait pas des frais plus considérables. La ligne du canal étant définitivement arrêtée, on entra en marché avec les riverains sur les terres desquels il passait. Quelques-uns, plus avides, mirent un haut prix à leurs concessions; d'autres, incapables d'apprécier le surcroît de valeur qu'allait recevoir leur domaine, se montrèrent exigeans; tandis qu'un grand nombre, plus avisés, se prêtaient aux estimations les moins élevées, et les devançaient par un désintéressement bien entendu. Aucun toutefois ne résista à l'arbitrage d'experts, qui fut adopté comme mesure générale, et pour concilier tous les intérêts. Alors une surveillance éclairée devint indispensable. Des surintendans nommés pour l'exercer résidaient sur différens points, vérifiaient le toisé des ouvrages, en maintenaient invariablement le tarif, et se livraient à tous les détails de la comptabilité. Le nombre des habitations ne se trouvant plus en rapport avec la population qui augmentait de jour en jour, des huttes et des baraques furent construites dans le voisinage des ateliers. Pour subvenir à la pé-

nurie des marchés du pays, on forma sous des hangars des approvisionnemens de gruau d'avoine et d'autres denrées d'un usage journalier que l'on donnait au prix coûtant. Des brasseries, des vacheries fournissaient de même de la bière et du lait. On espérait, à l'aide de ces breuvages salutaires, diminuer l'abus du whisky, sans pourtant en proscrire entièrement l'usage modéré, indispensable dans un climat aussi humide. Rien n'était négligé pour améliorer le sort des Highlandais, leur inspirer le goût et l'amour du travail, et rompre leurs habitudes empreintes de quelques restes de barbarie.

En même tems on explorait aux environs les carrières de moellon, de pierre dure et de chaux. Redcastle, au nord du lac Beauley et sur sa rive gauche, en offrit une, dont l'exploitation était à la fois abondante et peu coûteuse. Il ne s'en trouva point dans le voisinage de Corpach, ni même sur les bords du lac Eil : on fut obligé de recourir à l'île de Cumbraes, distante de quarante lieues. En revanche, Lismore donna de la chaux et de bon ciment; et l'on rencontra d'excellent granit au sud du lac Linnhe, près de Ballahulish. Le bois fut soumis à des expériences soignées. Celui du pays, inférieur en

qualité, ne servit qu'aux ouvrages communs, légers ou d'une durée indifférente. Quant aux charpentes qui exigeaient de la solidité, ceux du nord y furent seuls employés, et l'on en fit des achats considérables. Des traités furent en outre conclus avec des maîtres de forges, pour les routes à rainures, les fournitures de fer fondu ou forgé, et les machines à vapeur. Que d'industries, que de bras concouraient à cette œuvre colossale! A quels signes reconnaître la vallée des Highlands, naguère si calme, à peine habitée, et étrangère à la plupart des inventions modernes, maintenant si animée, si peuplée et prête à prendre une forme régulière, et à devenir navigable en son entier, sous l'empire des sciences et des arts, dont le pouvoir magique se déployait à sa surface?

Chaque année les commissaires rendaient compte au Parlement de la dépense des fonds précédemment alloués, des progrès de l'entreprise, des obstacles qui s'y opposaient, des mesures adoptées pour les surmonter; et de nouvelles allocations étaient votées avec une sorte d'enthousiasme. Aussi tout marchait de front. La régularité des paiemens commandait la confiance. Aucune réclamation ne s'élevait. Une

seule fois des plaintes furent portées sur quelque prétendue injustice : elles retombèrent sur ceux qui les avaient faites. Cependant les berges et les digues se consolidaient. Les murs montaient rapidement. Des chemins latéraux s'ouvraient. Le cours des eaux se coordonnait au système de leur aménagement ; et des aqueducs facilitaient l'écoulement de celles qui l'eussent contrarié. Enfin l'emplacement de la plupart des écluses fut prêt à recevoir les portes qui devaient les fermer. Les Highlandais prenaient eux-mêmes du goût à leur nouveau genre d'occupation, tout mécanique et pénible qu'il était. Un moment, ils le préférèrent au besoin d'émigrer qui les possède. Quelques-uns étaient embarqués : la certitude d'être employés aux travaux du canal les ramena. Forcés par les rigueurs de l'hiver de 1807 d'abandonner leurs chantiers, ils y revinrent avec plus d'ardeur dès que la saison le permit. Rien n'en détourna plus ceux à qui leur intelligence avait déjà procuré un petit pécule. Ils s'établissaient dans le voisinage ; et leur exemple excitait l'émulation. On leur laissait d'ailleurs la liberté de vaquer à l'ensemencement de leurs champs, à la moisson, et à la récolte des pommes de terre qui là, comme à peu près par-

tout, sont devenues la principale ressource des ménages pauvres.

On ne s'occupa de la partie centrale du canal qu'en 1812; mais déjà chacun pouvait prévoir que les dépenses surpasseraient de beaucoup le devis primitif. Dès 1815 l'excédant était d'environ quarante-cinq mille livres sterling : nouvel exemple des illusions et des méprises dont il est si difficile de se défendre, dès qu'il s'agit de projets qui reposent sur des éventualités! Néanmoins on était trop avancé pour reculer. Rien ne fut épargné pour atteindre le but. En 1818, la navigation entre le lac Beauley et le lac Ness s'établit. Les bateaux à vapeur, les barques à voile voguaient librement. Aucun accident n'en retardait et n'en arrêtait la marche. Les espérances si vivement conçues, entretenues avec tant de confiance, secondées par une persévérance si obstinée, étaient en partie réalisées. Les travaux se poursuivaient sans relâche. Tout-à-coup, près du fort Auguste, un accident occasioné par le défaut de cohésion du sol et sa pénétrabilité à l'eau, exigea des réparations considérables et dispendieuses. Toute communication demeura de nouveau interrompue.

Le 23 octobre 1823, le problème se trouva

résolu, sans que jamais ceux à qui la solution en était abandonnée, eussent éprouvé le moindre découragement. Le lac Oich et ses affluens communiquaient avec ceux de Beauley et d'Eil dont le niveau à la basse mer leur est inférieur de quatre-vingt-quatorze pieds, non plus par des torrens et à travers des précipices et des rochers, mais par une pente régulière, ménagée avec art, et dont les chutes n'offraient plus aucun danger et s'opéraient insensiblement. Il y avait de chaque côté quatorze écluses. Deux au levant et une au couchant, étaient uniquement destinées à empêcher que la crue des lacs supérieurs ne nuisît à chaque fraction du canal : la première près d'Aberchalder où finit le lac Oich, la seconde à l'extrémité du lac Doughfour, et la troisième à peu de distance de Moy sur le lac Lochy. Quant aux écluses ordinaires, vers Beauley on en comptait une à Kytra, cinq avant d'arriver au fort Auguste, quatre à l'entrée du bassin de Muirtown, et deux à l'embranchement avec le lac. Celles qui descendaient au lac Eil, étaient placées, deux vis-à-vis de Balalister, huit au-dessous de Banavie auxquelles on donne le nom d'Échelles de Neptune, et trois au bord même du lac. Des éclusiers préposés à leur service en

faisaient la manœuvre avec adresse et célérité. Elles étaient assez larges, quoique un peu trop justes peut-être pour les bateaux à vapeur dont les roues augmentent beaucoup le volume.

Tous les doutes étaient levés. Les mécontens se taisaient. Le succès démentait les prédictions de la malveillance; et les moqueurs faisaient trève à leurs railleries. Un si bel ouvrage, le nombre d'années qu'il avait exigé, les sommes que la munificence du Parlement y avait dépensées, et les avantages qu'on en attendait, soit pour la contrée qui en était dotée, soit pour le royaume entier, faisaient de son heureux achèvement un sujet d'allégresse générale. M. Ch. Grant, l'un des commissaires du gouvernement, ouvrit la navigation d'une mer à l'autre. Il s'était adjoint les magistrats d'Inverness et les riverains à qui cet événement mémorable importait le plus. Invités par lui, plusieurs propriétaires distingués du comté de Ross et quelques-uns de ses amis particuliers l'accompagnaient. Le bateau à vapeur qui allait le premier parcourir le canal dans toute sa longueur, était garni de quelques petites pièces de canon. La musique des milices d'Inverness réunie sur le pont, sonnait des fanfares. Accourue pour assister au départ, la foule

couvrait les quais du bassin de Muirtown. Le signal est donné; et les voyageurs s'éloignent au bruit de l'artillerie et des acclamations du rivage. Il était onze heures du matin. Il faisait un tems magnifique. Le ciel brumeux de l'Écosse s'était éclairci pour augmenter la pompe de cette cérémonie. On venait de toutes parts solliciter la permission de se joindre au cortége. Groupés sur les rochers, à l'embouchure de leurs rivières, les habitans des villages, des hameaux saluaient les navigateurs à leur passage, par des *huzzas* et des fusillades qui se renouvelaient à chaque instant, et retardaient leur marche. Ils n'abordèrent au fort Auguste qu'à six heures du soir. Les feux allumés pour célébrer et éclairer leur arrivée, donnèrent un caractère particulier à l'accueil qui leur était préparé. Ils s'assirent à une table de cinquante couverts dressée dans la salle de l'école; et le repas se prolongea fort avant dans la nuit.

D'autres fêtes les attendaient le lendemain. A l'embouchure du Garry dans le lac Oich, une bannière signalait les terres des Macdonalds. Leurs tenanciers s'étaient assemblés sous ces couleurs glorieuses, non plus pour une expédition guerrière, mais pour s'associer à la joie

publique. En avant, les nobles châtelaines agitaient leurs mouchoirs. Tous cherchaient le chef de la famille, qui était à bord, et lui adressaient des témoignages d'amour et de respect. Ce fut à travers ces scènes pittoresques partout reproduites et qu'embellissaient les sites environnans, que les voyageurs atteignirent le bassin de Corpach. Rien n'égale les transports qui éclatèrent à leur débarquement. Un festin splendide était servi ; et chacun y prit place. A l'heure des santés, les convives firent assaut de reconnaissance envers ceux qui avaient concouru à la confection de cette communication nouvelle. Après avoir porté celle du roi, qui fut acceptée avec amour, et suivie de tous les honneurs accoutumés, M. Grant, président du banquet, homme d'un talent distingué, se leva : « Buvons, dit-il, à la prospérité du canal Calédonien ! » Un air national retentit; et l'orateur continua en ces termes :

« Après tout ce que l'on sait de ce canal, et ce que plusieurs des assistans ont vu pendant les deux jours qui viennent de s'écouler, il n'est point nécessaire, et il ne me conviendrait pas de développer son importance. Je crois qu'il surpasse tout ce que l'Europe connaît en ce genre,

moins par son étendue, bien qu'il ait soixante milles de longueur, que par sa profondeur qui sera de vingt pieds dans cette dernière partie, et qui est déjà beaucoup plus considérable dans la première. Ce dessein était vaste. Non seulement il ouvre une communication maritime et intérieure entre les côtes orientales et occidentales de la Grande-Bretagne, mais encore une route nouvelle de l'Océan Atlantique à la Mer du Nord. Il évite la longue et périlleuse navigation du détroit de Pentland et du cap Wrath, où il est démontré que chaque année plusieurs hommes et d'immenses richesses périssent. Enfin il facilite aux vaisseaux anglais et irlandais le commerce de la Baltique, en leur donnant un passage à l'abri de tout danger, pour se rendre dans les contrées septentrionales. On a aussi considéré que, selon l'occurrence, des frégates pourraient, par cette même voie, aller directement de l'ouest au nord. Dès 1773 des plans furent levés, mais sur une échelle plus petite, et dans la seule vue d'unir les deux rivages de l'Écosse : il suffisait de consulter la carte pour en faire naître la pensée.

» Le projet qui vient de s'accomplir, sans présenter d'obstacles insurmontables, avait néan-

moins de telles difficultés que le tems seul en pouvait triompher. Plus de dix-neuf ans y ont été consacrés, et je ne suppose pas qu'il soit possible de mettre en question la science et le talent qui en ont dirigé l'exécution. Il ne faut pas oublier que, par leur nature, les travaux devaient subir de grandes lenteurs, lors même que le Parlement eût donné les moyens de les hâter, en augmentant les allocations annuelles. A les voir ainsi achevés, on ne saurait se faire une juste idée des procédés nombreux et souvent fastidieux, qu'il a fallu employer. L'utilité du canal Calédonien a quelquefois été discutée. Cette controverse n'était que conjecturale, puisqu'elle prononçait d'avance sur ce que l'avenir seul pouvait éclaircir. C'est à l'avenir que je me confie, pour en décider péremptoirement. Cependant ne pouvons-nous point déjà nous autoriser dans notre opinion, de quelques résultats incontestables? Le prix de la main-d'œuvre ne s'est pas élevé à moins de six cent quarante-cinq mille livres sterling; et je me félicite que la majeure partie de cette somme ait été partagée entre les habitans des Highlands, et distribuée graduellement en un certain laps de tems, de façon à leur être plus profitable. Outre cela, le savoir,

l'habileté et la dextérité qui ont contribué aux excavations, aux constructions, aux nivellemens, à tous les détails des ouvrages qui se faisaient, ont répandu dans les esprits de nouvelles idées, révélé au pays un art nouveau; et quand les Highlandais ne trouveront plus d'emploi analogue chez eux, ils en iront sûrement chercher dans le midi. Je ferai observer encore que les communications sont placées au rang des moyens les plus efficaces d'améliorer le sort d'une contrée. Elles mettent en action les capacités existantes et en créent où il n'y en avait pas. Quels avantages n'ont-elles pas procurés aux Pays-Bas et à l'Angleterre? Pourrait-il en être autrement ici? En supposant que le caractère national repousse les innovations avec lesquelles on tente de le familiariser, cette résistance se bornera nécessairement à l'intérieur des montagnes. Les côtes ne la partageront pas; et nous les verrons se livrer à toutes les industries qu'on y voudra naturaliser. Le canal qui nous occupe va d'une mer à l'autre. Il a généralement douze pieds d'eau, ce qui suffit au cabotage et aux diverses embarcations qui le fréquentent. Son but primitif étant ainsi atteint, l'ouverture n'en devait pour aucun mo-

tif être différée. Il importe en effet d'en tirer le meilleur parti possible, dans ce moment où la gêne des finances qui se fait sentir depuis quelques années, ne permet pas d'y dépenser autant d'argent qu'il en exigerait : car il a coûté beaucoup plus cher qu'on ne s'y attendait, tant à cause des obstacles qu'il était impossible de prévoir, que de l'augmentation du prix des matériaux et de la main-d'œuvre pendant la durée d'une longue guerre. Toutefois ne désespérons pas qu'il atteigne les dimensions qu'on devait dans le principe lui donner. Les premiers plans ne sont point abandonnés. Il recevra un jour les vaisseaux de la Baltique et ceux du nord et de l'ouest de l'Europe : et ainsi s'achèvera cette grande et généreuse entreprise, au grand et durable avantage et à l'honneur de la nation. »

De vifs applaudissemens, de nombreux élans d'enthousiasme suivirent ce discours. Puis vinrent des toasts avec des paraphrases plus ou moins énergiques, mais toutes animées d'un égal patriotisme, à la pêche des harengs, à l'agriculture, au commerce, à la civilisation des Highlands, aux progrès de leur instruction, aux Écossais illustres, aux magistrats du pays, à la prospérité des comtés d'Écosse, aux chefs des

clans et à leurs exploits. C'était à qui célébrerait la gloire nationale, exalterait l'amour de la patrie, appellerait sur elle plus de bénédictions, et lui vouerait plus d'espérances : et chaque fois un orchestre nombreux faisait entendre quelque refrain national.

Le jour suivant, il fut impossible de quitter Corpach avant onze heures du matin. On se proposait de faire une seconde halte au fort Auguste. Il était cinq heures après midi quand on y arriva. Jamais soirée plus pure et plus douce n'avait favorisé une partie d'eau. Les provisions étaient abondantes. On ne s'arrêta point. En avant du lieu de leur résidence, plusieurs des navigateurs rencontraient successivement leur chaloupe qui venait au-devant d'eux. Ils y descendaient. Des adieux les accompagnaient, même après qu'on les avait perdus de vue. Le bruit des rames, le son des voix se dissipaient peu à peu dans l'espace. Ces séparations amicales charmèrent les derniers momens du voyage. Le pont de Bught fut enfin franchi. On entra dans le port vers minuit; et chacun s'éloigna, encore ému du beau spectacle auquel il venait d'assister.

Alors le canal Calédonien tirait dix-huit à vingt pieds d'eau dans quelques passes; mais d'autres

n'en avaient que douze et même dix. Des bateaux dragueurs s'établirent aux endroits les moins profonds et agirent sans relâche. On voulait avant l'automne obtenir partout un tirant d'eau de quinze pieds au moins, afin que les nombreux vaisseaux expédiés de l'Amérique Septentrionale pour les ports situés à l'est de l'Angleterre et de l'Écosse, pussent éviter les dangers de la mer du Nord. L'étendue du projet primitif se réduisait à de moindres dimensions. Il ne s'agissait plus d'admettre des escadres, ni même des frégates. D'un autre côté, le commerce et le cabotage ne produisaient pas ce qu'on avait espéré, bien que la traversée se fît en autant de jours qu'elle exigeait de semaines auparavant. L'idée d'obtenir dix-huit pieds de profondeur en l'année 1825, n'était pourtant pas délaissée. Du reste, l'ensemble des ouvrages se maintenait en bon état; et aucune réparation de quelque importance ne paraissait imminente. L'année 1826 fut moins heureuse. Loin que le canal eût atteint quinze pieds de profondeur, il resta démontré que cette excavation entraînerait un grand surcroît de dépense. On persista dans la volonté de la faire; mais des embarras de plus d'une espèce survinrent. Le tarif du péage nui-

sait à la compagnie du canal de la Clyde, qui avait des droits antérieurs. L'équité voulait qu'il fût réduit; les recettes, dont la modicité inquiétait déjà, diminuèrent d'un tiers.

Des ouragans, de grandes eaux, plusieurs autres causes d'atterrissement causèrent des dommages. Une écluse vint à céder par un vice de sa maçonnerie, et nécessita la clôture du canal pendant onze semaines. Le rehaussement des eaux du lac Oich, qui avaient baissé dès l'automne de 1824, exigea des frais considérables et suspendit de nouveau la navigation. Une combinaison récente de taxes transporta de la Baltique à la Nouvelle-Bretagne, le commerce des bois qu'on avait voulu favoriser. Des indemnités réclamées par les riverains, tendaient à augmenter la masse de celles qui avaient été liquidées et payées. Enfin, le devis primitif était déjà dépassé de plus de moitié. Toutes ces causes concoururent à rompre l'enchantement qui avait présidé à cette entreprise. Aussi les derniers rapports des commissaires sont-ils empreints de quelque découragement. Ils exposent que le revenu du péage ne monte pas aux deux cinquièmes de l'entretien du canal; que la marine marchande n'adopte point cette navigation fa-

cile et sûre, et lui préfère celle du nord, malgré ses dangers et ses lenteurs, soit qu'un déboursé effectif, pour modique qu'il soit, l'emporte dans certains esprits sur une dépense inaperçue, soit que les vieilles habitudes s'effacent difficilement. Ils reconnaissent l'inutilité de donner aux eaux la profondeur commune de vingt pieds, tant que la fréquentation de cette voie nouvelle sera aussi rare, et finissent par établir le montant définitif des dépenses qui est de l. s. 982,359 9 3 1/2[1],

	Liv. St.			
[1] Direction et frais de voyage......	35,428	19	10	¼
Bois et transport..................	72,243	18	5	¼
Machines, ouvrages en fonte, outils et matériaux....................	128,743	2	3	¼
Carrières et maçonnerie...........	199,843	1	11	¾
Constructions navales.............	11,706	6	6	
Maisons et autres bâtisses..........	5,520	9	11	
Main-d'œuvre à la journée.........	51,886	14	10	¾
Main-d'œuvre à l'entreprise........	418,161	5	4	½
Achat de terrains et indemnités.....	47,951	7	9	¾
Achat et loyer de chevaux et fourrage.	3,574	17		¾
Dépenses imprévues..............	2,720	1	7	½
Routes.........................	4,579	3	6	¾
Total..........	982,359	9	3	½

c'est-à-dire, plus que double du devis estimatif. Ces résultats prouvent combien les hommes d'état doivent se défendre contre tout engouement de projets, lors même qu'il est excité par des hommes de génie et d'honneur. Sans revenir sur des calculs que des études plus approfondies eussent peut-être rectifiés, convenait-il de se laisser séduire par des conjectures politiques et morales d'une éventualité naturellement fort hypothétique? Le propre du siècle est de se lancer dans des futurs contingens, que l'intérêt tend sans cesse à présenter sous un aspect favorable; de supposer les peuples plus instruits et plus malléables qu'ils ne le sont; de croire au pouvoir de changer à son gré les mœurs, les usages, les goûts, les penchans, toutes choses sur lesquelles le tems lui-même n'influe qu'à la longue et par une action insensible. Les espérances fondées sur la communication directe de la Mer du Nord à l'Atlantique, se sont à peu près évanouies. Ni l'industrie ni le commerce ne paraissent avoir acquis plus de développement dans la Haute-Écosse. On ne s'aperçoit pas que l'agriculture y ait fait des progrès. Aucun surcroît de population ne se manifeste aux bords du canal Calédonien. En le parcourant, je n'ai

rencontré qu'une seule barque : encore était-elle sur son lest. A la vérité, ce n'est pas une nouveauté dans l'histoire des canaux, que leur utilité soit tardivement reconnue. Peut-être un jour celui-ci remplira-t-il les vues de ses auteurs. Toujours est-il que les ouvrages en ont été conçus et dirigés avec beaucoup d'intelligence et d'habileté, et que l'ordre et l'économie ont présidé à l'emploi des deniers publics qui y étaient affectés. Parmi les administrateurs auxquels la surveillance de ce vaste ensemble était confiée, figurent les lords Castlereagh, Bexley, Clancarty, Colchester, le célèbre Georges Canning, sir Th. Plumer, sir F. John Robinson, Gifford et plusieurs autres, plus ou moins distingués par leur savoir et leurs talens, mais tous également hommes d'affaires; et l'on admire la sagacité avec laquelle ils remplirent leur mission.

Malgré l'ardeur de la saison, une brume froide et pénétrante obscurcit ce matin les premiers rayons du soleil. La plupart des passagers, étroitement serrés dans leurs manteaux, ont pris place sur le pont. D'autres dans la chambre, cherchent à réparer les insomnies de la nuit. Pour moi, je vais me réchauffer au fourneau de la mécanique. Plusieurs de nos compagnons de

voyage y sont réunis. L'un d'eux a long-tems commandé un vaisseau de la Compagnie des Indes. Revenu à Aberdeen, sa ville natale, il fait le commerce des bois de construction. Mes questions touchant ses voyages l'intéressent. Il aime à s'en rappeler les souvenirs, et me sait gré de lui en fournir l'occasion. Sans regretter d'avoir quitté la marine, il se plaint de sa dernière profession. Le genre de spéculation auquel il se livre, souffre comme tous les autres; et il n'ose espérer un meilleur avenir. Tandis que nous causions, le paquebot a franchi le lac Eil; et nous entrons dans celui de Linnhe où commence le comté d'Argyle. Ici l'espace s'agrandit. On dirait une petite mer. Des rochers pointent à sa surface. Sur l'un d'eux un phoque s'était endormi, dans l'attitude molle et presque gracieuse qui est familière à cette espèce amphibie. Il était assez près de nous, et nous le regardions avec curiosité. Le cri d'un matelot l'a éveillé, et il s'est enfui : sa tête ronde s'est montrée un moment au-dessus de l'eau; ses yeux brillaient; il plongeait et nageait tour à tour; il a disparu.

A notre gauche est l'embranchement du lac Leven. La sombre vallée de Coe touche pres-

que à sa rive méridionale. Là, parmi des rochers inaccessibles, le torrent de Cona roule ses eaux tumultueuses. Ossian chanta les beautés romantiques des sites qui l'environnaient. L'histoire a conservé la mémoire des atrocités qui y furent commises sous le règne de Guillaume et de Marie[1]. Pendant les guerres jacobites d'Écosse, Macdonald, l'un des partisans les plus zélés des Stuarts, avait ravagé les terres du comte de Breadalbane qui combattait dans les rangs opposés. Une haine implacable les divisait. Le dernier, présumant trop de son influence, ou méconnaissant le caractère des Highlandais, offrit de dompter le pays par la corruption. Une somme lui fut remise à cet effet. Accusé d'en vouloir prendre la plus grande partie, sinon la totalité, pour s'indemniser des pertes qu'il avait éprouvées, ses démarches n'eurent aucun succès. Il résolut de s'en venger sur son antagoniste; et l'occasion ne tarda pas. Guillaume avait prescrit un serment de fidélité, qui devait être prêté dans un délai très-court, sous peine d'exécution militaire. D'abord Macdonald le refusa. Il s'y résigna ensuite, et retourna avec confiance à son

[1] 1691.

domaine de Glencoe. Dans l'intervalle, le comte de Breadalbane l'avait représenté comme un ennemi irréconciliable du nouvel ordre de choses. Sa soumission resta ignorée; et l'on décida qu'il serait fait un exemple sur lui, sa famille et ses vassaux. Un détachement commandé par le capitaine Campbell, est chargé de cette expédition. Les soldats, accueillis avec inquiétude et logés chez les habitans, déclarent sur l'honneur qu'ils viennent en amis. « Il ne s'agit, disent-ils, que de faire rentrer des recouvremens arriérés. » Sur cette assurance l'hospitalité leur est donnée; et quinze jours s'écoulent dans les sentimens d'une cordialité réciproque. Cependant on les surprend s'entretenant avec mystère. Leurs regards expriment tantôt la menace et tantôt la pitié. Un dessein funeste les préoccupe. On les entend parler d'une mission rigoureuse dont ils déclinent la responsabilité. La méfiance s'éveilla quand il n'était plus tems. Ils investirent les maisons. Le fer et le feu frappèrent indistinctement tous les hommes âgés de moins de soixante-dix ans; il n'en échappa qu'un petit nombre, quoique les passages des montagnes fussent mal gardés. L'incendie et le pillage suivirent. Les troupeaux furent enlevés; et

les femmes et les enfans, abandonnés sur cette terre désolée, sans abri, sans vêtemens, sans nourriture, périrent de froid, de faim et de désespoir. Cet acte de barbarie excita une telle horreur, que Guillaume chercha à s'en excuser sur de mauvais conseillers; mais comme le crime demeura impuni, l'opprobre et la haine en retombèrent sur celui au nom duquel il avait été commis. Aujourd'hui tout est oublié. Les paisibles habitans de cette vallée ne songent qu'à cultiver les terres qu'ils ont à bail, et dont les récoltes ne suffisent pas toujours à leurs besoins.

L'île verdoyante de Lismore se dessine à l'extrémité méridionale du lac Linnhe, et près de sa rive gauche. Elle a neuf milles de long sur un de large. Ce n'était jadis qu'une épaisse forêt remplie de bêtes fauves, et dans laquelle Fingal passe pour avoir été souvent à la chasse : une de ses hauteurs s'appelle encore la Colline des belles femmes de Fingal. L'île entière repose sur un lit de pierre à chaux. En la fouillant on trouve des bois d'élan et des cornes de bison d'une grandeur surprenante. L'évêché d'Argyle a porté son nom. Elle produit des céréales et des pommes de terre; et des troupeaux couvrent ses riantes prairies. Des restes d'architecture et de

maçonnerie saxonnes sont épars à sa surface. Sa population est de trois cents ames.

Au-delà, commence la baie d'Ardmurkenish, dans laquelle s'écoule le lac Étrive. La masse carrée de ruines que l'on aperçoit sur la côte orientale, à l'extrémité d'un promontoire qui s'incline rapidement vers la mer, fut jadis le château de Dunstaffnage, qui date des siècles fabuleux de l'Écosse. Les premiers rois pictes l'habitèrent. On y conserva long-tems la pierre sur laquelle ils recevaient la couronne, et juraient de bien gouverner. Divers clans se le sont disputé depuis, et l'ont possédé tour à tour. Une chapelle en dépendait. On croit qu'elle était bâtie sur le tombeau du fils de Fingal. Plus loin, au sommet escarpé d'un rocher de basalte, d'autres murs antiques s'élèvent. Le lierre qui s'en est emparé, suit en partie le dessin de ses créneaux. C'était le château de Dunoly, la demeure seigneuriale des Macdougal de Lorn, famille puissante dont les ancêtres combattirent pour la liberté, qui embrassa plus tard la défense de la monarchie, paya de ses richesses son dévouement pour les Stuarts, et par sa soumission opportune à la maison de Brunswick a recouvré son rang et une portion de ses biens.

Nous touchons à la petite baie d'Oban. Elle fait face à l'île de Kerréra, dont un bras de mer la sépare. Sa forme est demi-circulaire. Elle a de douze à vingt brasses de profondeur. Des falaises à pic, crayeuses et d'un blanc sale, l'environnent. Son mouillage est sûr. Le bourg se déploie à droite le long d'un quai dont l'abord est facile. Autrefois on ne relâchait ici qu'en passant, et pour communiquer avec l'île de Mull. Quelques matelots y vivaient pauvrement, dans un état voisin de la barbarie. Un négociant nommé Stevenson vint y résider avec ses enfans, vers la fin du dix-huitième siècle[1]. Apôtre du commerce, son activité, ses conseils donnèrent à ce petit port une nouvelle existence. On marcha sur ses traces. La pêche devenue plus productive amena des exportations et des échanges. Des chantiers de construction s'établirent. Diverses industries se groupèrent autour de la colonie naissante. Les étrangers, attirés par les curiosités naturelles et historiques des environs, augmentèrent cet élan de prospérité qui paraît suspendu. Tout l'annonce du moins, la solitude des eaux, la nudité de la plage, la clôture des magasins, le

[1] 1778.

dénuement des hôtelleries, et l'avidité avec laquelle les habitans importunent les voyageurs, pour les guider dans leurs promenades, et échapper ainsi à l'oisiveté et à la misère.

Le Highlander, paquebot de Glasgow à Staffa, entre à l'instant. Il ne s'arrête que pour prendre les passagers qui l'attendent. Chacun s'y installe aussitôt. Nous suivons le cours de notre navigation, heureux de quitter sans naufrage *le Stirling* qui nous a menés ici. Depuis plusieurs heures il ne naviguait plus que par artifice. Je ne sais quel accident empêchait le jeu de sa pompe. On était obligé d'alimenter la chaudière avec des seaux. Nous devons à ce contre-tems d'avoir conservé notre capitaine de la Compagnie des Indes, homme instruit, d'une aménité rare, et dont la conversation variée est pleine de charme et de sensibilité. Il me parle maintenant de sa femme et de ses enfans qu'il adore. Ma complaisance à l'écouter, à le louer de son bonheur domestique, lui a inspiré quelque sympathie pour moi, et nous ne nous quittons guère. Quoique familier avec les tempêtes, il me disait qu'il n'aurait pas volontiers fait quelques milles de plus sur notre *Stirling*, dont la carcasse, la mécanique, le capitaine et l'équipage ne lui inspiraient

aucune confiance. Il n'en a dans les bateaux à vapeur, que pour naviguer sur les rivières et sur les lacs. Selon lui leur attirail est trop fragile et trop embarrassant. Il pense que rien ne convient mieux à la mer, que la souplesse des cordages et des voiles. « C'est un élément trop brutal, me disait-il, pour le braver par la résistance, et à l'aide d'une machine dont la force ne peut se comparer à la moindre violence des lames. »

La nouvelle embarcation qui nous porte est mieux établie, en apparence du moins. Les ouvriers qui en dirigent le mécanisme montrent plus d'intelligence. Elle est plus spacieuse. Il y a plus de recherche dans son ameublement. Tout nous promet une agréable traversée. A droite, s'éloignent déjà les rivages que nous avons longés ce matin, les ruines qui en couronnent les hauteurs, et la cime déchirée du Ben-Névis cachée dans les nuages. L'océan se déploie à notre gauche. Nous avançons vers le détroit qui sépare du Morvern, l'île de Mull à laquelle il emprunte son nom. Sa longueur est de quatre milles; et il a environ vingt milles de large. L'aspect en est sévère. Ses bords escarpés semblent déserts. On n'y aperçoit ni maisons, ni villages, ni hameaux. Cependant l'île de

Mull compte à elle seule, cinq mille habitans épars dans ses vallées, sur le penchant de ses coteaux, au fond de ses baies. Là, ils vivent isolés sous de misérables huttes, de la culture de quelques champs plus ou moins ingrats, de l'éducation des troupeaux et du produit de leurs filets. Le Morvern n'a pas d'autre richesse. Sa population n'est pas plus fortunée. Une saison rigoureuse suffit pour l'affamer. Des forêts de sapins, d'épaisses bruyères couvrent encore cette terre sauvage, comme au tems de Fingal qu'elle a vu naître.

A son aspect sévère, tous les souvenirs ossianiques s'éveillent. Elle rappelle les chants des bardes, le son des harpes dont ils s'accompagnaient, et les images vaporeuses qui font le charme de leur poésie, soit qu'ils invitent au combat, qu'ils chantent la victoire, que plongés dans le deuil ils célèbrent la mort des héros, ou qu'ils retracent les plaisirs de la chasse et l'ivresse ingénue des innocentes amours. La rudesse du climat s'adoucit-elle? leur voix est mélancolique : ils la comparent au pâle rayon de soleil qui effleure la plaine après une pluie d'orage. Si la brise se joue à travers le feuillage, elle ressemble au souffle embaumé d'une vierge

amoureuse qui porte le trouble dans tous les sens. L'automne, si riche ailleurs de fruits et de vives couleurs, ne se montre à eux qu'à travers des brouillards humides et froids, faisant plier sous les frimas la feuille jaunie du chêne et la sombre verdure des sapins, blanchissant d'une gelée précoce l'herbe fanée et défleurie. Quand l'hiver est venu avec ses jours si courts, ses nuits si longues; que les nuages chassés violemment rasent le sol; que la tempête éclate et que les flots se brisent sur les rochers du rivage, une terreur sacrée les pénètre. Ils croient entendre la voix menaçante de l'Océan. Qu'annoncerait-elle dans sa colère, sinon des naufrages, la désolation et la mort, ou bien encore les menaces de l'ennemi? Le génie de la guerre leur apparaît sur la montagne. Il a la forme d'un géant environné des grandes ombres des guerriers. Un nuage obscur lui sert de bouclier. Sa lance est une colonne brumeuse, surmontée d'une étoile brillante. Pour glaive il tient un météore étincelant, et son bras redoutable l'agite dans les airs. Sa chevelure flotte en arrière et découvre son front terrible. Des éclairs jaillissent de ses yeux. Il demande du sang. Aussitôt les feux d'alarme s'allument. On court aux armes. Des

combats meurtriers s'engagent, et laissent à peine au vainqueur la force de savourer la joie de la victoire qui lui a été vaillamment disputée.

Nous venons de dépasser le petit port d'Actornish, voisin de la vallée de Selma. Un rocher élevé le domine. A son sommet gisent les ruines d'un vieux château qui semble suspendu entre le ciel et la mer. Les lords des îles y tenaient leurs conseils. Un traité y fut conclu entre l'un d'eux et Édouard IV [1]. Aross dans l'île de Mull avait également une forteresse inaccessible, où se réunissaient de même les chefs de la contrée : on en aperçoit encore les restes parmi des rochers. Ces débris historiques se rencontrent à chaque pas. Les nationaux les indiquent aux étrangers avec un sentiment de vénération et d'orgueil. Il n'en est point qui n'amène quelque récit vrai ou fabuleux, mêlé d'inspirations et d'enthousiasme romanesques. Aux noms des rois de l'ancienne Écosse, de ses thanes, de ses lairds, de ses clans, l'amour de la patrie agite le cœur du villageois le plus obscur, émeut sa voix, anime ses regards. Il sait des stances où leurs hauts faits sont célébrés, et les récite ou

[1] 1461.

les chante. Leur langage antique est presque le seul qu'il parle ou qu'il comprenne. Ce dernier caractère de nationalité le charme, le console de tous ceux qu'il a perdus, et lui fait oublier un moment jusqu'à sa profonde misère, et sa soumission à l'aristocratie la plus impérieuse et la plus rusée qui ait jamais existé.

A chaque instant notre marche s'interrompt. De légers canots s'élancent du rivage où nous ne les apercevions pas, et voguent à notre rencontre. L'un apporte des objets divers qui seront réclamés plus loin. Un autre en vient recevoir que notre patron avait à lui remettre. Celui-ci contient des passagers, cet autre des visiteurs qui, avertis que leurs amis sont à bord, ont voulu causer un moment avec eux et s'en retournent. Le voyage hebdomadaire du paquebot à vapeur donne au détroit solitaire de Mull, une vie nouvelle, répand sur ses bords quelque sociabilité, révèle à ceux qui les habitent un bien-être ignoré, et tend à changer leurs habitudes. Parmi nos compagnons de voyage la plupart n'ont qu'une destination prochaine. Quelques-uns vont à Staffa comme nous. Tous causent volontiers. On est frappé de leur bienveillance réciproque. Leur voix a de la timidité, du mys-

tère, de la douceur sans monotonie. Ils sont polis, officieux, entre eux. Un calme ineffable, une gravité mélancolique règlent leurs mouvemens, leurs discours et le peu de gestes qu'ils y joignent. L'heure s'avance pourtant. Caché derrière les montagnes et près de descendre dans l'océan, le soleil n'éclaire plus que les sommités du Morvern; et l'éclat de la zône empourprée qui les colore, épaissit l'ombre qui nous environne. La petite île de Calne nous reste à doubler, pour atteindre le port où nous devons relâcher et passer la nuit. Le capitaine distribue l'adresse de quelques maisons particulières, à ceux qui lui inspirent le plus d'intérêt, afin de leur éviter le séjour des auberges qui sont détestables. Notre qualité d'étrangers nous donne des droits à cette munificence.

Enfin nous entrons dans la baie de Tobermorey, semblable en tout à celle d'Oban. La ville se dessine à l'entour. Dès que notre pavillon a été aperçu, les sons de la musette l'ont salué. Aussitôt la population entière s'est réunie sur le port, tandis que les collines crayeuses qui en ferment l'enceinte, se couvraient de groupes pittoresques. Cette foule, cet empressement, cet air de fête et de joie ont un moment égayé nos

passagers et notre équipage. Sans songer à l'intérêt qui pouvait s'y mêler, ils ont partagé la cordialité avec laquelle ils étaient reçus, et trouvé du plaisir à cette hospitalité qui leur rappelait les anciens usages de la patrie. Pour moi, il n'en est point ainsi. Rien ne peut me distraire de la pauvreté de cette contrée, de la rigueur de son climat, de l'infertilité de ses champs, et de la résignation qui doit être son unique ressource. Ni le commerce, ni l'industrie n'ont pénétré jusqu'ici, malgré la vapeur et ses prodiges. Aucun vaisseau n'y arrive, s'il n'y est jeté par la tempête, comme le fut *la Florida* qui commandait la flotte invincible de Philippe II [1]. En voici un cependant mouillé au centre de la baie. Il est svelte, élégant, peint à neuf, pavoisé, prêt à appareiller. De quoi diriez-vous que se compose son chargement? De familles entières qui vont au péril de leur vie chercher par-delà les mers, un sol fécond, des taxes moins lourdes, les douceurs de la propriété qu'elles n'auraient jamais connues.

Beheld the duteous son, the sire decay'd,
The modest matron, and the blushing maid,

[1] 1588.

Forc'd from their homes, a melancholy train,
To traverse climes beyond the western main;
Where wild Oswego spreads her swamps around,
And Niagara stuns with thund'ring sound[1].

Ces infortunés préfèrent des espérances, des illusions qui s'évanouiront peut-être, à des réalités devenues insupportables. La semaine dernière une cargaison semblable a été expédiée. Non seulement le gouvernement tolère cette traite, mais encore il l'encourage. Combien d'écrits, tantôt en faveur des colonies d'Occident, tantôt pour recommander celles d'Orient! Chose curieuse, que de lire avec quel sang-froid, des publicistes énumèrent les chances heureuses ou malheureuses des unes et des autres. Celui-ci vante la beauté du climat de ce nouvel Éden, la richesse de ses moissons et la facilité de ses débouchés. Celui-là exalte les avances faites par le trésor et la marine de l'état pour le passage au-delà des mers, et la protection qui sera accordée à ceux qui les auront franchies. D'autres font le

[1] GOLDSMITH, *le Voyageur*.

Voyez le fils docile, le vieux père, la modeste matrone et la jeune fille timide; tout ce ménage infortuné contraint d'abandonner sa chaumière, pour aller au-delà de l'océan occidental, dans les contrées où se déploient les bords marécageux du sauvage Oswégo, où retentissent les eaux tumultueuses du Niagara.

compte de ces exilés, le calcul exact du capital qu'ils recevront en terres, en outils, en graines, et auquel ils devront plus tard la vie, le couvert, un pécule, voire même une grande fortune, appât aussi trompeur qu'il est éloigné. Tous finissent par conseiller l'expatriation, à leurs concitoyens pauvres. C'est ainsi que l'année dernière a vu le nombre de ces émigrans s'élever à dix mille quatre cent vingt-deux; et que déjà cette année, il en est parti près de neuf mille[1]. Envers les riches on tient un autre langage. Aussitôt que le continent leur fut ouvert, ils l'inondèrent. Reproches d'incivisme et de désertion, menaces de surimposer leurs biens, lenteurs dans la délivrance des passeports, rien ne fut épargné pour les retenir, et ne réussit à les dissuader de l'ardeur voyageuse qui les possédait. Ceux-ci croyaient échapper à l'ennui: ceux-là fuient la misère. Quelle est donc cette Angleterre, si orgueilleuse de son opulence, de

[1] Émigrans d'Angleterre, de 1825 au 1er janvier 1830:

1826 — 15,750.
1827 — 14,633.
1828 — 14,486.
1829 — 17,371.

sa liberté, de sa puissance, de ses lois et de sa civilisation ? N'y a-t-il point d'alliage dans son or, et de pierres fausses dans son diadème? C'est ici qu'on peut voir les pieds d'argile du colosse. Le principe de la vie dégénère, quand la circulation se borne aux régions du cœur, et n'arrive pas aux extrémités.

Allons prendre possession du gîte qui nous est destiné. Debout sur le seuil de leurs portes, nos hôtes nous attendent. En nous voyant, ils s'empressent d'offrir leurs services. Ce sont leurs chambres et leurs lits qu'ils nous cèdent, et qui seraient passables, surtout pour une nuit, si partout nous n'étions poursuivis par une insupportable odeur de tourbe. L'air en est infecté. Nos vêtemens l'ont déjà contractée. Elle saisit l'odorat et pénètre à travers les pores. Le linge, les mets en sont saturés. Ce dégoût empoisonne jusqu'à notre sommeil.



DÉPART POUR STAFFA. — LES ROCHES ROUGES.
ARDNAMURCHAN.
L'ILE DE COLL. — LES ILES LUNGA, GOMÉTRA, ULVA. — STAFFA.
LA GROTTE DE STAFFA. — LE PLATEAU DE STAFFA.
SOUVENIRS DE MA JEUNESSE. — IONA. — SOUVENIRS HISTORIQUES.
ASPECT D'IONA. — LE PORT. — LE VILLAGE. — L'INTÉRIEUR D'UNE MAISON.
LE CIMETIÈRE. — LES RUINES DE LA CATHÉDRALE.
LE DROIT DE PROPRIÉTÉ.
RETOUR AU PAQUEBOT. — ENCORE STAFFA. — LES HÉBRIDES.
SUPERSTITIONS. — LES PICS DES ILES DE RUM ET DE JURA.
CHANTS ET DANSES.
LE MAL DE MER. — UN CACHALOT. — TOBERMOREY.

Tobermorey, le 26 juillet 1826.

Au lever de l'aurore, les sons de la musette retentissent sur le rivage. Ils annoncent l'heure du départ. Aussitôt chacun se rend à bord, et les curieux se rassemblent sur le quai. Des environs il est arrivé de nouveaux passagers. Entre ceux de la veille, la connaissance était déjà faite. Nous nous accueillons tous amicalement. Les plus heureux et les moins susceptibles se louent des logemens qui leur étaient échus : les autres déplorent leur mauvaise fortune. Mais la

journée qui se prépare, ne tarde pas à effacer l'impression produite par les malencontres de la nuit. Staffa et Iona, ce qu'on en sait et ce qu'on en attend, occupent tous les esprits, absorbent toutes les facultés, animent tous les entretiens; et l'imagination prête à ce voyage toutes les illusions de ses enchantemens. Bien qu'un brouillard froid et humide obscurcisse les premières clartés du soleil, les matelots, familiers avec la connaissance du tems, nous promettent une belle traversée. Impatiens, nous hâtons de nos vœux le moment de quitter le port. Enfin la dernière manœuvre vient de se faire; et quelques tours de nos rames circulaires suffisent pour nous mettre hors de la baie. En face sont les *Roches Rouges*, Red Rocks, et la rive montueuse d'Ardnamurchan. Sous la forme d'épais nuages, la brume, chassée par le vent, roule d'abord à la surface des eaux. Puis se raréfiant peu à peu, elle s'élève dans l'atmosphère. Réduite enfin en flocons légers, elle se dissipe entièrement. En même tems le ciel s'éclaire par degrés; bientôt des torrens de lumière s'y répandent, et son dôme d'azur se déploie dans toute sa magnificence. La mer est à peine ridée. Aucun bruit ne se fait entendre que celui

de notre marche rapide; et la teinte verte des eaux n'est interrompue que par les deux lignes d'écume que trace notre sillage, dont l'angle s'agrandit dans le lointain, et qui finissent par disparaître. Depuis quelques instans nous ne voyons plus ni les côtes de Mull, ni celles du comté d'Argyle. D'autres moins étendues se dessinent à l'ouest. Elles appartiennent à l'île de Coll dont les habitans sont renommés pour l'amour qu'ils portent à leur ingrate patrie. Malgré la stérilité du peu de terre qui couvre ses rochers, la rigueur de ses saisons, l'horreur des tempêtes qui l'environnent, ils y sont attachés par un charme invincible. On n'en voit point rechercher l'occasion de l'abandonner. La vie triste et laborieuse qu'elle leur impose, suffit à leur courage et comble leurs désirs.

Désormais nous allons au midi. Après avoir laissé à l'est le cap de Runa-Trillick, nous passons entre l'île Lunga, la plus grande de l'archipel des Treshannish, et celles de Gométra et d'Ulva, situées à l'entrée du lac Nakeal. Des écueils, des récifs pointent de toutes parts. Sans danger aujourd'hui, on conçoit qu'un gros tems en rende le voisinage périlleux, d'autant que la moindre lame les dérobe complétement à

la vue. Ils ont tous leur nom bien dur à l'oreille et difficile à retenir. L'un emprunte le sien de quelque ressemblance, l'autre d'un naufrage, celui-ci d'une superstition, celui-là d'un clan célèbre. On éprouve un secret plaisir à voguer au milieu d'eux avec sécurité. On se les indique. On s'en occupe un moment, pour les oublier ensuite aussi aisément qu'on avait cherché à s'instruire de leur gisement et des malheurs qui y sont arrivés.

Le joueur de musette, embarqué avec nous, se tient à la proue du paquebot. Debout, ses regards sont dirigés en avant. Il cherche avidement si quelque sinuosité n'interrompra pas la ligne de l'horizon. Tout-à-coup les sons de son instrument se font entendre, et un cri de joie signale Staffa. Les voyageurs sont tous sur le pont, les yeux tournés vers l'île merveilleuse, qui n'offre encore qu'une masse confuse, vaporeuse et d'une couleur équivoque. A l'aide des lunettes marines on essaie d'en distinguer quelques détails : son ensemble est encore trop vague pour s'en faire une juste idée. Puis sa forme elliptique se révèle. Elle a environ un mille de long sur un demi-mille de large. Un tapis de verdure en couvre la partie la plus élevée. Au-des-

sous sont des rochers, et une multitude d'étais inégaux qu'on prend pour des pieux ou des pilotis plus ou moins enfoncés, et qui, dans le lointain, ressemblent à un mur de ceinture compacte et noirâtre. Telle cette île paraît, vue du nord. N'est-ce donc que cela? disaient ceux qui aimaient à se la représenter ornée de toutes les rares beautés que lui prêtent les récits qu'on en a faits : j'étais de ce nombre ; nous regrettions presque notre peine, et surtout notre attente trompée. Cependant nous entrons dans ses eaux. Elle n'est plus qu'à un mille de distance. La soupape de notre récipient est soulevée : l'haleine brûlante qui donnait la vie à notre embarcation, jaillit avec un sifflement aigu, et nous restons en panne. Trois fois la chaloupe se rend au rivage, chargée de tous les passagers qu'elle peut contenir, et les dépose parmi les tronçons basaltiques dont il est hérissé, que les flots baignent et mettent à sec tour à tour, laissant dans les intervalles qui les séparent les flocons de leur mousse blanchissante et livide. Il faut marcher sur les têtes de ces colonnes anguleuses dont quelques-unes n'ont pas un pied de diamètre, aller de l'une à l'autre, et gagner ainsi le flanc de l'île où elles sont hautes de cinq

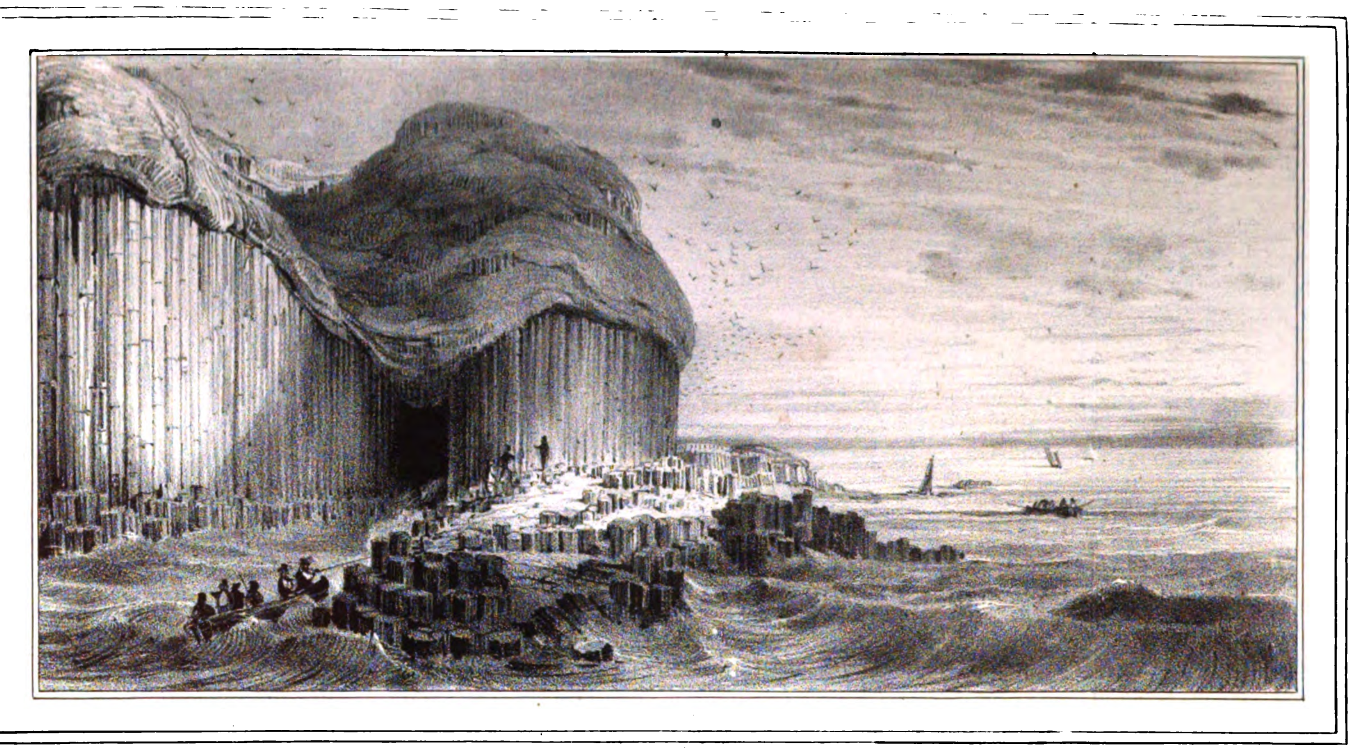
à six toises, presque perpendiculaires, coupées en gradins irréguliers, et unies, serrées, engagées comme les rayons d'un gâteau d'abeilles. Le long de cette muraille verticale, vous croiriez qu'on avance lentement, avec précaution ; que l'on craint d'être frappé de vertiges et de tomber sur les fûts inférieurs ou dans la mer qui les cache : il n'en est rien. Chacun s'élance à sa surface, de saillie en saillie. Ni les filamens d'algues et de mousse que la marée y a déposés et qui sont glissans comme du savon, ni la vase qui y séjourne, ni le peu de prise qu'elles offrent à la chaussure la plus souple, n'intimident personne. J'ai vu des femmes y marcher sans secours, attendre que le flot se retirât pour poser leur pied, regarder autour d'elles comme si elles eussent été dans une promenade.

En effet quel autre sentiment éprouver que celui de l'admiration et de la curiosité ! D'innombrables prismes à trois, quatre, cinq, six et sept pans, droits ou inclinés, entiers ou articulés, sont entassés de toutes parts. Ici on dirait des arbres équarris, couchés et rangés en pyramide ; là, les membrures d'un vaisseau colossal jetées sur la plage, et dressées encore sur leur quille déchirée ; ailleurs, des poutres soi-

gneusement placées l'une à côté de l'autre ; plus loin, des pièces de charpente mêlées comme une forêt renversée par l'ouragan ; et partout une ondulation imposante, un désordre grandiose qui ne peuvent se comparer qu'à l'effet du combat des vagues pendant la tempête : les débris d'un immense naufrage n'auraient pas un autre aspect. Après s'être arrêtée pour contempler ce tableau magnifique, la caravane a continué son exploration. L'escarpement est devenu rapide, difficile. Les plus hardis vont, viennent, montent, descendent, isolés en manière d'éclaireurs. Plusieurs s'aident réciproquement et se groupent par intervalles. En voici dont les regards, les gestes, les exclamations peignent l'étonnement causé par un spectacle si nouveau et si étrange. D'autres arrachent dans les anfractuosités qu'ils rencontrent, les plantes marines qui y végètent, ramassent des coquillages, des cailloux, des fragmens divers. Mon compagnon de voyage a ôté ses bottes dont la semelle épaisse l'empêchait d'assurer ses pas. Un cri d'effroi vient de se faire entendre : quelque maladroit allait tomber ; on l'a retenu ; et des éclats de rire succèdent à cette courte alarme. Que de scènes animées, pittoresques !

Mais combien peu de place elles occupent au sein de cette immensité! Que sont toutes ces voix comparées au bruit des flots qui se brisent sur le rivage; tous ces mouvemens, cette agitation, devant l'oscillation majestueuse de la mer! Comme on prend en mépris la fragile humanité, à la vue des phénomènes de la nature! Que deviennent alors le génie et ses élans, la raison et ses facultés, la science et ses systèmes? Là s'évanouit cette puissance si vantée de l'esprit humain. Il ne lui est pas donné de s'initier dans les secrets du monde et dans les vues de son auteur.

D'autres merveilles nous attendent. Au-delà d'un angle saillant finit la masse basaltique à laquelle nous sommes cramponnés. Elle tourne carrément. Vis-à-vis et à trente-cinq pieds de distance, une autre masse semblable se dresse. Un bras de mer remplit l'intervalle qui les sépare. Aux deux côtés et en avant de la baie étroite qu'elles ferment, des basaltes épars, qu'on prendrait pour des fondations destinées à recevoir des constructions prochaines, descendent par degrés jusqu'à la mer : mais en arrière toute irrégularité a disparu. Un édifice parfait s'élève. Des colonnes de plus de quarante pieds



L. Lacaud del. *Lith. de Thierry frères.*

STAFFA.

de hauteur, adhérant immédiatement entre elles, en décorent le frontispice, et forment deux murs parallèles dont le prolongement s'étend dans l'intérieur, à une distance de cent quarante pieds. Du sommet de ces murs s'élance une voûte hardie, terminée en pointe. Les basaltes tronqués qui lui servent de voussoirs, se dépassent les uns les autres, et retombent en pendentifs de diamètres différens. Des infiltrations jaunâtres en marquent les joints. Les flots y renvoient mille nuances plus ou moins foncées, plus ou moins brillantes : on croirait une mosaïque brute de marbre noir veiné d'or, d'argent, de pourpre et d'opale. Le long des parois qui la portent, se trouvent des colonnes plus courtes, présentant des échelons à l'aide desquels on avance dans cet enfoncement. Quelquefois elles sont moins rapprochées : alors l'enjambée devient difficile, périlleuse. Vers le milieu il y a un intervalle qui en est totalement dépourvu. Sir Ronald Macdonald, à qui l'île appartient, les a remplacées par deux étriers et une rampe en fer que la rouille dévore : ils fléchissent quand on s'y appuie et ne peuvent manquer d'occasioner un jour de graves accidens. Mais qui ne s'y confierait? comment ne pas franchir le parvis de ce

temple, en parcourir la nef dans son entier? qui pourrait s'abstenir d'en visiter la partie la plus reculée, espèce de sanctuaire dont les approches inspirent un saint effroi? La lumière y pénètre à peine. Le moindre murmure y produit un retentissement solennel, auquel aucun bruit de la terre ne se mêle jamais. En voyant les feuilles bifurquées de varech et les autres plantes marines qui flottent sur son aire transparente, ne croirait-on pas qu'une fête religieuse vient d'être célébrée, et que la jonchée est encore répandue? A peine ose-t-on y parler, tant l'ame est émue, tant les paroles seraient impuissantes pour rendre ce que l'on éprouve! A quel siècle remonte cette création surhumaine? quel en fut l'architecte? quelle main en traça les plans, en éleva les murs, en suspendit la voûte? Tant de majesté, de si heureuses proportions, une coupe si gracieuse, ne seraient-elles qu'un jeu du hasard, ou l'effet naturel d'une combinaison d'élémens homogènes et sympathiques? Ah! ne venez surtout me parler ni des neptuniens qui attribueraient cette production gigantesque à la concentration de je ne sais quels fluides; ni des plutonistes qui la regarderaient comme le résultat de quelque combustion ou fusion souter-

raine. Que m'importent leurs théories, et les conjectures, voire même les observations sur lesquelles ils les fondent? Ne nommez non plus cette enceinte magnifique, ni la *Grotte de Fingal*; ni la *Grotte harmonieuse* ou *mélodieuse*: toutes ces désignations sont trop terrestres. Laissez-moi à mon ignorance, aux sensations qui me charment, à l'admiration dont je suis pénétré. Je ne veux voir dans ce monument incomparable, qu'un temple consacré par la nature et par le tems, à la puissance suprême qui régit l'univers. Aucun ornement ne le décore; mais combien sa nudité est imposante! Des chapiteaux, des frises, des entablemens avec leurs riches sculptures, ne l'emporteraient pas sur sa noble simplicité. Plus on le contemple et plus on y découvre de beautés d'un ordre inimitable. On ne s'en éloigne qu'avec recueillement. Les regards s'y reportent à chaque pas que l'on fait pour en sortir; et la seule crainte que l'on ressente, est de n'en pas conserver une assez fidèle mémoire.

Familiarisés désormais avec les degrés isolés au moyen desquels nous ne cessons de monter et de descendre, nous nous hâtons de gravir l'escarpement qui conduit au sommet de l'île. Son

plateau est à plus de cent pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et coupé à pic de tous côtés. Une herbe rare et courte y est née. Deux chevaux, trois vaches, quelques moutons, la broutent sans gardien et sans abri : l'usage est de les y laisser ainsi pendant l'été. Les restes d'une masure et d'une étable témoignent du séjour de quelques humains sur cette terre solitaire et presque stérile. Un ménage en effet s'y était établi : les frimas et les tempêtes l'en chassèrent ; et depuis, aucun autre ne s'est résigné à une si triste et si pauvre existence. Des milliers d'oiseaux en ont, pour ainsi dire, pris possession. Notre apparition au sein de leur domaine les a surpris, effarouchés, irrités peut-être. La plupart tournoient au-dessus de nos têtes, tout près de nous. Les uns se lancent vers la mer : d'autres en reviennent précipitamment. Des mouettes, des goëlands au manteau gris, passent et repassent isolés ou en troupes : on les reconnaît à leur vol léger, rapide et caressant, à leur balancement, à leur voix aiguë et plaintive. Avec eux se croisent, sans nous approcher autant, des cormorans, des canards, des oies sauvages, des hérons, des huîtriers zébrés de blanc et de noir, toutes les familles ailées qui trouvent parmi

les rochers battus par la vague écumeuse, leur subsistance, de la sécurité et les plaisirs de l'amour. Les corbeaux, les corneilles et les courlis planent à une grande hauteur. Enfin les pingoins et les guillemots eux-mêmes ont quitté les cavernes, les grottes et les crevasses qui leur servent d'asile, et partagent l'émotion générale. Que de plumages, que de cris divers! Les essaims de cette population aérienne obscurcissent le ciel; et le battement des ailes siffle ou gronde comme le vent d'automne dans la forêt. De tous côtés la vue se perd dans l'espace. A l'orient sont les côtes de Mull que la distance empêche de reconnaître. Au sud et au nord les îles et les écueils les moins éloignés apparaissent sous la forme de légers nuages; et vers l'ouest l'océan se déploie pour ne rencontrer de limites que le rivage de l'Amérique Septentrionale.

Sur la pelouse d'un vert sombre qui résistait mollement sous nos pas, des fleurs sauvages, pâles, et fanées par les exhalaisons marines, étaient épanouies. Quelques-uns d'entre nous se sont amusés à en cueillir. On s'appelait pour s'aider à les analyser et à les nommer. Je n'ai pas été des derniers à m'associer à ce groupe de botanistes. Douce étude des plantes! récréation instructive!

Charme des lieux inconnus! Plaisir de tous les âges et de toutes les saisons! Occupation attrayante qui abrège les longues routes, peuple les déserts, embellit les sites les plus ingrats, distrait de la fatigue du corps et des peines de l'ame! Combien ne vous dois-je pas de reconnaissance! La France était en proie à la terreur. Des fanatiques avaient rêvé qu'au lieu de réparer l'édifice social, il fallait l'abattre et le reconstruire. Ils faisaient le chaos pour se donner le mérite de la création. J'entrais dans le monde. Toutes les carrières étaient fermées, hors celle du crime : toutes les gloires étaient flétries, hors celle du champ de bataille et du martyre politique. Où se réfugier contre l'horrible fléau qui ravageait la patrie? Mon heureuse étoile m'avait rapproché de quelques hommes de mon âge, passionnés comme moi pour la liberté sous les lois et pour l'égalité devant la justice, et indignés du despotisme odieux sous lequel nous gémissions. L'un d'eux unissait les qualités du cœur à un esprit distingué. Il y avait du dévouement dans ses affections, de l'exaltation dans sa loyauté, de la rudesse dans sa franchise. Quelquefois la mélancolie à laquelle il était enclin, dégénérait en tristesse. Alors il repoussait plutôt

les consolations qu'il ne les acceptait. Cependant une voix amie, les conseils de la sagesse, son ardent amour du travail, et l'infatigable facilité avec laquelle il s'y livrait, lui rendaient son courage et son énergie. Doué d'une instruction classique, d'une mémoire sûre, sa conversation était séduisante, et toujours sérieuse ou gaie à l'excès. Étranger à la flatterie, sobre d'éloges, il mêlait à sa censure toujours juste des traits d'une causticité délicate ou sévère selon le sujet qui stimulait sa verve. Nos sentimens, nos goûts, nos opinions, étaient presque les mêmes. Trop jeunes pour avoir essuyé les revers de la fortune, ses faveurs nous étaient de même inconnues. Sans biens, nous n'avions que l'ambition d'en acquérir honorablement; et l'avenir n'offrait pas d'espérance si bornée que nous ne l'eussions accueillie avec transport. Associés par des travaux littéraires, une étroite amitié se forma entre nous. Certes ce ne fut point un penchant irréfléchi, un engouement passager. Quarante années en ont constamment resserré les liens; et chacun de nous se rend ce témoignage, que, pendant ce long espace de tems, où les épreuves les plus cruelles ne nous ont pas manqué, il n'est arrivé à aucun de nous

rien d'heureux ou de malheureux, que l'autre n'y ait pris part de cœur et d'ame, et de loin comme de près.

Pour mettre à profit nos loisirs, nous résolûmes ensemble de nous initier aux sciences naturelles. La botanique et l'anatomie obtinrent nos préférences. L'heure matinale des cours s'accordait avec le peu d'occupation que nous nous étions procuré, et dont le salaire nous aidait à subsister. Nous logions dans un quartier de Paris diamétralement opposé à celui des écoles. Pour arriver à tems, il nous fallait partir à la pointe du jour. Inquiets le soir, en nous disant adieu, d'être arrêtés pendant la nuit, quelle joie n'était-ce point de nous retrouver libres le lendemain! Mais elle durait peu. La place des exécutions était sur notre route. Aux pieds de l'image hideuse de la République, exposée sur le piédestal écorné de la statue de Louis XV, et contre les débris de la balustrade de marbre qui y étaient restés, s'élevaient des tas de caillots souillés de boue et d'ordures. C'était le sang presque chaud des honorables victimes immolées la veille. Non loin de là, une baraque en planches goudronnées renfermait les instrumens de cet horrible sacrifice : sur la demande du bourreau, la

Convention l'avait fait construire, afin d'économiser la dépense de leur transport journalier. Pensifs, la tête basse et dans un morne silence, nous traversions rapidement, ce théâtre d'assassinats. Les belles allées des Tuileries, la fraîcheur du matin, l'habitude aussi de notre dur esclavage (car on l'avait prise, hélas!) n'effaçaient pas les impressions cruelles que nous venions de recevoir. Notre douleur ne se calmait que dans l'amphithéâtre du Muséum d'Histoire naturelle, devant la table chargée de feuillage et de fleurs, où les secrets de l'organisation des plantes, les mystères de leurs amours, de leur reproduction et de leur sensibilité, allaient nous être révélés. Avec quelle vive curiosité nous écoutions le professeur, et nous recueillions ses moindres paroles! C'était alors le célèbre et excellent Desfontaines. J'entends encore sa voix douce et sonore. Je vois ses traits d'une expression si probe et si modeste. Comme ses regards s'animaient en parlant de la science qui doit tant à son esprit observateur, attentif, méthodique! De quelle philosophie il accompagnait ses leçons! Exemptes des écarts d'une imagination brillante, elles n'en convenaient que mieux au sujet. Son élocution était simple, na-

turelle, facile. Il se prêtait avec une complaisance sans bornes, à l'ignorance de ses auditeurs, et ne négligeait rien pour la dissiper. Ah! que ces heures si paisibles s'écoulaient promptement! Quel adoucissement n'apportaient-elles pas aux peines cuisantes qui nous déchiraient le cœur! Et quels souvenirs profonds elles m'ont laissés!

La chaloupe a déjà fait deux voyages à bord: notre tour de nous rembarquer est venu. Jetons encore les yeux sur Staffa. Ses rochers, ses petites anses, ses promontoires, ses colonnades, ses piliers, ses corniches et le frontispice de son temple, qui s'effacent par degrés à mesure que nous nous éloignons, ne sont bientôt plus qu'une masse informe et confuse, et s'évanouissent dans l'espace. Le nouveau but de notre excursion maritime nous occupe seul maintenant. C'est à l'*île des vagues*, à Iona, que nous allons. Elle se nommait jadis I-Colm-Kill et I-Columb-Kill, ce qui signifie l'*île de l'Église* ou *du Monastère de Saint-Columba*. Avant l'établissement du christianisme les druides y avaient un temple. Columba y vint, de l'Irlande sa patrie, prêcher aux Pictes qui l'habitaient, les dogmes de la foi nouvelle [1].

[1] 565.

Quelques disciples l'avaient suivi. Il fonda deux couvens : l'un d'hommes, l'autre de femmes. Les intervalles de la prière étaient remplis par l'étude. Quelques enseignemens se mêlèrent à celui de la foi. C'est de là que se répandaient les lumières qui commencèrent à éclairer les régions calédoniennes. Le zèle, la piété et la canonisation de Columba sanctifièrent le lieu de sa retraite. Les rois, les prêtres, les guerriers voulurent y être enterrés. On voit le port où arrivaient leurs dépouilles mortelles. De pompeuses cérémonies présidaient à ces funérailles. Shakspeare le rappelle dans sa tragédie de *Macbeth*. Quand les nobles Écossais Rosse et Macduff se demandent ce qu'est devenu le corps de Duncan, celui-ci répond :

Carried to Colmes-Kill;
The sacred store-house of his predecessors,
And guardian of their bones [1].

On croyait d'ailleurs que, sept ans avant la fin du monde, la terre serait submergée, qu'Iona seule surnagerait, et que ses morts auraient part à ce privilége. Les Danois, au commencement du

[1] SHAKSPEARE, *Macbeth*, act. II, sc. 4.

Il a été transporté à Colmes-Kill, dépôt sacré de ses prédécesseurs et gardien de leurs ossemens.

neuvième siècle, ravagèrent cette île. Ceux de ses pieux habitans qui échappèrent à la mort, prirent la fuite; et les temples et les monastères furent abandonnés. Après la retraite des barbares, des moines de l'ordre de Cluny s'y établirent, et y restèrent jusqu'à la destruction des institutions conventuelles. A cette époque, les revenus qui y étaient attachés échurent au siége d'Argyle; et ils devinrent la propriété du duc de ce nom, quand l'église écossaise cessa de reconnaître la dignité épiscopale dans la hiérarchie ecclésiastique.

L'île d'Iona est à neuf milles sud-ouest de Staffa, et à l'ouest de Mull dont un petit détroit la sépare. Elle a cinq milles de long sur trois de large. On la dit peuplée de quatre cents ames. Sa base se compose presque entièrement de marbre et de granit. Quelque terre végétale y est répandue par places. Laissant à gauche la baie de Lévin, nous nous dirigeons vers Bloody-Bay, *la Baie ensanglantée*, ainsi nommée d'un combat acharné que s'y livrèrent un Macdonald et son fils. Déjà nous apercevions Iona assez distinctement. Elle est comme sillonnée de ravins verdoyans, qui font ressortir la nudité des rochers dont sa ceinture est hérissée. Aucun ar-

bre, aucun arbuste ne les ombragent. Sur le rivage s'élèvent les ruines des monumens voués jadis au culte catholique, les murs déchirés de l'église cathédrale, sa tour, les pignons dépourvus de toitures de deux couvens écroulés. Ces restes d'une antique consécration, au milieu de l'océan, sur une terre ingrate, battue par les tempêtes et presque déserte, couverte en grande partie de tombeaux qui devaient braver les ravages du tems et dont les inscriptions n'existent plus, plongent le spectateur dans une méditation profonde. Quelle image du néant des choses humaines! Et quel oubli plane sur tant de mémoires, sur tant de noms promis à l'immortalité!

Le paquebot s'arrête, et nous gagnons successivement le bord à l'aide de la chaloupe. La plage sur laquelle elle nous dépose, n'est qu'un amas confus de silex énormes et de blocs jetés au hasard. Au-delà et assez loin se développe une rangée de masures devant laquelle passe un sentier étroit, tortueux, parsemé de pierres aiguës. Nous l'atteignons à grande peine, non sans broncher et courir le risque de tomber durement. Notre arrivée éveille la curiosité des habitans. Les femmes accourent sur le seuil de leurs portes. Nous marchons entourés d'enfans vê-

tus de haillons. Les hommes nous regardent de côté, à la dérobée, et comme s'ils nous reprochaient d'être plus heureux ou moins malheureux qu'ils ne le sont. L'un d'eux s'avance. Il a de meilleurs habits; ses manières ont moins de sauvagerie : c'est le cicérone du lieu. Il offre de nous guider, et nous le suivons. Chemin faisant, j'aperçois, dans l'une des huttes de ce misérable village, une femme jeune, grande et belle. Ses formes sont grecques. Dans ses yeux d'un noir d'ébène, est empreinte une candeur ineffable. Quoique brune, sa physionomie n'exprime aucune vivacité. La langueur et la mélancolie semblent seules lui être familières. Ses cheveux se rattachent au sommet de sa tête. Un fichu, un corset, une jupe courte, couleur de suie, composent son ajustement. Elle a les jambes et les pieds nus et sales. Je lui demande la permission de visiter sa demeure. Elle ne parle que le gaëlique, et ne m'a pas compris; mais, devinant mon intention, elle fait quelques pas en arrière, m'invitant d'un geste à la suivre. Ce n'est qu'une seule chambre entre quatre murs de boue, de paille, de branchages et de touffes de gazon desséchées. Il n'y a ni fenêtre, ni pavé. Le jour vient par la porte. Au milieu, contre

deux pierres, des mottes de tourbe se consument sans brûler. La fumée sort à travers le toit fait de racines de bruyères et de roseaux, liés avec des herbes marines, et assujétis par des galets. Au long de ce foyer rustique, sur deux grabats jonchés de fougère et de je ne sais quelles autres plantes peu élastiques, traînent des lambeaux de couvertures de laine. Une vieille, le chef du ménage, au regard éteint, accroupie sur les talons, distribue un peu de grain à des poulets et des canards qui se le disputent. Dans un coin, des cochons dévorent en grognant des épluchures de légumes ; et une couche de fumier infect, épaisse de plusieurs pouces, couvre le sol. Cette chaumière n'est ni la plus pauvre, ni la moins soignée. Toutes se ressemblent. C'est l'égalité de la misère : puisse celle de la résignation y régner de même! J'ai pris dans ma bourse, de l'argent qu'on ne me demandait pas, et je l'ai présenté à la jeune femme qui m'a tendu aussitôt la main. Avec quelle expression de remerciement ses yeux se sont attachés sur les miens! J'y lisais avec délices, les sentimens qu'elle éprouvait, la surprise, une joie timide, un innocent embarras, l'espoir de soustraire elle et ses enfans à de cruelles privations.

Dans ce cœur maternel entraient à la fois, la consolation et l'espérance qui le visitaient rarement. Qu'il y a de plaisir à donner! plus encore qu'à recevoir, j'en suis sûr.

Oh, charity! our helpless nature's pride,
Thou friend to him who knows no friend beside...
....
Is aught so fair in ev'ning's ling'ring gleam,
As from thine eye the meek and pensive beam [1]?

Je n'avais pas remarqué un de nos passagers, habitant de Glasgow, homme instruit et de bonnes manières, qui assistait à cette scène muette. « Quelle misère! ai-je dit en me retournant vers lui. — Ils y sont accoutumés, a-t-il répondu avec un sourire d'indifférence. — Accoutumés! Et si jamais il leur venait en fantaisie de contracter d'autres habitudes? — Comment le pourraient-ils? que voulez-vous qu'ils fassent? Il y a trop loin de la tentative au succès; et le découragement garantit la docilité. — J'y consens; mais on a vu franchir de plus grandes distances, et se rompre des digues plus fortes. »

[1] Bowles.

O charité! noble refuge des pauvres! toi qui aimes celui qui sans toi n'aurait point d'ami.......... La douce clarté du soir a-t-elle rien d'aussi touchant que l'expression tendre et compatissante de ton regard?

A travers de petits champs d'avoine et de pommes de terre, nous sommes arrivés au cimetière dont les places furent jadis si recherchées. Les pierres tumulaires s'y touchent. Quelques-unes ont conservé l'image et les insignes des morts qu'elles couvrent. Quant aux inscriptions qui y étaient gravées, il n'en reste presque plus de traces. Des croix s'élèvent de tous côtés, les unes nues, les autres décorées de crucifix et d'arabesques. La cathédrale est peu éloignée. Qui la reconnaîtrait parmi les débris dont elle est encombrée? A peine si quelques voûtes, quelques fenêtres, quelques colonnes de la nef sont entières. La plupart des sculptures qui ornaient les frises et les chapiteaux sont mutilées, usées par l'inclémence des saisons. Les fragmens qui ont résisté, représentent des triomphes, des martyres, des figures emblématiques ou imaginaires, des allégories superstitieuses, un ange qui pèse les ames, une cigogne appâtée par un griffon. Le bénitier est à l'entrée, près de la porte. Quelques gouttes de pluie y séjournent. Elles remplacent l'eau lustrale qui le remplissait jadis. On voit aux deux côtés de l'autel les tombeaux de deux abbés; et dans le sanctuaire, la place qu'occupaient deux tablettes de

marbre noir, sur lesquelles se scellaient par le serment, les contrats, les alliances, tous les actes auxquels on voulait donner plus d'authenticité. Puis viennent la sacristie, le cloître, le réfectoire, ou du moins des enceintes auxquelles on prête ces diverses désignations, et dont la culture s'est emparée, ou qui servent d'étables et de pâturage.

Pendant que notre érudit cicérone récitait de son mieux la sainte légende d'Iona, les beautés de son église, la richesse de son abbaye, la science de ses moines, la part qu'ils avaient eue au progrès des lumières pendant le moyen-âge, et la chasteté de ses religieuses, trois individus sont survenus. Deux, à l'air qu'ils affectaient, paraissaient jouir dans l'île de quelque autorité. L'autre était en fureur; et d'une voix irritée, il a demandé lequel d'entre nous avait eu la hardiesse de frapper d'un marteau, des blocs de marbre et de granit qui lui appartenaient, et d'en prendre des éclats. « Je n'ai cru commettre aucun dégât, a répondu aussitôt l'habitant de Glasgow qui ne me quittait pas. Ces blocs sont confondus sur le rivage avec des pierres qui n'ont aucun prix. J'ai pensé qu'ils n'étaient là que comme les autres maté-

riaux de la jetée. Rien n'annonçait qu'ils fussent destinés à un usage différent. En ma qualité de minéralogiste, j'en ai détaché des échantillons, et je les paierai ce que vous les évaluerez. » En même tems il tirait sa bourse et se disposait à compter quelques monnaies. « Ce n'est pas de l'argent que je veux, mais la réparation de l'atteinte portée à ma propriété. — Mon ignorance doit m'excuser. Combien vous faut-il? — Vous connaissez les lois. Les propriétés sont sacrées. Vous avez violé la mienne: c'est un délit. Les magistrats sont ici; et je suis le maître de former devant eux une plainte contre vous. — Ils ne me condamneraient qu'à ce que je vous offre. — Vous avez encouru la prison. » Il s'échauffait dans sa colère. Cette menace n'a pas laissé d'inquiéter notre camarade. Les soi-disant magistrats étaient impassibles. Nous écoutions en silence sans trop comprendre l'obstination de cet homme singulier, qui peut-être avait raison, mais dont la prétention était aussi ridicule qu'exagérée. Ce débat prouvait au reste l'empire despotique de la loi, et combien ce mot seul commandait l'obéissance. Je venais de ramasser un débris informe de moëllon, que je ne me proposais certes pas d'emporter. M'avan-

çant gravement vers l'insulaire irrité : « Avez-vous, lui ai-je dit, quelque droit à cette pierre? je suis prêt à vous la rendre. — Non! » m'a-t-il répondu brusquement. Et il allait continuer ses réclamations et ses reproches. Ma déférence affectée a excité le rire des assistans, fait diversion, et calmé sa rage et ses cris. Il a fini par sourire lui-même, et s'est éloigné. Je ne me lassais pas d'interroger sur cette algarade, ceux que je supposais capables de m'en expliquer la cause, car on ne pouvait l'attribuer au tort léger dont il se plaignait. Chacun s'en étonnait comme moi ; mais tous répétaient avec conviction, et comme s'ils eussent émis un verdict : « C'est son droit. » Peu d'instans après nous avons regagné le port. Une foule d'enfans nous y attendaient les mains pleines d'aigues marines, d'amygdaloïdes, de cristaux et de cailloux plus ou moins transparens que les étrangers achètent par charité, et dont les Hébridiens font des bijoux ou des amulettes. A notre vue les pauvres petits ont accouru. Ils ont saisi nos vêtemens, s'y sont attachés, nous ont harcelés de leurs clameurs et de leurs instances, et n'ont lâché prise qu'après avoir obtenu le débit de leurs collections, dont ils ont reçu le prix avec

des transports d'une joie bruyante et pour ainsi dire convulsive.

Nous voici de nouveau sur *le Highlander*, emportant une abondante moisson de souvenirs religieux, historiques, pittoresques. Tant d'impressions si vives et si variées amènent des entretiens animés. On se montre réciproquement les fragmens qu'on a détachés des rochers et des murs, les plantes que l'on a cueillies, la provision de coquillages et de galets qu'on s'est faite. Le minéralogiste de Glasgow a eu le bonheur de rencontrer un petit basalte triangulaire, d'un pouce de diamètre et de huit pouces de longueur, qui excite l'envie générale. Nous revoyons Staffa, avec son entourage d'îlots, de brisans, de récifs, ses bords découpés, son temple gothique, sa ceinture d'algues et de varechs, et sa couronne de lichen, de mousse et de verdure. Comme chacun la regarde attentivement! Mais nos roues nous entraînent loin d'elle. Sa forme change à chaque instant. Les crayons les plus exercés ne pourraient en saisir un croquis. Tour à tour les autres îles de cet archipel passent sous nos yeux. Elles ne se distinguent que par le degré de stérilité dont elles sont frappées. Quel triste sort que de naître sur ces terres ingrates,

sous un climat si rigoureux, dans ces parages féconds en tempêtes! Travail et misère, telle doit être la devise de leurs malheureux habitans. La récolte ne dépasse pas l'orge, l'avoine, les pommes de terre, les choux et les navets. Le peu de bestiaux qu'on élève, restreint journellement l'espace laissé à la famille pour subsister. Par bonheur, le gibier et les oiseaux d'eau abondent; les mers sont poissonneuses; et la chasse et la pêche augmentent les ressources du ménage. Enfin, pour ces infortunés, déshérités en quelque sorte par la nature, c'est la patrie: et quels sentimens d'amour la terre natale n'éveille-t-elle pas dans le cœur humain!

Dear is that shed to which his soul conforms,
And dear that hill which lifts him to the storms;
And as a child, when scaring sounds molest,
Clings close and closer to the mother's breast,
So the loud torrent, and the whirlwind's roar,
But bind him to his native mountains more [1].

Quelques manufactures d'étoffes grossières se

[1] GOLDSMITH, *le Voyageur*.

Le moindre réduit a des charmes pour celui qui sait s'en contenter; et la colline qui l'abrite des orages lui est chère : les mugissemens du torrent et de la tempête l'attachent de plus en plus aux montagnes qui le virent naître, de même que l'enfant effrayé des accens d'une voix inconnue, se serre étroitement contre le sein de sa mère.

sont, dit-on, établies depuis peu dans les Hébrides. Leur principale branche d'industrie et de commerce est la fabrication et la vente de la soude. Au reste, ni la mauvaise nourriture, ni les travaux pénibles et périlleux pour subvenir aux premiers besoins de la vie, ne nuisent à la propagation et à la longévité des Hébridiens. Souvent une couche leur donne des jumeaux; et ils comptent de longues vieillesses. Des écoles publiques ont été fondées dans leurs îles; des prêtres vont à certaines époques y célébrer le service divin : mais ces élémens de civilisation feront nécessairement peu de progrès. Il faut vivre avant de s'instruire. Quand le jour suffit à peine pour gagner du pain, quels momens employer au développement des facultés intellectuelles? Aussi à quelles superstitions, à quels préjugés, cette population n'est-elle pas abandonnée? Des génies familiers gardent les maisons; il y a des sylphides qui veillent à leur propreté : et peut-être est-ce pour cela qu'elles ne sont ni fermées ni propres. Les remèdes passent pour n'avoir d'efficacité qu'autant que des paroles mystérieuses les accompagnent. Des lutins amis des enfans, s'asseyent près d'eux autour du foyer, et charment la veillée par leurs jeux et les for-

mes variées que leur prête la crédule famille. Le don de lire dans l'avenir, l'avertissement secret d'un événement ignoré, obtiennent une foi aveugle. Enfin l'abus du whisky achève d'ôter à la raison, le peu d'empire que lui laisse l'absence de toute éducation.

La soirée est superbe, le ciel pur, l'air d'une légèreté et d'une transparence qu'on ne rencontre qu'à la mer. La vue pénètre au-delà de la portée ordinaire : il semble que l'horizon se soit agrandi. Le capitaine fait apporter sur le tillac une table, des lunettes d'approche, et une carte marine. Il nous oriente, et nous aide à reconnaître les hauteurs que nous apercevons de tous côtés. Les plus proches appartiennent à l'île de Coll. Plus loin, vers le nord, sont celles de Muke et d'Egg, en face de la baie de Nanuagh et des monts d'Arasaik, qui furent témoins de l'arrivée et du départ du Prétendant. Au-delà s'élève le pic d'Aisgobhall qui couronne l'île de Rum ; et nous distinguons au midi, les montagnes de celle de Jura. Ces îles sont éloignées l'une de l'autre de vingt-cinq lieues : nous sommes par conséquent à douze lieues de chacune d'elles. La limpidité de l'atmosphère nous étonne. Nous contemplons les terres éparses à

la surface de l'océan. La conversation est devenue générale. Chacun y mêle ses observations et ses conjectures, et y porte le tribut de son instruction.

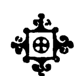
D'autres scènes se passent à l'arrière. Le prix des places y est plus modéré, et ceux qui les occupent sont d'une condition moins élevée. D'abord couchés sur les cordages ou dans l'entrepont, ils dormaient, se taisaient ou s'adressaient quelques mots à voix basse. Les accens chéris de la musette les ont tirés de la torpeur dans laquelle ils étaient plongés. Aux premières mesures d'un *reel*, leur air de danse favori, toutes ces froides figures se sont épanouies. Ce n'était pas de la gaîté ; mais la tristesse native avait disparu pour faire place à une douce mélancolie. Des couples se sont choisis, rapprochés, et le bal a commencé. Nous avons franchi la barrière qui nous séparait d'eux. Le plaisir a confondu les rangs comme il arrive toujours ; et une sorte d'émulation s'est emparée des danseurs. Vainement vous chercheriez de la grâce et de l'abandon dans leurs mouvemens, dans leurs attitudes. Les bras serrés le long du corps, le regard fixe, les traits immobiles, ils vont, viennent, se croisent avec autant de gravité que

de promptitude. Il y a dans leurs pas vifs et précipités, quelque chose qui ressemble au sautillement que la joie donne à un enfant. Le nombre des figures étant épuisé, une danseuse a été invitée à chanter. Sans se faire prier, elle s'est assise. Quelques-unes de ses compagnes l'ont imitée. Elles se sont mises en cercle. Puis, tenant des deux mains les bords d'un mouchoir qu'elles agitaient en cadence pour marquer la mesure, la première a entonné un chant gaëlique, composé de stances et d'un refrain répété en chœur. On les écoutait, on se pressait autour d'elles pour mieux entendre. « C'est un lai de guerre et d'amour, un souvenir de la patrie, m'a dit avec émotion le marin d'Aberdeen, un mélange touchant de naïveté et d'enthousiasme, de tendresse et d'énergie. Les douceurs du logis et la vie des camps en sont tour à tour le sujet. Nous croyons entendre nos bardes appeler au combat, célébrer la victoire et le clan qui l'a remportée. » En me parlant, des larmes roulaient dans ses yeux. Je voyais bien que son attendrissement était partagé par tous les auditeurs. Pour moi, quelque bonne volonté que j'y misse, je n'ai rien trouvé que de lugubre, de bizarre, et même de sauvage, dans ces voix criardes et dis-

cordantes, dans cet air sans mélodie, et dans ce mouvement monotone d'une guenille sale, entre des femmes hâves, laides, et dont on n'aurait pas soupçonné qu'aucune eût jamais eu ni fraîcheur ni jeunesse.

Ce concert a été suivi de danses nouvelles. Un calme parfait avait aplani la mer. De longues ondulations qui s'étendaient à perte de vue, balançaient seules sa surface. Chacune d'elles se communiquait à notre paquebot, et après l'avoir soulevé lentement, le laissait mollement descendre. Quelques passagers n'ont pu supporter la langueur de ce tangage, et le mal de mer les a saisis, triste fin d'une journée délicieuse. « Ah! je mourrai, répétait l'un d'eux, ces vagues interminables d'Amérique me tuent. » Ici des hommes, tout à l'heure bien portans, n'exprimaient plus que le dégoût et la souffrance. Là des femmes, dans des angoisses inexprimables, perdaient jusqu'au sentiment de la pudeur. Tout-à-coup à environ deux milles de nous, un cachalot s'est élancé, plongeant à plusieurs reprises, et flottant ensuite comme un vaisseau dont la carêne eût été renversée. Il paraissait long de cinquante à soixante pieds, et sortait de dix à douze pieds au-dessus de l'eau. De ses évents

jaillissaient deux jets d'eau paraboliques, resplendissans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Comme nous il se dirigeait vers le nord. Il a disparu pour se montrer un peu plus loin, s'enfoncer encore, revenir bondissant, frappant la mer de son poids énorme, voguant de nouveau, lançant dans les airs les colonnes écumeuses dont il aime à se jouer, et rentrer enfin dans les abîmes qu'il fréquente. Alors les jeux ont continué. Peu à peu nos malades se sont rétablis ; et nous avons débarqué à Tobermorey avant que la nuit fût close.



DÉPART DE TOBERMOREY. — UNE JEUNE HIGHLANDAISE.
LE DÉTROIT DE MULL.
LA ROCHE DE CLACH-NA-CAN. — OBAN.
LES ILES DE KERRÉRA, D'INISH ET D'EYSDIL.
LES ILES DE SEIL ET DE LUING. — L'ILE DE SHUMA. — CORRYVRECKAN.
L'ILE DE JURA.
LA BAIE ET LE CANAL CRINAN. — LE COTEAU D'OAKFIELD.
LE PARC DE SIR J. MAC-N***.

A bord du Highlander, *le 27 juillet 1826.*

Il est cinq heures du matin. Les derniers accens de la musette retentissent : nous partons. A peine sommes-nous dans le détroit de Mull, que de chaque port du rivage sortent de petites barques, qui viennent de nouveau recevoir ou nous donner les commissions de la contrée. La plupart amènent des passagers qui se rendent à Glasgow comme nous. La foule est telle que les places privilégiées sont elles-mêmes envahies. Des groupes s'établissent sur les côtés, au pied de la mâture écourtée du bâtiment, partout. Au centre de l'un d'eux, près de sa mère, et entourée de quelques compagnes, une jeune paysanne

attire nos regards. Son costume est pauvre et grossier. Aucun ornement ne la pare; mais qu'elle est belle! Elle eût servi de modèle aux vierges de Raphaël. A des traits célestes elle unit des formes ravissantes. A demi couchée sur le côté, ses genoux sont inégalement repliés sous elle. Ses jambes et ses pieds nus qui dépassent sa jupe de couleur sombre, ont des proportions séduisantes, et trahissent les grâces du reste de son corps souple et moelleux. La pointe d'un schall de bure qu'elle partage avec sa plus proche voisine, enveloppe sa tête d'une façon pittoresque. Elle le retient contre son visage avec une main voluptueuse qu'on voudrait baiser si elle était propre. Sous cette draperie qui ombrage son front, brillent des yeux où se peint une coquetterie timide et innocente. Elle s'est aperçue que nous la remarquions; un sourire a effleuré ses lèvres; et la pudeur a teint d'une légère nuance de pourpre, sa carnation brune et hâlée.

Il est devenu impossible de se promener ou seulement de changer de place sur le tillac, tant l'on y est serré. Bon gré, mal gré, il faut y rester exposé aux émanations nauséabondes que rassemble la marche du paquebot : c'est un mé-

lange de la vapeur d'eau de mer en ébullition dont la fadeur est extrême, de la fumée sulfureuse du charbon de terre, des exhalaisons de la graisse échauffée dont les engrenages de la machine sont humectés, et de la fastidieuse odeur d'une cuisine de mouton et de harengs frais, qui commence avant le jour et ne finit qu'au port. Cette atmosphère rassasierait la faim la plus robuste. Le confort des bateaux à vapeur est encore loin, je ne dis pas de celui de la richesse, mais seulement d'une aisance médiocre. Quoi qu'il en soit, nous cheminons. Les sites que nous connaissons déjà, s'offrent à nous sous un nouvel aspect. Nous disons un dernier adieu aux coteaux de Mull et de Morvern, à leurs montagnes, à leurs chaumières rares et cachées, à leurs sapins, à leurs bruyères et aux tristes habitans de leurs vallées sauvages. Enfin le donjon de Dunoly se dessine dans l'azur des cieux. A la base du rocher qu'il couronne, croissent quelques arbres, quelques buissons. Sur le bord de la route tracée en cet endroit, parmi des débris de brèche, le bloc qui s'élève semblable à un pilier, servait à Fingal pour attacher son chien Bran, quand la chasse le conduisait dans les environs. On le nomme Clach-na-can, *le pilier du*

chien. Ici le rideau va tomber pour nous, sur le théâtre d'Ossian et les ombres de ses héros. Rien ne nous rappellera plus la poésie des bardes, ni le son de leurs harpes. La glorieuse et hospitalière Calédonie, ses âpres montagnes, ses vallées profondes et ses mers orageuses s'éloignent de nous. Voici le port d'Oban.

Cette fois la station est courte. Nous naviguons désormais pour arriver. Le paquebot ne s'arrêtera qu'au terme du voyage; et nous ne jetterons plus qu'un rapide regard, sur les côtes devant lesquelles nous passerons. Au sortir du port, s'ouvre l'archipel méridional des Hébrides. On parcourt dans toute sa longueur, le détroit de Kerréra. L'île qui lui donne son nom a quatre milles de long et un à deux milles de large. Son sol est volcanique. On y trouve deux bons mouillages, Ardintrive et Horse-Shoe-Bay. Vers le milieu du treizième siècle, le dernier vit la réunion d'une flotte qu'Alexandre II armait contre les Danois : ce roi mourut avant d'avoir pu accomplir son dessein[1]. Nous entrons dans la pleine mer, laissant à gauche les îles d'Inish et d'Eysdil. Celle-ci n'est presque qu'un massif d'ar-

[1] 1249.

doise excellente, d'où l'on en tire en telle quantité depuis plus de cent vingt ans qu'elle est très-abaissée. Quoique le tems soit superbe, nous nous dirigeons vers le détroit de Cuan qui sépare l'île de Seil de celle de Luing : c'est la route que l'on prend quand on craint des tempêtes. Le bord occidental de l'île de Seil est hérissé de roches perpendiculaires, au pied desquelles tournoie un remoùs dangereux. Elle tient au continent par un pont jeté sur le bras de mer étroit qui la sépare de Clachan. L'île de Luing est une riche ardoisière, comme la plupart de celles qui sont éparses dans ces parages. Nous l'avons longée de très-près. Ses carrières sont à fleur d'eau ; et il n'eût tenu qu'à nous de parler aux ouvriers qui y travaillaient. A son sommet on aperçoit les restes d'un fort. Elle a un petit port qui se nomme Killchattan, vis-à-vis du golfe de Melford. Le comte de Breadalbane en est propriétaire ; et selon le bruit public, il en tire annuellement un revenu considérable. J'ignore si elle fait partie des terres immenses que ce grand seigneur possède dans le voisinage, qui s'étendent de Tay-Bridge dans le comté de Perth à Casdale dans celui d'Argyle, et dont la longueur est de quatre-vingt dix-neuf

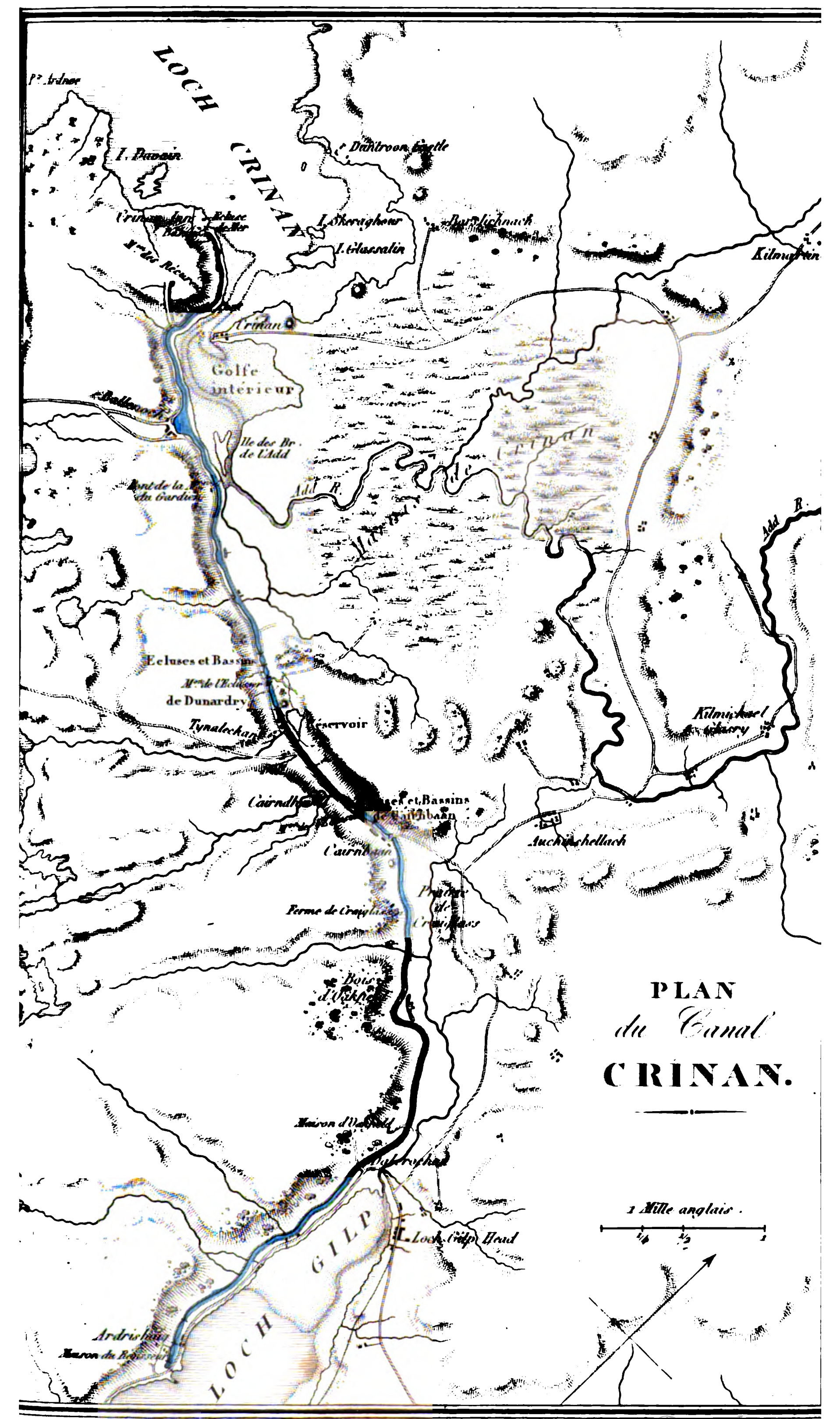
milles, et la largeur de trois à quinze milles, presque d'un seul tenant. Treize mille cinq cent trente-sept individus et sept mille moutons vivent sur ce domaine. Plusieurs des fermiers payent douze cents livres sterling de rente, et la totalité des baux s'élève à quarante mille livres sterling.

Plus loin, à l'est de l'île de Luing, se trouve celle de Shuma, plantée de bois, et dont la verdure contraste avec l'aridité et la nudité de celles qui l'entourent. De l'une à l'autre, il y a environ un mille de distance. Nous passons entre elles, et débouchons sur un espace large de plus de deux lieues carrées, et qui se confond à droite avec l'océan. Je remarquais dans l'équipage quelque préoccupation. Notre marin d'Aberdeen avait demandé assez brusquement au capitaine, où nous allions; et celui-ci, beaucoup trop soigneux de ses profits et des détails du ménage, s'est aperçu qu'un amateur tenait notre gouvernail. Il a tancé le timonnier qui lui avait cédé son poste; et nous nous sommes remis dans la bonne voie. « Nous ne marchons pas, a continué l'Aberdeenois en s'adressant à moi; regardez: le flux est ici d'une force extraordinaire. Nous sommes pour ainsi dire arrêtés. » L'eau bouillon-

nait comme de mille sources autour de nous, se mouvait sur elle-même, et ses courans se combattaient, sans agitation toutefois, car il n'y avait pas un air de vent. Scarba était à l'ouest. Nous ressentions l'effet lointain du gouffre de Corryvreckan qui est entre cette île et celle de Jura. Ce gouffre doit son nom à un prince norwégien qui y fut englouti. A la marée montante, l'océan s'y porte avec une violence extrême; et par un gros tems, la résistance qu'il éprouve, soit des rives prochaines, soit des roches cachées sous les flots, cause une tourmente redoutable. Des abîmes se creusent de toutes parts. La vague arrivée sur leurs bords y descend de toute sa pesanteur comme un torrent. Refoulée, elle remonte; et rencontrant celles qui la suivaient, elle se résout avec un fracas horrible, en nuages épais chargés d'écume. C'est un spectacle affreux, un effroyable tumulte; un danger auquel en tems ordinaire des vaisseaux d'un médiocre tonnage peuvent échapper, mais que les petites embarcations ne bravent jamais impunément.

L'île de Jura n'admet quelque culture que dans la partie orientale de son extrémité nord, où elle compte sept à huit cents habitans. Le reste est stérile, désert, parsemé d'un grand

nombre de lacs, de mamelons et de montagnes, entre lesquelles on distingue le Ben-Achaolais, le Ben-an-Oir, le Ben-Sheunta, et le Corra-Ben, qui ont de deux à trois mille pieds d'élévation. A travers les îlots et les écueils, nous nous rapprochons du rivage d'Argyle-Shire. La pointe et le bras de mer que nous laissons à l'orient sont ceux de Craignish. Là commence la baie de Crinan qui conduit à l'entrée du canal de ce nom. Autrefois la Haute-Écosse occidentale et les Hébrides ne communiquaient avec la Clyde, qu'en côtoyant les rives de Cantyre. Le canal Crinan, construit en 1810, a coupé l'isthme qui joignait cette presqu'île au continent. Sa longueur est de neuf milles. Quinze écluses en règlent le nivellement. Il est profond de neuf à dix pieds, et assez large pour recevoir les bateaux à vapeur d'une grande dimension. Des réparations indispensables obligèrent de le fermer en 1817 : il paraît qu'une espèce de vers destructive des bois de charpente y est fort commune, et qu'il en était résulté des dommages considérables. L'utilité de ce canal est telle, que le Parlement le plaça à cette occasion, sous la surveillance des commissaires qui présidaient à la construction du canal Calédonien. Il s'agissait de le remettre



Gravé par Ambroise Tardieu, membre de la Société royale de Géographie de Paris.

promptement en état, afin de ne suspendre que le moins possible la pêche des harengs et le cabotage des parages circonvoisins. On avait accordé à l'entrepreneur douze mois pour ses travaux. Contre l'usage ou l'abus français, il n'en employa que neuf. Pendant cet espace de tems, toutes les portes des écluses avaient été enlevées, réparées ou refaites à neuf, et replacées. On avait rétabli six ponts en fer. Les bassins avaient été débarrassés des envasemens et des éboulemens qui les obstruaient. Quelques portions du canal, et ses bords surtout, avaient été creusés plus profondément. Enfin rien n'avait été négligé pour rendre cette navigation plus sûre et plus commode; et la jetée qui en protége l'entrée, avait été prolongée, afin d'abriter les vaisseaux qui seraient obligés d'y stationner pour attendre la marée ou le vent. Dès l'ouverture de ce canal, ses produits augmentèrent. Ils ont diminué en même tems que ceux du canal Calédonien. Les commissaires se plaignaient chaque année, de ne pouvoir faire sur la compensation des recettes et des dépenses, une réserve assez considérable pour parer aux accidens graves qui surviendraient. Néanmoins fidèle à son système, interrompu cependant quelquefois, de ne point intervenir dans les affaires

particulières, le gouvernement a proposé depuis au Parlement, de rendre à la compagnie des titulaires de cette entreprise, l'administration qui lui avait sans doute été retirée pour cause de négligence ; et il est probable que le bill aura passé sans discussion.

Bien que la manœuvre des écluses se fasse avec dextérité et promptitude, il faut quatre heures pour parcourir le canal Crinan. A gauche s'étendent des marais immenses, baignés par la rivière d'Add et ses affluens. Quelques bouquets d'arbres ornent la rive opposée. Plusieurs rivières y aboutissent. Le premier village se nomme Ballenoch : c'est l'un des rendez-vous les plus fréquentés par les pêcheurs de harengs, pendant la seconde saison de leurs expéditions, qui commence en septembre et finit dans les premiers jours de janvier. Puis se succèdent une chaumière isolée, les hameaux de Tynaleckan, de Dell, de Cairndhu et la ferme de Craiglass, entremêlés de bassins, de réservoirs, des maisons des éclusiers, et de tous les accessoires d'un fleuve artificiel. Un bois couvre le penchant du coteau d'Oakfield. Il touche presque à une habitation rurale dont les jardins embellissent les bords du canal. Parmi le gazon et les

fleurs serpentent des sentiers charmans. De beaux arbres assortis avec goût répandent dans le paysage une agréable variété. Ce luxe champêtre récrée notre vue. C'est le premier parc soigné et dessiné à l'anglaise, que nous rencontrons depuis Édimbourg. Ici finit la nature sauvage des Highlands : nous retournons à la civilisation. Ce domaine est la propriété de sir J. Mac-N*** à qui nous étions recommandés par son ami, M. John M*** d'Édimbourg. Il nous était libre d'y descendre, et de réclamer l'hospitalité qui nous était promise. Nous avons passé outre. Dans le plan des voyages que l'on entreprend, il y a une sorte d'obligation, d'engagement qu'on n'aime pas à rompre. Arbitre de sa propre volonté, on a peine à enfreindre la loi qu'on s'est imposée, d'aller d'un lieu à un autre sans s'arrêter. Cet arrangement est lui-même une jouissance qui repose l'esprit et s'accorde avec la raison. On craint aussi de trop prolonger l'absence de la patrie. Que sais-je? Mille causes imperceptibles nous déterminèrent; et nous poursuivîmes le cours de notre navigation.



ARDRISHAIG.

LE LAC GILP. — LE LAC FYNE. — DANSES ET CHANTS. — LA NUIT.
LA PÊCHE DES HARENGS. — L'ILE DE BUTE.
LE CAP D'ARDLAMONT.—L'ILE D'ELLEN-GREIG.—SOUVENIRS HISTORIQUES.
LE LAC STREVIN. — ROTHSAY. — L'EMBOUCHURE DE LA CLYDE.
GREENOCK. — JAMES WATT. — LE LEVER DES PASSAGERS.
LA BRUME. — DUMBARTON ET SON CHATEAU.
SOUVENIRS HISTORIQUES.—LES BORDS DE LA CLYDE.—DIVERS ENTRETIENS.
LE CANAL DE LA CLYDE AU FORTH. — GLASGOW.
SOUVENIRS DE BORDEAUX. — ARRIVÉE A GLASGOW.

Glasgow, le 28 juillet 1826.

Le canal Crinan débouche dans le port du village d'Ardrishaig, sur le lac Gilp. Un fanal en indique l'entrée. Du lac Gilp on passe dans celui de Fyne, vaste bras de mer qui s'étend au nord-est dans les terres jusqu'à Ardkinglass au-dessus d'Inverary, et se divise au midi sur les côtes de l'île d'Arran, entre le détroit de Kilbrannan et l'embouchure de la Clyde. Par le tems calme que nous avons, rien n'égale la beauté du spectacle qui se déploie à nos yeux. Du sommet de chaque rivage, s'inclinent des coteaux

boisés, dominés au loin par de hautes montagnes que la verdure des sapins teint d'une sombre nuance d'azur. Celles de l'ouest sont déjà dans l'ombre, tandis que la cime de la chaîne orientale est encore éclairée des derniers rayons du soleil couchant. Nous naviguons désormais sans rencontrer le moindre obstacle, sans qu'aucun nouvel arrivant nous retienne. A la proue du paquebot, les *pibrocs*, les lais et les *reels* qui n'avaient cessé de retentir dans le détroit de Mull, recommencent. Les chanteuses dont la voix est la plus belle et la mémoire la mieux ornée, les meilleurs danseurs viennent à la poupe exercer leur talent, et recueillir nos applaudissemens et nos éloges. La fin du jour ne suspend point ces jeux. Mais l'air est devenu plus vif. On se réfugie dans l'entrepont. L'infatigable ménétrier calédonien a suivi la troupe joyeuse. Des lampes brûlent. On s'assied le long des bordages, sur des bancs, sur le plancher. Des curieux regardent par les écoutilles. Le bal s'anime. L'équipage y prend part; et la plus cordiale gaîté préside à cette fête improvisée. Cependant l'heure est avancée. Il fait froid et humide. Tour à tour chacun se retire, et s'arrange pour passer la nuit le moins incommodément possi-

ble, et se livrer au repos. Sans égards pour leurs nombreux compagnons de voyage, quelques passagers indigènes se sont couchés sur les canapés rembourrés de la chambre. A six ou huit qu'ils sont, ils occupent la place de vingt, et dorment déjà ou font semblant de dormir. Les discrets n'ont plus d'autre asile que le tillac. Enveloppés de leurs manteaux, quelques-uns s'étendent sur les cordages, d'autres sous des lambeaux de voiles. A l'avant il n'en est point ainsi. Le pêle-mêle est complet. Sur le pont, des groupes d'hommes, de femmes, d'enfans se sont formés de côté et d'autre. Ils se pressent pour entretenir la chaleur naturelle. Un plaid, un schall leur sert de couverture et de rideau. Ici l'on entend des entretiens mystérieux, ou le murmure d'un refrain à moitié articulé : ce sont les derniers accens de la veillée, les mots entrecoupés qui précèdent le sommeil. Là quelques cris de surprise échappent à des voix féminines, retenus aussitôt, et suivis de reproches qui s'adoucissent par degrés et s'éteignent. Dans l'étage au-dessous règne un profond silence. Tous ceux qui ont pu y trouver place, sont accroupis, serrés, sans aucune distinction d'âge ni de sexe, et avec plus d'innocence que de pudeur.

Quant à moi qui aime l'air pur et la fraîcheur d'une belle nuit, je me promène et je cause avec ceux qui partagent mes goûts.

Blue roll the waters, blue the sky
Spreads like an ocean hung on high,
Bespangled with those isles of light,
So wildly, spiritually bright;
Who ever gazed upon them shining,
And turn'd to earth without repining,
Nor wish'd for wings to flee away,
And mix with their eternal ray?
The waves on either shore lay there
Calm, clear, and azure as the air;
And scarce their foam the pebbles shook,
But murmur'd meekly as the brook.
The winds were pillow'd on the waves[1].

Sur l'onde paisible brillent des points lumineux : on les prendrait pour la réverbération des étoiles du firmament. Ce sont les petits fanaux que les pêcheurs de harengs allument pendant

[1] Byron, *le Siége de Corinthe*, xi.

Les flots azurés roulent autour de nous ; au dessus, s'étend la voûte du ciel comme un océan suspendu dans les airs, parsemé d'îles de lumière, brillantes, étincelantes de mille feux. Qui les contempla jamais dans tout leur éclat, et ramena ses regards sur la terre sans quelque regret, sans désirer d'avoir des ailes pour s'envoler et se confondre avec leurs rayons éternels ? Sur chaque rivage la vague s'étend, calme, transparente et bleue comme l'air. A peine son écume effleure les cailloux de la grève : son murmure est doux comme celui du ruisseau ; et les vents dorment à sa surface.

l'obscurité, pour s'éclairer et éviter les abordages. Ces pêcheurs sont si nombreux, qu'on croirait ne pouvoir pas se frayer un passage dans leurs rangs. Il en est d'alignés : ceux-là s'associent pour occuper plus d'espace et prendre plus de poisson. D'autres éparpillés comme au hasard, ne se confient qu'à leur fortune, et en veulent les chances pour eux seuls. Tous sont d'intelligence néanmoins, pour descendre leurs filets à une profondeur différente, afin de ne se point nuire réciproquement. On s'attend à de grands profits cette année. Quelle joie pour la population environnante tout entière, au retour annuel de cette pêche, sa seule industrie!

Jadis on pensait que les harengs quittaient à des époques fixes les mers glaciales, et venaient, par bandes régulières, chercher des climats plus doux. Cet instinct et ces migrations merveilleuses ont été combattus par des observations modernes. On a reconnu que ces poissons abandonnent le fond des mers, quand ils éprouvent le besoin d'une nourriture nouvelle, ou qu'ils doivent se débarrasser de leurs laites et de leurs œufs. Alors ils s'approchent de l'embouchure des fleuves, et des parages convenables pour leur frai, sans aucun attrait particu-

lier pour un lieu quelconque. Je me souviens qu'à la suite d'un violent vent d'ouest, l'Escaut qu'ils ne fréquentent pas communément, en fut tellement rempli, qu'ils se vendaient à vil prix, qu'en peu de jours la ville et la campagne s'en rassasièrent, qu'on en jeta beaucoup, et que l'infection qu'ils répandaient devint le sujet d'ordonnances municipales. Les anciens de la ville d'Anvers prétendirent n'avoir jamais rien vu de semblable; et depuis, pendant que j'y demeurais moi-même, cette invasion ne se renouvela pas. Chaque année ces poissons abondent plus ou moins sur toutes les côtes occidentales d'Écosse et parmi les Hébrides. Leur approche se manifeste par des nuées d'oiseaux de mer qui s'en nourrissent. A leur suite viennent d'autres ennemis auxquels ils servent aussi de pâture, notamment des thons qui tombent quelquefois avec eux au pouvoir des pêcheurs. Quand le jour est clair et serein, on les voit fréquemment s'ébattre à la surface de l'eau, et lui donner tous les brillans reflets des pierres précieuses : si c'est la nuit, on la dirait couverte de phosphore incandescent. Ils forment presque la seule richesse de la contrée; car il ne faut compter, ni sur son commerce peu étendu,

ni sur le petit nombre de ses manufactures, ni sur ses rares moissons si souvent détruites par l'inclémence du climat, ou emportées par la chûte des torrens et les débordemens des rivières. On estime que chaque pêcheur gagne annuellement quarante livres sterling environ : ce n'est pas assez pour économiser et agrandir le cercle de ses profits. Aussi la propriété d'un pêcheur n'excède-t-elle pas sa cabane, son bateau et ses filets. Il n'a ni argent, ni crédit pour se procurer du sel et des barils. Le produit de sa pêche est immédiatement versé par lui dans des barques appartenant à des spéculateurs d'un ordre plus élevé, lesquels font subir aux harengs, dans des ateliers construits pour cet usage, les préparations qui les rendent propres à une consommation lointaine. Ce n'est pas que les publicistes manquent de développer les avantages que l'état retirerait d'une meilleure direction donnée à cette industrie. Ils n'épargnent pas les conseils, sur les moyens de l'encourager et de la féconder, soit par des avances, soit par des primes ou par des secours de différentes espèces. Le gouvernement lui-même ne néglige sans doute rien, pour favoriser des habitudes qui lui fourniraient une abondante pépinière

de matelots instruits et familiers avec les hasards de la mer. Quelque obstacle insurmontable, quelque routine invétérée, ou du moins lente et difficile à vaincre, s'oppose probablement à cette amélioration sociale, puisque les progrès en sont presque imperceptibles.

Depuis que la nuit est venue, notre capitaine debout sur le toit de notre roue de babord, surveille scrupuleusement la marche du paquebot à travers les bateaux-pêcheurs. C'est à lui de les éviter, puisqu'ils sont tous en panne : la moindre rencontre serait funeste, et ne pourrait être imputée qu'à son inadvertance. Nous sommes quelquefois assez près pour voir dans leur intérieur. L'équipage est peu nombreux. Il veille en silence ; ou bien une voix nous adresse des paroles d'adieu, le souhait d'un heureux voyage ; et nous glissons légèrement à l'aide de nos puissantes rames. Bientôt la lune paraît. Son disque argenté se décompose en lames brillantes et prolongées sur l'eau qui frémit à peine. Le repos de notre bord n'est plus troublé que par les pas du timonnier de quart et de celui qui vient par intervalles le remplacer. Nous nous rapprochons sensiblement de la côte orientale. Une île nous fait face. C'est celle de Bute qui donne son nom

à un comté peu étendu, composé du territoire de cette île et de celui d'Inch-Marnoc et de l'île d'Arran. Elle a dix-huit milles de long sur quatre ou cinq de large. Inculte et montueuse au nord, elle est au midi assez fertile et passablement bien cultivée. Au détour du cap d'Ardlamont, nous entrons dans le détroit fort resserré qui la sépare du comté d'Argyle, et forme un angle aigu au sommet duquel est le havre de Riddan. Là se trouve la petite île d'Ellen-Greig, célèbre par la tentative que fit Archibald, comte d'Argyle, pour soustraire l'Écosse au fanatisme bigot de Jacques II. Trois mille hommes réunis par ses soins dans les environs de Dunstaffnage, s'étaient engagés à le soutenir. Il avait des intelligences avec le duc de Monmouth. Arrivé de Hollande avec trois frégates, des munitions et des armes, il choisit Ellen-Greig pour centre de ses opérations. La corruption avait refroidi le zèle de ses partisans. Son secret était mal gardé. Une escadre royale se présenta. Le fort où il avait laissé une faible garnison capitula. Ses vaisseaux se rendirent. Fuyant avec quelques débris de sa troupe, il fut abandonné. Le marquis d'Athol, lord Charles Murray, le duc de Gordon et le comte de Dumbarton le cernaient. Ils le pri-

rent, et l'envoyèrent à Édimbourg, où il périt sur l'échafaud, après avoir souffert magnanimement les plus cruels outrages [1].

A peu de distance s'ouvre le lac Strevin, parallèle à celui de Riddan, et qui se prolonge jusqu'au milieu du district de Cowall. Puis on passe en vue de Rothsay, ancien bourg royal peuplé de quatre mille ames. Sa possession fut disputée dans les guerres de Baliol et de Bruce, dans celles de l'Angleterre contre l'Écosse. On y voit les ruines d'un vieux château qui fut une des résidences favorites des premiers Stuarts. L'obscurité nous permet à peine de distinguer les maisons du rivage, sur lesquelles les derniers rayons de la lune ne répandent qu'une faible lumière. Un phare allumé sur la pointe de Toward indique enfin l'entrée de la Clyde. Nous gouvernons d'abord vers le nord, puis tournant à droite, nous relâchons en face du lac Gare, à Greenock dans le Renfrew-Shire, pour déposer des bagages et des passagers. L'aube qui commence à poindre éclaire d'un demi-jour sa belle rade, pleine de vaisseaux de différentes nations. On aborde devant l'hôtel de la Douane, vaste

[1] 1685.

édifice carré dont la façade est ornée d'une colonnade et d'un fronton. La ville est en arrière. Ses rues paraissent étroites et tortueuses ; mais on dit que dans un quartier bâti récemment, elles sont spacieuses et alignées selon l'usage moderne. Commerce, manufactures, chantiers de construction, tous les riches accessoires d'une ville maritime, y prenaient depuis plusieurs années un accroissement rapide qui s'est ralenti dans ces derniers tems. Elle partage avec Port-Glasgow, situé un peu au-dessus, les expéditions de Glasgow, leur métropole commune. Toutes deux lui servent d'intermédiaire avec la mer, comme Leith est pour Édimbourg.

Greenock vit naître l'illustre James Watt [1], à qui les machines à vapeur doivent leurs principaux perfectionnemens, et qui se distingua pendant sa longue carrière, par son génie inventif, son esprit calculateur, et une intarissable fécondité de ressources industrielles. Il mourut âgé de quatre-vingt-trois ans [2]. Peu de tems après, une statue lui fut décernée par une assemblée nombreuse à laquelle assistaient les hommes les plus

[1] 1736.
[2] 1819.

recommandables. Elle était présidée par lord Liverpool. Le roi s'inscrivit le premier pour cinq cents livres sterling. M. Boulton, qui avait été long-tems l'associé de Watt, s'engagea pour deux cents guinées. Avant la fin de la séance, la souscription s'élevait à cinquante mille francs. Puisse l'agent dont il révéla la puissance à son pays, et qui porta le Royaume-Uni à un si haut degré d'opulence, réaliser toutes les espérances qu'on y attache! Le moment n'est pas venu de juger cette création prodigieuse. Il faut la voir aux prises avec les systèmes moraux et politiques qui naissent chaque jour, pour prononcer avec connaissance de cause sur ses avantages et ses inconvéniens, sur son utilité incontestable et l'extension indéfinie de son application. Cette question est encore toute neuve et fort peu éclaircie, quoi qu'en disent ceux que nous voyons déjà la trancher souverainement. Quant à se lancer dans le champ des conjectures, ou, si l'on veut, des raisonnemens, touchant l'influence de la perfectibilité, sur l'existence, la gloire, la fortune et le bonheur des peuples, à quoi bon? Ce n'est pas d'aujourd'hui que la discussion est ouverte, sans qu'elle ait beaucoup avancé. Jamais au reste plus de savans, et de

ceux qui ne le sont guère ou même pas du tout, ne s'en occupèrent avec ou sans mission. Attendons qu'ils soient d'accord. Je ne me sens, pour ma part, ni les facultés ni le désir de mettre un poids dans la balance. Aussi bien l'exemple des Égyptiens, des Grecs et des Romains, qui eurent aussi leur tems de progrès et d'illustration intellectuelle, embarrasse singulièrement les idées que je me fais d'un sujet d'argumentation si épineux.

A mesure que le jour augmentait, chacun est venu à la pompe du vaisseau, faire une sorte d'ablution matinale. Nul n'a manqué à cette toilette modeste, dépourvue de recherche et de parfums. C'était une chose curieuse à observer, et comme les jeunes femmes mettaient plus de tems que les vieilles, quoiqu'il n'y eût point de miroir. Cependant le soleil brillait par degrés de l'éclat le plus vif. Nous admirions les bords rians de la Clyde. Ils commençaient à se garnir de maisons de plaisance dont les gazons descendent au bord du fleuve. Tout-à-coup un cri s'élève parmi les matelots : « *Fog! fog!* le brouillard! le brouillard! » Au même instant, un sombre nuage chassé de Glasgow par un vent frais, nous a enveloppés de sa vapeur épaisse et humide. A dix

pas, on se voyait à peine. La passe du fleuve est étroite, sinueuse; des balises très-rapprochées l'indiquent : mais notre pilote ne les distinguait plus. Peu d'instans étaient écoulés, qu'à son tour il a crié : « *Ground!* terre! » et nous nous sommes sentis retenus par un banc de sable. Lever la soupape de notre récipient, et mettre la chaloupe à l'eau afin de chercher assez de fond pour nous porter, ont été les premiers soins de l'équipage. Trois hommes sont partis; deux ramaient; l'autre sondait. Nous ne les suivions plus qu'au son de leur voix, assourdie par cette lourde atmosphère, car ils avaient sur-le-champ disparu à nos yeux. Selon leurs indications nous allions, tantôt en avant, tantôt en arrière ou de côté, sans trouver aucune issue. Ignorant la place que nous occupions, il y avait lieu de craindre que quelque bateau à vapeur ne nous heurtât, accident qui s'est déjà renouvelé plus d'une fois. Dans la Clyde même, près de Gourock, à une lieue ouest de Greenock, *la Comète* venant d'Inverness, fut rencontrée par *l'Ayr* qui arrivait en sens inverse [1]. Une pointe de terre les dérobait l'un à l'autre. Ils s'abordè-

[1] 21 septembre 1825.

rent. *La Comète* sombra avec soixante-dix passagers, sur quatre-vingts qu'elle portait. Le pays est encore ému de ce naufrage qui coûta la vie aux chefs ou aux membres de plusieurs familles, parmi lesquelles il y en avait de très-recommandables.

De tems en tems le son de la cloche dont les bateaux à vapeur sont munis pour s'avertir, nous annonçait qu'il en passait à côté de nous. Un moment on crut que nous pourrions nous soulever. La chaloupe qui s'était rapprochée, signalait un endroit navigable. Nous y entrions quand notre quille s'est de nouveau enfoncée dans la vase, et nous a réduits à une immobilité complète. Pour la dégager tous les passagers ont été appelés sur le pont; et courant d'un bord à l'autre, nous avons fini par nous faire un lit plus large. Trois heures avaient été perdues dans les angoisses de cet ennui sans cesse renaissant. Une nouvelle direction nous a été indiquée; et nous venions de nous remettre à flot, quand un rayon lumineux a pénétré la nue, l'a dissipée comme par enchantement, et nous a rendus à la clarté du jour.

Séparés de la passe du fleuve, hors de la ligne des balises, nous étions à la jonction de la Le-

ven et de la Clyde, en face du rocher de Dumbarton, cône basaltique de cinq à six cents pieds d'élévation, et qui se bifurque vers les deux tiers de sa hauteur. Dans le ravin profond, creusé entre les deux pics qui le couronnent, est bâtie une forteresse accompagnée de la maison de son gouverneur et d'une caserne. Vers la terre une grande muraille la protège. Ses autres approches sont garanties par les eaux des rivières qui baignent sa base. Une faible garnison est préposée à sa garde. Divers rangs de batteries en garnissent les escarpemens. Son aspect est lugubre et formidable. Au tems des Romains cette position ne fut point négligée dans la défense du pays. On la regarda pendant plusieurs siècles comme la clef des Highlands. Elle était réputée imprenable. Cette sécurité l'enleva aux partisans de Marie Stuart qui avaient réussi à s'y maintenir[1]. Un soldat, qui y avait servi, dégoûté par quelques mauvais traitemens, proposa au régent un moyen de s'en emparer, s'efforça de lui en démontrer l'efficacité, et demanda de marcher à la tête de ceux qui seraient chargés de le mettre à exécution. La sagesse conseillait de braver

[1] 1575.

le plus grand danger pour le succès d'une telle entreprise. On prépara promptement et dans un secret impénétrable, des échelles et tout ce qui était nécessaire pour cette attaque, tandis que les avenues dù château étaient exactement gardées, afin que le commandant ne pût recevoir aucun avis de ce qui se faisait au dehors.

Vers le soir, le capitaine Crawford de Jordan-Hill, homme courageux et entreprenant, partit de Glasgow avec un peloton d'hommes résolus. A minuit ils arrivèrent au pied du rocher. La lune était couchée; et le ciel, très-clair jusqu'alors, se couvrit d'une brume épaisse. Ce fut sur le point le plus inaccessible que les assaillans firent leur tentative, parce qu'en cet endroit il y avait peu de sentinelles, et qu'ils espéraient les trouver moins sur leurs gardes. La première échelle était à peine posée, que le poids et l'empressement de ceux qui montaient, la renversèrent. Personne ne fut blessé, ni aucun des soldats de la garnison n'entendit de bruit. Le guide et Crawford montèrent seuls ensuite, et attachèrent l'échelle aux racines d'un arbre venu dans une crevasse. Les autres suivirent avec de grands efforts; mais on était encore bien loin du pied de la muraille. L'échelle fut dressée de la

même façon sur ce premier plateau. Au milieu de l'ascension, un obstacle imprévu survint. L'un des soldats saisi d'un vertige, se cramponna aux échelons, immobile, comme privé de sentiment et de vie. Il y avait impossibilité de passer outre. Le jeter en bas était un acte de barbarie, et pouvait trahir cet assaut presque insensé en apparence. La présence d'esprit de Crawford ne l'abandonna pas. Il fit lier le soldat à l'échelle afin qu'il ne tombât pas quand il reprendrait ses sens. On la retourna; et les autres montèrent sans difficulté. Le jour alors commençait à paraître, ils avaient encore le mur à escalader. Après avoir triomphé de tant d'obstacles, celui-ci ne les arrêta pas. La sentinelle, en voyant le premier homme qui enjamba le parapet, n'eut que le tems de donner l'alarme, avant d'être frappée à la tête. Aussitôt officiers et soldats de la garnison sortirent nus, sans armes, et plus inquiets de leur propre sûreté que capables de résistance. La troupe de Crawford au contraire, s'élançant avec fureur et poussant des cris horribles, s'empara des canons et les tourna contre les ennemis. Lord Flemming qui commandait, se sauva dans un esquif, et s'enfuit seul dans le comté d'Argyle.

Aujourd'hui le fort de Dumbarton n'entre dans aucun système de défense du pays. Au nombre d'environ trois mille, les paisibles citoyens de la petite ville qu'il domine, n'aspirent plus à d'autre gloire que celle d'habiter la capitale du comté auquel ils appartiennent. De nos jours, il fut question de lui donner une autre célébrité historique. Avides de la vie de Napoléon, quand l'Europe en eut fait sa proie, les ministres que présidait lord Castlereagh, agitèrent s'il ne conviendrait pas d'y emprisonner celui qui s'était confié à la magnanimité de la nation anglaise et à la protection de ses lois. Les suffrages partagés d'abord entre Sainte-Hélène et le donjon isolé de la Clyde, se réunirent en faveur du rocher de l'Atlantique, sur lequel cette captivité, suivie du martyre d'une longue agonie, devait répandre un éclat si déplorable. On jugea qu'il offrirait plus de chances de mort. L'éloignement permettrait de jeter sur le geôlier qu'on jugerait digne de cette ignoble fonction, l'odieux des instructions qui lui seraient données. Un Hudson Lowe y trouverait à déployer son aptitude aux persécutions minutieuses. Les vents emporteraient les nobles reproches de la victime et ses justes réclamations. La voix de l'illustre vaincu

se perdrait parmi les tempêtes au sein desquelles il serait relégué. Ils s'en flattaient du moins, les régulateurs politiques de l'Europe. Mais cette voix retentit encore! La renommée qui en a recueilli les accens, les répète chaque jour, et les transmettra à la postérité; tandis que celle de ses bourreaux n'ose franchir la pierre ou le marbre sous lesquels elle est étouffée. Le sol de l'Écosse ne fut point souillé du crime dont on lui réservait la complicité. Il est libre aux descendans des héros d'Ossian, aux fils des clans glorieux, de désavouer leur gouvernement d'alors; de le flétrir, comme nous le flétrissons de l'animadversion qu'il inspire; et d'appesantir sur sa mémoire la honte qui le poursuit à jamais.

Rentrés dans la bonne voie, un nouveau contre-tems nous attendait. En plongeant à plusieurs reprises dans le sable et dans la vase, notre principal corps de pompe s'était engorgé et faussé. Soit que les mécaniciens manquassent d'habileté, soit que le dommage ne pût être réparé en pleine eau, force fut d'alimenter la chaudière à la main. La distance qui nous séparait de Glasgow n'était que de six lieues; mais nous nous traînions à peine, pendant que d'autres bateaux à vapeur passaient près de nous rapi-

dement. J'en ai compté plus de vingt presqu'à la suite l'un de l'autre. Nous étions un spectacle pour leurs passagers. Ils nous prenaient en pitié, s'interrogeant sur les causes qui nous retenaient, et nous stimulant par leur exemple : comme on voit les hirondelles voltiger autour de leur compagne blessée, et l'exciter, par le battement de leurs ailes, à développer les siennes, à se lancer dans l'air et à voler comme elles. Toutefois notre malheur nous a offert l'occasion de mieux voir les bords rians du fleuve. De petites embarcations le parcourent dans tous les sens, allant d'une rive à l'autre, ou suivant le cours de l'eau. De charmantes villas se succèdent presque sans interruption. De loin à loin quelques ateliers de marine interrompent le luxe des jardins; et leurs modestes et vastes hangars, d'où le travail semble exclure le repos, contrastent avec les chaumières ornées, les maisons, les châteaux, dans lesquels la richesse ou l'aisance unit aux charmes d'un doux loisir, toutes les jouissances de la mollesse.

En quittant les montagnes des Highlands, leurs tristes sapins, leurs bruyères, leurs champs ingrats, leurs îles sauvages, désertes, environnées d'écueils ; quel plaisir de retrouver des plai-

nes, des coteaux fertiles; des prés couverts de troupeaux; l'industrie et le commerce dans toute leur splendeur; une population laborieuse, occupée; et de se sentir sous l'influence d'un climat plus tempéré! J'exprimais ma surprise, mon admiration avec enthousiasme. Des habitans de Glasgow et du voisinage m'ont entouré. Ils me remerciaient des éloges que je donnais à leur pays et s'en glorifiaient. Celui-ci, négociant de profession, en m'expliquant les détails de la prospérité à laquelle sa ville natale s'était élevée, déplorait les causes qui depuis la paix en avaient arrêté les progrès. Celui-là était un fermier : il adorait sa patrie; mais les impôts, la cherté des gages et des journées, et le haut prix des baux, et les exigences des propriétaires, le dégoûtaient de son état. Il s'enquérait avec curiosité des détails d'une exploitation rurale en France, et ne voulait pas croire qu'une charrue n'exigeât qu'une mise de fonds peu considérable. La valeur des denrées de première nécessité, comparée à celle qu'elles ont dans la Grande-Bretagne, lui causait le plus grand étonnement. Je n'ai pu lui persuader que, dans nos contrées de vignoble, il y eût du vin qui ne coûtait que quelques sous la bouteille. On aurait dit, à le voir émerveillé

de mes réponses, que je lui parlais du Jardin d'Eden ou de la Terre Promise : et je trouvais bien qu'il ne se trompait pas, car je n'en ai pas moi-même une autre idée. Tous voulaient savoir si l'Écosse me plaisait ; et quand je la vantais, ils me seçouaient la main amicalement. « Aimez-vous les Anglais? m'a demandé l'un d'eux, de façon à me faire entendre qu'il les détestait cordialement. — Cette question admet des exceptions nombreuses. Il y en a pour qui j'ai la plus vive amitié. —Je parle des Anglais en général. —Si c'est ainsi, j'avoue que je ne me suis pas encore affranchi de l'antipathie nationale qu'on nous reproche, ou du préjugé qui nous en éloigne. » Là-dessus on m'offrait du biscuit de mer, des gâteaux d'avoine, du rum, de l'eau-de-vie, du grog, du whisky, du punch ; et l'on se plaignait de mes excuses, et de mes refus de boire à satiété comme chacun faisait. En passant devant l'embouchure du canal qui va de la Clyde au Forth et communique avec Édimbourg, chacun s'est empressé de m'en retracer le cours et de me citer la hardiesse et la beauté de ses ouvrages. Il franchit sur des ponts et des aqueducs, plusieurs rivières, des vallées profondes. C'est une merveille de voir à une grande éléva-

tion au-dessus du sol, des voiles se dessiner parmi les sapins des montagnes prochaines. Cette canalisation de la Grande-Bretagne, qui ne remonte pas au-delà du milieu du dernier siècle[1], tient véritablement du prodige. Elle comprend cent cinq fleuves artificiels, parcourant deux mille six cent quatre-vingt-deux milles ou huit cent quatre-vingt-quatorze lieues, la longueur du continent de l'est à l'ouest de l'Europe. On y compte quarante-huit passages souterrains, dont quarante traversent une étendue d'environ trente-deux milles. La dépense totale est évaluée à trente deux-millions sterling, c'est-à-dire huit cents millions de francs.

Les rives de la Clyde s'embellissent à chaque instant davantage. Des terrassiers sans nombre travaillent à en exhausser les digues. Ils les assujétissent par des fascinages qu'ils plaquent de gazon, comme s'il s'agissait d'un ruisseau qui arroserait un parc ou une prairie. Une émulation générale préside à ces travaux. Chaque habitation particulière a sa petite jetée pavée de dalles blanches, qui monte par degrés jusqu'au niveau du rivage. Déjà Glasgow se déploie en

[1] 1755.

demi-cercle. Plusieurs rangs de vaisseaux, leurs mâtures, leurs cordages cachent la façade des maisons qui se montrent par intervalles à travers ce sombre réseau couronné de flammes et de pavillons de toutes couleurs.

Un moment j'ai cru revoir Bordeaux, ma ville natale. Avec quelle rapidité les souvenirs d'enfance et de jeunesse sont revenus à ma mémoire, ont agité mon cœur de plaisir et de peine, de joie et de regrets! A l'âge où je suis, parens, amis, simples connaissances, tout a disparu ou à peu près. J'y arriverais et personne ne me reconnaîtrait, pas même dans cette maison où je reçus le jour, qui était à mon père, et dont les voisins me traitaient avec tant d'indulgence. Malgré cela, un penchant secret m'y ramène par la pensée. Je me rappelle ses rues, ses places, ses promenades, son collége où je fus si heureux des premiers succès de mes études, si chagrin quand mes émules l'emportaient sur moi. Vainement chercherais-je d'autres traits de ressemblance que celui qui m'a frappé de loin. Ce n'est point là le peuple vif et gai du midi de notre belle France, à la voix haute, aux gestes expressifs, aux mouvemens rapides et souples, toujours prêt à changer en querelle la

moindre discussion, ou bien à la terminer par une saillie qui excite le rire de la foule attirée par le bruit. Ici, chacun semble concentré en soi-même. Aucune conversation ne s'établit pendant les intervalles du travail. On croirait qu'une méditation profonde préoccupe tous les esprits. Le sérieux et même une sorte de tristesse sont les traits principaux des diverses physionomies. Si quelque femme du peuple vient à passer, son regard sera mélancolique, son allure disgracieuse, son costume non seulement sans élégance mais malpropre, et sa chaussure plus que négligée, si même elle n'a pas les pieds nus. Quelle différence avec les marchandes qui parcourent les bords de la Garonne, criant leurs fruits, leurs fraises, et des fromages à la crême pliés dans une mousseline éblouissante de blancheur; avec les bouquetières que l'on rencontre, fraîches pour la plupart comme les fleurs embaumées qu'elles offrent aux amateurs; avec les jeunes ouvrières surtout, qui vont et viennent, tenant à la main leurs cartons de chiffons et de robes! Pour peu que l'âge le leur permette, ou que l'amour les y invite, une coquetterie raffinée a présidé à leur toilette. Sous un bonnet de dentelle ou un mouchoir

de l'Inde, les boucles de leurs cheveux noirs, en se déroulant sur le front et les tempes, rehaussent l'éclat de leur teint. Un fichu, un schall moelleux dessinent la forme de leur buste, quand ils n'en découvrent pas quelques attraits. Leur robe ou leur jupon court, et d'une couleur tranchante, laisse voir un bas blanc bien tiré sur leur jambe fine et bien attachée; et des souliers propres et bien faits complètent leur ajustement. Puis quelle démarche voluptueuse! quels airs de tête engageans! quel charme dans le développement de toute leur agaçante personne! Je pourrais bien le dire encore : l'accent sonore et cadencé du pays ne gâte rien à cet ensemble, dont la vieillesse et une longue absence n'ont pu me faire oublier les vives impressions.

Nous voici près du quai assigné aux bateaux à vapeur. Pourrons-nous y aborder? Il y en a plus de trente sur leurs amarres, et qui attendent l'heure ou le jour de leur départ. Où voulez-vous aller? au nord, au levant, au couchant, au midi? pour quelles côtes est votre destination? pour celles de l'Angleterre, de l'Irlande, de l'Écosse, pour le continent américain? Dites, et l'on vous y conduira. Ce soir, demain, tout à l'heure plusieurs seront partis. D'autres les

remplaceront. Cette activité, cette circulation ne s'interrompent jamais. Notre arrivée occasione une sorte d'évolution pour nous faire place. Nous nous rangeons le long du bord, et je mets pied à terre, avec bonheur il faut que j'en convienne. J'étais las de ma condition de passager. Des porteurs dont il est difficile de modérer l'empressement, s'emparent de nos bagages. Il n'est question ni de visite de douanes, ni d'examen de passeports, ni de surveillance municipale. Personne ne s'informe de vous, tant que vous ne nuisez pas à autrui. C'est la liberté individuelle dans sa plus grande latitude. Nous allons loger à l'Hôtel de Hutton, Georges's-Square, à l'angle de Cochrane-Street, contens de marcher à notre gré, de disposer de tous nos mouvemens, de respirer un air dégagé des exhalaisons de notre navire, et d'échapper à l'impatience que nous causait l'avarie grave survenue à notre machine locomotrice.



NOTICE HISTORIQUE SUR GLASGOW.

MONUMENT DE JOHN KNOX. — ASPECT DE GLASGOW.

L'UNIVERSITÉ. — LE MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE.

LA BIBLIOTHÈQUE ET LE CABINET DES MÉDAILLES.

LA GALERIE DES TABLEAUX.

LE GREEN. — MONUMENT EN L'HONNEUR DE NELSON.

LA RUE D'ARGYLE.

MONUMENT A CHARLES JOHN MOORE.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

Glasgow, le 29 juillet 1826.

Dès la fin du sixième siècle, la ville de Glasgow était le siége d'un évêché [1]. Divers titres lui furent successivement accordés, jusqu'à Jacques VI qui l'érigea en bourg royal [2]. Elle est bâtie sur un sol inégal et bas. Des coteaux renfermés dans son enceinte la dominent. Deux d'entre eux sont presque contigus. Un ravin dans lequel coulait jadis un ruisseau les sépare. Le plus reculé était planté de sapins.

[1] 560.

[2] 1611.

C'est au sommet de l'autre que l'évêque John Achaïus bâtit la cathédrale. Nul site n'était plus convenable. L'ombre épaisse qui se projetait sur elle, l'isolement, le murmure des eaux, appelaient le recueillement et la prière. L'édifice sacré s'éleva; et une vaste pelouse destinée à la sépulture des fidèles l'environnait. Pendant plus de quatre siècles, la religion romaine y célébra ses solennités. Quand vint la réforme, des fanatiques se présentèrent pour le détruire. Les principaux citoyens le défendirent les armes à la main, jurant d'ensevelir sous ses ruines ceux qui y porteraient une atteinte sacrilége. C'est une des deux seules églises d'Écosse qui échappèrent aux ravages de cette époque. Le tems l'a épargnée de même; et des soins assidus veillent à sa conservation. Elle ne se distingue ni par la légèreté, ni par la richesse de ses ornemens. L'intérieur manque de cette hardiesse gracieuse qui donne à nos temples gothiques un caractère imposant. On s'étonne qu'elle paraisse si massive et si lourde. Au-dessous règne une cave sépulcrale dont les voûtes sont soutenues par des piliers. Mais que de changemens se sont opérés autour d'elle! La forêt de verdure éternelle qui lui servait pour ainsi dire

d'Élysée, n'existe plus; le ravin est devenu un égout infect; le ruisseau n'est plus que bourbe et immondices. Au dedans, au dehors, les morts sont tellement serrés, qu'aucun autre ne semble pouvoir trouver place dans leurs rangs. Des tombeaux obstruent ses chapelles, ses nefs, et remplissent le souterrain sur lequel elle est fondée. Comme elle, le cimetière est entièrement pavé de pierres tumulaires. Vous ne marchez que sur des armoiries, des épitaphes, des images plus ou moins grossières de personnages de professions diverses. Même contre le mur de clôture extérieure, des caveaux ont été construits et fermés de grilles en fer. L'hôpital qu'on nomme l'Infirmerie en est peu éloigné. Les malades y sont très-nombreux en ce moment. On le dit envahi par le typhus et en proie à une grande mortalité. Cette maladie est attribuée à l'insalubrité des salles, au défaut de propreté, et surtout aux émanations du cloaque voisin. La terreur qu'elle inspire n'a point pénétré dans le reste de la ville qui se croit à l'abri de la contagion.

Plus haut, sur un plateau où l'on parvient par plusieurs circuits pratiqués pour en adoucir la montée, est situé un parc dont les plantations sont récentes. Le concierge à qui la garde en

est confiée n'en doit refuser l'entrée gratuite à personne. Quelques allées le parcourent. Des fleurs éparses en garnissent les bordures. Un monument érigé à John Knox par la piété des habitans, occupe le point le plus élevé. Le piédestal est carré. Il porte un tronçon de colonne; et sur cette double base on a placé la statue du célèbre réformateur de l'Écosse. Il y a du saint Ignace dans cette figure d'anachorète. Debout, costumé en ministre de l'Évangile, il tient à la main le livre sacré. Tel devait être ce puritain politique et religieux. Ses traits sont secs et durs. Vainement vous y chercheriez l'onction touchante qui sied si bien à l'interprète de la parole céleste : un caractère inflexible y domine. Son regard n'est pas exempt d'une expression dédaigneuse. On s'attend à voir cette bouche serrée lancer l'invective, le sarcasme, la malédiction qu'il prodiguait à ses antagonistes, à ceux qui n'admettaient pas sa conviction. Sa figure rigide laisse entrevoir le bonheur qu'il goûtait à arracher par ses outrages et ses menaces, les larmes de l'infortunée Marie Stuart, quand il se plaisait à lui rappeler le meurtre de plusieurs rois de l'histoire sainte, et qu'il la vouait comme eux à la vengeance divine. Ne

vous fiez pas à son apparente modération. La froideur, la gravité de ce fanatique, cachent un zèle farouche, un enthousiasme cruel, une impétuosité d'autant plus violente que les formes de son éloquence ne connaissent ni règle ni mesure. Inexorable pour les dissidens de la nouvelle foi, il attaquait leur doctrine, leur discipline ecclésiastique, les mystères de leur conscience, et, plus prompt à les frapper que jaloux de les persuader, il les poursuivait de son glaive ardent. Sa voix s'adoucissait-elle quelquefois? ce n'était que pour laisser reposer sa colère. A ses yeux, donner la mort à un catholique était une action louable. Rigoureux envers lui-même, il n'avait aucune indulgence pour les faiblesses d'autrui. Quel empire la réforme exerçait-elle donc sur l'esprit des peuples, puisqu'un semblable apôtre ne réussit pas plutôt à le renverser qu'à l'affermir? Les principaux événemens de la vie de Knox sont gravés sur la face antérieure du piédestal. Cette notice biographique est un peu longue et surtout fort laudative. On y suit le héros presbytérien depuis la Sorbonne où il étudia la théologie, jusqu'à l'école de Calvin. Son bannissement à Genève est taxé d'odieuse persécution : c'est de là qu'il rapporta les principes du

culte à l'établissement duquel il lui était réservé de mettre la dernière main. Son équipée sanglante de Perth est retracée comme une victoire éclatante sur l'idolâtrie. Mais la force de son tempérament ne put résister à l'activité qui le dévorait. Son application à l'étude et aux affaires, la fréquence et la véhémence de ses prédications l'avaient usé. Une maladie de langueur s'empara de lui. Il la combattit plus par un effort de stoïque intrépidité, qu'il ne s'y soumit avec la résignation qui convenait à sa ferveur. Les derniers jours de sa vie se passèrent en actes de dévotion, en visions d'immortalité qui l'enivraient de joie. Quand la mort le frappa, il était dans sa soixante-septième année. Les autres faces du monument qui lui est consacré, contiennent la légende des martyrs de la réforme, avec un panégyrique sommaire de chacun d'eux. Il y a dans cet ensemble un sentiment d'exaltation religieuse qui n'est plus guère de saison, et qu'il faut déplorer lorsqu'il s'unit à la mémoire d'un furieux qui honore moins le culte raisonnable auquel il se voua, qu'il n'était propre à le décréditer.

Jetons un regard rapide sur la ville qui se déploie presque entière au-dessous de nous, sur

ses places, ses rues droites et coupées en échiquier; sur le fleuve qui la borde; et sur ses faubourgs de la rive opposée où conduisent trois ponts, deux en pierre et un en bois. Parmi les clochers, les flèches et les voûtes de ses temples, se dressent plus de cent de ces hautes cheminées dont chacune signale une manufacture, une usine ou un atelier. Le feu de quelques-unes est allumé : la plupart sont éteintes. Les torrens de fumée qui noircissaient la façade des maisons, ne couvrent plus de leurs sombres nuages cette opulente cité. Elle s'est éclaircie, cette atmosphère qui faisait son orgueil et augmentait sa richesse. M. James F***, le banquier auquel nous sommes adressés, me le disait ce matin. L'Écosse n'est pas plus prospère au couchant qu'au levant. A Greenock comme à Leith, les expéditions maritimes ont également peu de succès. Partout le travail est suspendu. Funeste repos qui vient de plénitude et non de fatigue! Les bénéfices antérieurs compensent encore, çà et là, les pertes de chaque jour. D'autres ont déjà cessé ou cessent d'y suffire. Une liquidation générale s'opère. L'or pur demeurera seul au fond du creuset où achèvent de passer en ce moment les capitaux du commerce et de l'industrie. Au-

cune ville n'avait jusque-là pris un essor si rapide. La première elle adopta le système des machines à vapeur, et l'appliqua à la navigation et à tous les métiers. Tel fut l'effet de cette innovation qu'en l'espace de quarante années, le nombre de ses habitans augmenta dans une progression surprenante. De quarante-deux mille ames qu'elle comptait en 1780, elle arriva en 1821 à cent cinquante-quatre mille. La difficulté consiste maintenant à occuper et payer ce surcroît de population. Toutefois les illusions de l'espérance résistent à ce désenchantement. Le prisme à travers lequel elle montre l'avenir, n'est ni brisé ni terni. Des jours d'éclat et de fortune renaîtront : on s'en flatte du moins.

Au reste, la gloire de Glasgow ne se borne pas au développement prodigieux de son esprit mercantile. Elle prétend aussi avec justice, à quelque supériorité scientifique, à raison de son université, des savans qui y professent, et des bonnes études qu'on y peut faire. Ainsi se complète sa ressemblance avec Édimbourg. Il y a entre ces deux villes, parité de succès et surtout de zèle dans l'enseignement. Le collége date du milieu du quinzième siècle. Atteint par la réforme qui dispersa ses maîtres et ses élèves, il fut réinsti-

tué par Jacques VI [1], qui lui donna une nouvelle charte, et lui assigna des propriétés. Il est bâti vers le milieu de High-Street. On entre par une cour obscure et déserte, qui conviendrait mieux à une prison qu'au temple des sciences et des arts. La façade est dans le fond. Quoique décorée d'un péristyle d'ordre dorique, surmonté d'un fronton, son aspect a moins d'élégance que de sévérité. Des salles nombreuses, des amphithéâtres, une bibliothèque en partagent la distribution; et à peu de distance s'élève un observatoire muni d'excellens instrumens astronomiques, entre lesquels on remarque un télescope d'Herschel de dix pieds de long et dix pouces de diamètre. Le cabinet d'histoire naturelle est peu riche en collections du règne animal et minéral. Les relations de Glasgow avec toutes les mers ont contribué à rendre plus abondante celle des coquillages. On y remarque aussi des oiseaux, des insectes et des fossiles curieux. Il brille surtout par des préparations anatomiques habilement faites, et par des injections d'organes humains exécutés avec tant d'art, que la vie elle-même n'a pas de formes plus moelleuses,

[1] 1577.

ni de couleurs plus fraîches et plus vraies. Puis viennent des fœtus monstrueux, erreurs dégoûtantes de la nature; et différentes parties du corps contournées, usées, déchirées, cariées par d'horribles maux et avec des souffrances cruelles. Parmi ces dernières, figure une tête dont la moitié du crâne est exfoliée. Le jour passe à travers les petites lames d'os qui le hérissent. On ne songe pas sans effroi et surtout sans pitié, aux douleurs cuisantes qui durent accompagner cette hideuse décomposition.

La bibliothèque renferme, dit-on, quarante mille volumes. Elle est tenue dans le meilleur ordre par un conservateur instruit et complaisant, qui sait indiquer les livres et les manuscrits précieux qu'elle possède. Les sciences y occupent beaucoup de place. Il en est de même de la littérature française, distinction qui ne pouvait m'échapper.

Le médailler est des plus considérables. Les connaisseurs l'apprécient, tant à cause de la rareté des pièces dont il se compose, que de la pureté de leurs empreintes. Les médailles du règne de Napoléon y sont toutes. On y a aussi recueilli des souvenirs de Sainte-Hélène, présent d'un Anglais qui les a rapportés lui-même. Quel

mélange de respect et d'intérêt excite la vue de ces fragiles débris! En nous les montrant, on prenait occasion de parler de notre Empereur, de sa carrière éclatante, de sa fin déplorable, de son fils. Partout sa mémoire est honorée et son génie admiré.

Dans la galerie de peinture il y a peu de tableaux : la plupart sont des originaux d'un grand prix. Une Vue de Hollande par Rembrandt, semble avoir inspiré la manière de Constable. Wouvermans a placé une Charge de cavalerie dans une gorge de montagnes ; et les accidens du site lui ont fourni l'occasion de varier les effets du genre qu'il avait adopté. D'autres peintres plus ou moins anciens brillent à côté de ces chefs d'école. L'image de quelques hommes célèbres rappelle leur illustration. On s'arrête surtout devant un masque pris sur la figure de Newton après sa mort. Newton avait alors quatre-vingt-cinq ans. Ses traits n'ont pas perdu leur noble caractère. Vous y retrouvez sa modestie ineffable et l'habitude d'une profonde méditation. En voyant le portrait de Watt, hommage de son fils, j'ai cru l'avoir connu, tant je me faisais de lui une juste idée : sa contenance est simple, naturelle ; son regard fin et pénétrant ; sa physiono-

mie ingénieuse : on s'étonnerait qu'il n'eût rien inventé; et les prodiges opérés par son génie ne causent plus aucune surprise. Enfin deux belles gravures en pied représentent Pitt et Fox. Au sortir de ce musée, on ne peut s'empêcher de payer un tribut de reconnaissance à ceux qui par leurs dons ont contribué à l'enrichir. Dans le nombre, le docteur William Hunter est au premier rang : c'est à lui que cet établissement doit ses curiosités naturelles et anatomiques, et la plupart de ses livres et de ses manuscrits. Le legs qu'il lui fit en mourant, n'est pas évalué à moins de cent vingt mille livres sterling.

La principale promenade de Glasgow se nomme la *pelouse*, le Green. C'est en effet un immense tapis de gazon que traversent quelques sentiers sinueux, et ombragés par intervalles. Il descend jusqu'au rivage de la Clyde. Près de l'eau, on a construit une maison de secours pour les noyés. L'herbe est desséchée par l'ardeur de la saison, et pelée en beaucoup d'endroits par le piétinement continuel des passans. Le seul ornement de ce lieu public consiste en un obélisque de pierre de taille, haut de cent quarante pieds, voué à la mémoire de

l'amiral Nelson, et dont les inscriptions sont en lettres de bronze colossales. Celle de face indique sa consécration. Chacune des trois autres ne contient qu'un seul nom : *Copenhague ; Aboukir ; Trafalgar*. On a préféré ce laconisme à toutes les formes verbeuses de la louange. La foudre frappa ce monument en 1810; mais il n'en fut point brisé. Les blocs disjoints, déplacés, écartés de leur base, restèrent en saillie de côté et d'autre, et comme retenus par une puissance secrète. Il demeura pendant quelques années, tel que le feu du ciel l'avait fait. Une sorte de superstition nationale s'y était attachée. On l'a réparé depuis. L'*u* de *Copenhague*, et la première *r* de *Trafalgar* ont été volés récemment. Les voleurs ne furent intimidés ni par l'ombre du héros moderne de la marine anglaise qu'ils outrageaient, ni par le voisinage du Palais-de-Justice et de la Prison, édifice superbe dont la principale façade est ornée d'un portique et de colonnes d'ordre corinthien.

Nous reviendrons par la rue d'Argyle, longue d'un mille et demi, et qui, sous divers noms, traverse Glasgow dans presque toute son étendue. Elle est de chaque côté garnie de boutiques qui le disputent à celles de Londres, non

par le luxe et l'élégance peut-être, mais par la profusion et la variété des étalages. La confiance et la complaisance des marchands n'ont aucunes bornes. Déplier toutes les marchandises est un devoir qu'ils ne déclinent jamais. En prenant votre nom et votre adresse, ils vous livrent à crédit ce que vous achetez. A la vérité, pour n'être point dupes des étrangers, ils se concertent avec les aubergistes; et si, au moment du départ, le prix de quelques fournitures n'a pas été réclamé, il n'est pas rare de le trouver sur la note de la dépense que l'on a faite. Les magasins les plus nombreux sont ceux de comestibles, de confitures, de fruits, de pâtisseries et surtout de liqueurs. Sur trois il y en a au moins un où ne cessent de se débiter les esprits de vin et de grain, dont nous avons eu déjà de fréquentes occasions de signaler le déplorable abus.

De la rue d'Argyle, on monte par Millar-Street, à la place Saint-Georges, où est situé l'hôtel que nous habitons. Cette place est un rectangle d'une grande dimension. Plusieurs rues spacieuses et régulières y aboutissent. Tout à l'entour règne une large chaussée appuyée au trottoir qui longe les maisons. Le centre est

semé de gazon. Au milieu de celui des côtés qui fait face au nord, s'élève une colonne tronquée de granit, surmontée de la statue en bronze d'un militaire; et sur le piédestal de laquelle on lit ces mots :

TO COMMEMORATE
THE MILITARY SERVICE OF THE LIEUT. GENERAL
CHARLES JOHN MOORE NATIVE OF GLASGOW
HIS FELLOW CITIZENS
HAVE ERECTED
THIS MONUMENT
1819[1].

Moore fut tué en Espagne sous les murs de la Corogne. Du village d'Elvina, où il était posté, il observait le mouvement de ses troupes pendant le combat. Un coup de canon lui fracassa l'épaule. Renversé de cheval et mortellement blessé, il ne s'occupait que des incertitudes de la victoire. Sa fermeté et son sang-froid ne l'abandonnaient pas. Des soldats l'enveloppèrent dans une couverture, et l'emportèrent du champ de bataille; mais à plusieurs reprises il les fit arrêter pour le revoir encore. La mort le trouva comme il avait vécu, intrépide et résigné. « J'espère, disait-il à son dernier moment,

[1] Les concitoyens du lieutenant-général Charles John Moore né à Glasgow, ont élevé ce monument pour conserver la mémoire de ses services militaires. 1819.

que mon pays sera satisfait et approuvera ma conduite. » Il mourut heureux de penser que le succès avait couronné ses efforts. Le lendemain avant le jour, les Anglais fuyaient sur les mers, poursuivis par leurs propres batteries dont nous nous étions emparés. Soult commandait. Il érigea un monument au général ennemi dont il estimait la bravoure, fit rendre à sa tombe les honneurs militaires, et ainsi solennisa les obscures funérailles qui lui avaient été décernées.

Not a drum was heard, not a funeral-note,
As his corse to the rampart we hurried;
Not a soldier discharged his farewell-shot
O'er the grave where our hero we buried.

We buried him darkly at dead of night,
The sods with our bayonets turning,
By the struggling moon-beam's misty light,
And the lantern dimly burning.

No useless coffin enclosed his breast,
Not in sheet or in shroud we wound him;
But he lay like a warrior taking his rest,
With his martial cloak around him.

Few and short were the prayers we said,
And we spoke not a word of sorrow:
But we steadfastly gazed on the face that was dead,
And we bitterly thought of the morrow.

We thought, as we hollow'd his narrow bed,
And smooth'd down his lonely pillow,

That the foe and the stranger would tread o'er his head.
  And we far away on the billow!

Lightly they'll talk of the spirit that's gone,
  And o'er his cold ashes upbraid him, —
But little he'll reck, if they let him sleep on
  In the grave where a Briton has laid him.

But half of our heavy task was done,
  When the clock struck the hour for retiring;
And we heard the distant and random gun
  That the foe was sullenly firing.

Slowly and sadly we laid him down,
  From the field of his fame fresh and gory;
We carved not a line, and we raised not a stone —
  But we left him alone with his glory [1]!

Si la statue de John Moore est ressemblante, ce devait être un homme simple et d'une froide

[1] Wolfe.

On n'entendait ni roulement de tambour ni chant funèbre pendant que nous portions son corps vers le rempart; en signe d'adieu aucun soldat ne déchargea son fusil sur la tombe où nous descendîmes notre héros.

La nuit était profonde. Nous ouvrîmes la terre avec nos baïonnettes, à la clarté douteuse des rayons de la lune, éclairés seulement de la sombre lueur d'une lanterne allumée.

Il n'était pas enfermé dans un inutile cercueil. Nous ne l'avions pas enseveli dans un linceul ou dans un drap mortuaire. Il est enveloppé dans son manteau comme un guerrier qui se repose.

Nos prières furent peu nombreuses et courtes. Aucun regret ne nous échappait, mais nous ne pouvions détacher nos regards de ses traits frappés de mort, et nous songions avec amertume au lendemain.

résolution. La noblesse et la grâce convenaient à un si noble caractère. Il ne paraît pas que l'auteur se soit enthousiasmé du sujet. Son œuvre se ressent plutôt de la prétention au mélange d'abandon et de roideur que la statuaire anglaise offre communément, emblème faux de la modestie et de la grandeur d'ame. Je crois cependant que c'est une des statues les plus renommées de Flaxman : elle n'ajoutera rien à la réputation de cet artiste célèbre.

En creusant sa couche étroite, en préparant son oreiller solitaire, nous pensions que l'ennemi, que l'étranger marcherait sur sa tête, pendant que les flots nous porteraient loin de lui.

Ils parleront légèrement de la grande ame qui s'est envolée, et dédaigneront ses cendres refroidies ; — mais que lui importera ? s'ils le laissent dormir dans le tombeau où un Anglais l'a placé.

La moitié de notre douloureuse tâche était remplie quand l'heure de la retraite sonna ; et nous entendions le bruit du canon ennemi qui ne cessait de retentir dans le lointain.

Lentement et avec douleur nous déposâmes notre général, sous la terre que sa renommée et son sang venaient d'illustrer. Aucune inscription ne fut gravée sur sa tombe. Aucune pierre ne la couvrit. — Nous le laissâmes seul avec sa gloire.



LES ÉGLISES. — LE SERVICE DIVIN.
LA TOLÉRANCE.

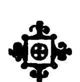
Glasgow, le 30 juillet 1826.

Dès le matin, tout annonçait le jour du repos et de la prière. Les presbytériens l'observent plus ponctuellement, s'il est possible, que les anglicans; et leur exemple stimule le rigorisme des autres sectes établies près d'eux. Aussi quel silence dans les rues! quelle exacte clôture dans tous les ménages! on dirait une ville abandonnée. Avant l'heure où le service divin doit commencer, chacun sort de sa demeure décemment vêtu, et se rend avec recueillement au temple où sa foi l'appelle. Qu'en secret, un doute plus ou moins prononcé pénètre dans l'ame de quelque dévot jaloux, sur la prééminence des dogmes auxquels il croit et du rite qu'il suit, l'histoire des querelles religieuses ne donne que trop lieu de le supposer : mais ici

rien n'en transpire au dehors; aucun dissentiment n'éclate; la tolérance fait planer son niveau sur toutes les consciences; et nul n'oserait s'y soustraire. Des chants sacrés retentissent à l'envi. Une harmonie céleste traverse les saintes voûtes, se répand dans les airs, remplit la ville entière. Je regrettais que l'orgue n'y joignît pas ses accords joyeux et solennels; que des flots d'encens ne vinssent pas embaumer l'air par intervalles : car aux yeux des disciples de Knox, ce ne sont que de vaines mondanités. En passant devant l'église catholique, l'une des plus belles de Glasgow, j'ai retrouvé ce luxe qui sied si bien au culte de la divinité. Espérons, me disais-je, que tant d'hommages, tant de vœux divers se dégagent, en quittant la terre, de ce qu'ils peuvent avoir d'impur; qu'ils se mêlent, qu'ils se confondent, qu'ils parviennent ensemble au trône de l'Éternel, et qu'ils sont tous accueillis sans distinction ni préférence. Ne croyez-vous pas comme moi à la vision touchante d'un officier, honnête homme, qui nous a été transmise par Benjamin Franklin? « J'étais, disait-il, à la porte du paradis, avec une foule de gens qui voulaient entrer; et saint Pierre demandait à chacun de quelle religion il était. L'un répon-

dit : « Je suis catholique romain. — Eh bien ! » dit saint Pierre, entrez, et prenez votre place » en cet endroit parmi les catholiques. » Un autre lui dit qu'il était de l'église anglicane. « Eh bien ! dit saint Pierre, entrez, et placez-» vous là parmi les anglicans. » Un autre dit qu'il était quaker : « Entrez, dit saint Pierre, » et prenez place parmi les quakers. » Enfin il me demanda de quelle religion j'étais. « Hélas ! » répondis-je ; malheureusement le pauvre Mon-» trésor n'en a point. — C'est dommage, dit le » saint, je ne sais où vous placer ; mais entrez » toujours, vous vous mettrez où vous pour-» rez [1]. »

[1] *Mél. de Morale, d'Économie et de Politique*, extraits des ouvrages de Benj. Franklin, tome I, page 232.



DÉPART POUR LE LAC LOMOND. — KILLPATRICK.
LA LEVEN. — SOUVENIRS DE SMOLLETT.
RENTON. — ALEXANDRIA. — BALLOCH. — LA VALLÉE DU FRUIN.
ARDEN. — L'ILE DE MURRIN. — MONE.
TAVANICH. — LONAY. — LES LACKISTES. — LUSS.
TARBET. — ARDLIN.
LE BEN-LOMOND. — LA CASCADE DE L'ARKILL.
LA CAVERNE DE ROB-ROY. — L'ILE DE GALBRAITH. — L'ILE DE CALLICH.
L'ILE DE CRUIN.

Glasgow, le 31 *juillet* 1826.

« N'irez-vous point visiter le lac Lomond? » demande-t-on ici à tous les voyageurs. Il n'y a presque personne qui n'en puisse faire la description. C'est le but favori des excursions un peu lointaines. Aussi les moyens de s'y rendre sont-ils multipliés. On y va par la Clyde, dans le bateau à vapeur qui part chaque jour pour Dumbarton. Cette course nautique est fort agréable quand on n'est pas surpris par la brume, et que rien ne détraque la machine à ramer. Arrivés à Dumbarton, les passagers montent dansune voiture publique tout attelée, qui

les attend, et les mène à Balloch sur le bord du lac. Préférez-vous le voyage de terre? Des diligences vous y conduiront de Glasgow, avec une rapidité que les nôtres n'atteindront jamais, et une incurie pour les convenances et la sûreté des voyageurs, que nos conducteurs français ont au moins poussée aussi loin que ceux de la Grande-Bretagne. Il ne faut pas médire des facilités de transport de la moyenne propriété, ni dégoûter ceux qui sont forcés d'y recourir : quant à nous qui aimons mieux marcher comme il nous plaît, nous arrêter s'il nous convient, et conserver l'exercice de notre libre arbitre, nous avons pris la poste.

La route borde la Clyde, traverse le canal d'Union, et passe dans le village de Killpatrick. Près de là finissait le mur construit par Lollius Severus, pour unir les forteresses qu'Agricola avait élevées dans le dessein de marquer la limite de l'empire, et de défendre les conquêtes des Romains contre les Calédoniens qu'il n'avait pu dompter. Ce mur allait jusqu'au Forth : il n'en reste aucun vestige. Après Dumbarton, qui nous rappelle notre ennuyeux naufrage, nous nous détournons et côtoyons la Leven. Smollett naquit sur la rive droite de cette rivière.

On voit encore la maison où il reçut le jour. Près d'elle une colonne toscane surmontée d'un vase monumental, est consacrée à sa mémoire. La muse sévère du continuateur de Hume, ne dédaigna pas de chanter la riante vallée qui avait été témoin de sa naissance.

On Leven's banks, while free to rove,
And tune the rural pipe to love,
I envied not the happiest swain
That ever trod th' Arcadian plain.
Pure stream, in whose transparent wave
My youthful limbs I wont to lave,
No torrents stain thy limpid source,
No rocks impede thy dimpling course,
That sweetly warbles o'er its bed
With white, round, polish'd pebbles spread;
While, lightly pois'd, the scaly brood
In myriads cleave thy crystal flood;
The springing trout, in speckled pride;
The salmon, monarch of the tide;
The ruthless pike, intent on war;
The silver eel and mottled par.
Devolving from thy parent lake,
A charming maze thy waters make,
By bowers of birch and groves of pine,
And hedges flower'd with eglantine.
Still on thy banks, so gaily green,
May numerous flocks and herds be seen,
And lasses chanting o'er the pail,
And shepherds piping in the dale,
And ancient faith that knows no guile,

And industry embrown'd with toil;
And hearts resolv'd, and hands prepar'd,
The blessings they enjoy to guard [1].

Claire, large, rapide, la Leven baigne des paysages plus champêtres que ceux qui avoisinent Glasgow, mais aussi riches d'industrie, de culture, de plantations. Entre les nombreux villages qui se succèdent de côté et d'autre, ceux de Renton et d'Alexandria doivent leur origine à la multitude d'ouvriers qu'y ont attirée les manufactures et les blanchisseries. Ce n'est partout que hameaux élégans, chaumières ornées,

[1] Smollett.

Quand j'errais librement aux bords de la Leven, et que mes pipeaux champêtres modulaient des chants d'amour, je n'aurais pas envié le sort du berger le plus heureux des plaines d'Arcadie. Ruisseau limpide, qui me reçus si souvent au tems de ma jeunesse, aucun torrent n'altère la pureté de ta source, aucun rocher ne trouble le cours paisible de tes eaux qui murmurent doucement sur leur lit semé de cailloux ronds, unis et d'une blancheur éblouissante, tandis que, suspendus dans ton sein, des myriades de petits poissons, la truite agile et fière de ses écailles tachetées, le saumon roi des marées, le brochet vorace et prêt à combattre sa proie, l'anguille argentée, et le colin aux mille brillans reflets, sillonnent le cristal de ton onde. En t'éloignant du lac dont tu descends, tu décris des sinuosités charmantes sous des arcs de bouleaux, parmi des bosquets de sapins et des haies d'églantiers en fleurs. Puisse-t-on voir long-tems sur tes rives parées d'une si riante verdure, de nombreux troupeaux, de jeunes laitières chanter en trayant leurs vaches, et des bergers jouer du chalumeau dans ta belle vallée! Que l'antique loyauté exempte de trahison s'y conserve! que l'industrie n'y rencontre aucun obstacle! et que jamais des ames énergiques et des bras courageux, ne manquent à la défense des biens qu'elles prodiguent!

maisons de plaisance, ombrages délicieux. A travers ce pays enchanteur, on arrive à Balloch, qui n'est, pour ainsi dire, qu'une auberge située à l'extrémité méridionale du lac, à l'endroit même où il s'écoule dans la Leven qui lui sert de déversoir. Là, deux paquebots attendent les curieux pour les promener. Ils sont au large, à cause des bas-fonds de la côte; et de petites barques mènent à leur bord. L'un est de la force de vingt-six chevaux, l'autre de seize. On se partage entre eux, selon son goût, le hasard, une sorte d'instinct de confiance qu'on ne s'explique pas. Le premier se nomme *la Dame du Lac*. Son nom romanesque, sa forme plus gracieuse et plus svelte, et son gréement qui paraît plus soigné, déterminent notre préférence en sa faveur. Ses chambres en effet sont commodes. Son ameublement a de la propreté, presque de la recherche. Il a produit sur l'élite des passagers qui se présentaient, la même impression que sur nous; et le tillac se change en un salon de bonne compagnie. Une douce gaîté y règne. Politesses, prévenances, égards, rien ne nous est épargné en notre qualité d'étrangers. Les coteries qui s'étaient séparées d'abord, ne tardent pas à se confondre; et bientôt une causerie

générale s'établit, exempte de toute prétention.

On longe d'abord la côte occidentale du lac. La première vallée est celle du Fruin ou de *la douleur*. Son nom lui vient du massacre que les Mac-Grégors y firent des Colquhouns, au commencement du dix-septième siècle[1]; et de l'assassinat commis plus tard[2], sur un chef de ces derniers, par un Mac-Farlane. A peine si nous pouvons distinguer Arden, situé à l'embouchure du ruisseau qui l'arrose. Des îles nombreuses sont répandues de côté et d'autre. On en compte vingt-huit ou trente. Les masses de verdure qui les couvrent, se répètent en mille nuances plus ou moins sombres, à la surface de l'eau qu'on prendrait pour une glace noire. Vue de près, chacune de ces îles offre un mélange d'arbres, de gazons, de bruyères, de rochers. En passant dans leur archipel, on nous dit leurs noms et leur petite légende historique. La première et la plus grande de toutes est celle de Murrin. Elle a deux milles carrés d'étendue. Ses bois sont peuplés de gibier de toute espèce; c'est une des chasses du duc de Montrose. Nous n'avons pu

[1] 1602.

[2] 1640.

découvrir à travers les vieux chênes qui l'ombragent, les ruines d'un château qui appartint jadis aux comtes de Lennox. Près d'elles est un pavillon habité par un garde et sa famille, et dont le nouveau propriétaire a fait un pied-à-terre. Au-delà s'enfonce, sous un dôme épais de feuillage, le ravin creusé par le torrent de Fing-lass. Rossdoe en est peu éloigné. Cette résidence charmante est située sur un promontoire, au centre d'un parc dessiné avec goût, et que domine une vieille tour, reste de quelque antique forteresse. Ensuite viennent l'île de Mone, d'où l'on tire une grande quantité de tourbe; celle de Tavanich ou du Moine, la plus haute et la plus boisée de toutes, longue de trois quarts de mille et d'un demi-mille de largeur; celle de Connachar, plantée de chênes et de sapins; et celle de Lonay, qui ressemble à une forêt flottante d'arbres verts, et n'est peuplée que de daims et de cerfs.

Chemin faisant, notre caravane s'est beaucoup augmentée. Des embarcations légères nous rejoignent à chaque instant, remplies d'amateurs des beautés ou des sciences naturelles. Ceux-ci viennent d'herboriser dans les montagnes prochaines : leurs boîtes de fer-blanc regorgent

d'herbes fleuries. Ceux-là sont chargés de fragmens de granit, de marbre, de poudingue et de pierre, qu'ils ne cessent de montrer et de regarder avec un air passionné. La plupart appartiennent à la secte moderne des lackistes, qui a ses fanatiques, ses poètes, ses prosateurs et presque une langue particulière toute extatique, descriptive et vaporeuse. Ils n'ont point échappé à la dédaigneuse ironie de lord Byron. Ce sont eux dont il parle, quand il peint la vague rêverie d'un de ses héros favoris :

Young Juan wander'd by the glassy brooks,
Thinking unutterable things; he threw
Himself at length within the leafy nooks,
Where the wild branch of the cork forest grew;
There poets find materials for their books,
And every now and then we read them through,
So that their plan and prosody are eligible,
Unless, like Wordsworth, they prove unintelligible [1].

Ils sourient avec ivresse au murmure du moin-

[1] BYRON, *Don Juan*, ch. 1, st. 90.

Le jeune Juan errait sur les rives fleuries des ruisseaux, occupé de mille pensées inexprimables. Il s'étendait sur le gazon, à l'ombre d'une forêt où croissait maint liège aux sauvages rameaux. C'est là que les poètes trouvent des sujets pour leurs chants ; c'est là que nous aimons tous à relire de tems en tems leurs vers et à en apprécier le sens et l'harmonie, à moins qu'ils ne soient inintelligibles comme ceux de Wordsworth.

dre filet d'eau. La plus simple cascade excite leur admiration. D'un œil émerveillé, ils suivent la brise qui ride la surface du lac, et fuit et s'efface dans le lointain. Il n'est point de paysage, de ruisseau, de bosquet, de rocher, qui ne leur rappelle quelques vers langoureux; et ils les récitent avec l'accent d'une vive inspiration. Amans de leur patrie pittoresque, ils se plaignent que d'autres contrées l'emportent sur elle. Avez-vous vu les Pyrénées, les Alpes, l'Apennin? Les questions ne vous manqueront pas. Alors le cercle se rétrécit autour de vous. On interroge vos souvenirs : ils sont recueillis avec avidité. On vous envie le bonheur d'avoir assisté aux grandes scènes que vous décrivez. Souvent je cherchais à ramener ces enthousiastes sur les Highlands. Mes efforts étaient inutiles. Ils voulaient me cacher la pitié que leur inspirent cette terre ingrate et ses pauvres habitans. Leur orgueil national souffrait qu'une sorte de barbarie et toutes ses rigueurs, touchassent de si près aux prodiges de la civilisation.

Cependant nos regards ne se détournaient pas du diorama varié qui se déroulait rapidement sous nos yeux. Tantôt c'étaient des plantations symétriques; tantôt des champs enrichis par la

culture; ailleurs des bois touffus sur le sommet des coteaux; plus près, dans les vallons, de gras pâturages; et tous ces plans divers se détachant sur un fond montueux, entrecoupé de précipices. Voici Luss, où aboutit le ruisseau dont il emprunte son nom. On trouve aux environs, des carrières d'ardoise bleue, qui fournissent à une exportation considérable et lucrative. Ce village est cité pour la pureté de l'air qu'on y respire et la longévité de ceux qui l'habitent, et pour la rare beauté de son exposition. Au-dessus d'Inverbeg, un cap avance jusqu'à un demi-mille de la rive opposée. Après ce détroit très-resserré, les sinuosités du lac sont plus enfoncées et se multiplient. Sa largeur diminue progressivement. En-deçà et au-delà de Tarbet, qui n'est qu'une excellente auberge, de petites rivières, des torrens plus ou moins rapides viennent y porter le tribut de leurs eaux. Puis les montagnes prennent un aspect plus sombre et plus imposant. La force de la végétation décroît par degrés. Les bruyères et les fougères deviennent plus épaisses. Des nuages se traînent à leur surface, et dessinent à l'horizon mille figures fantastiques. Un grain assez fort nous a obligés de nous réfugier dans l'entrepont. Nous étions me-

nacés de perdre ainsi le reste de notre voyage : le retour du beau tems nous a rendu nos plaisirs et nos espérances. Parvenus à Ardlin, près de la chute du Falloch qui descend des hauteurs de Tyndrum, on nous a indiqué le canton occupé par les Mac-Grégors. Telle était leur férocité qualifiée par eux d'intrépidité belliqueuse, que Charles Ier et après lui Guillaume et Marie rendirent des édits pour supprimer le nom de ce clan et le disperser. Mais que peuvent les lois sur le caractère, les mœurs et même les habitudes des peuples? Dans les diverses tribus auxquelles celle-ci fut affiliée, jamais elle ne cessa de se faire reconnaître aux mêmes traits qu'on avait prétendu effacer.

Après une courte station, nous sommes revenus sur nos pas, longeant cette fois le bord oriental du lac, que domine le Ben-Lomond, l'une des plus hautes montagnes d'Écosse. Quoique nous ne l'eussions pas perdu de vue pendant la première moitié de notre excursion, sous aucun aspect il ne nous a paru si majestueux et si sévère. Il s'élève perpendiculairement à plus de trois mille deux cents pieds. Projetée au loin, son ombre couvre une étendue immense. La nuit semble tourner autour de lui, tandis que

de sombres nuages voilent le plus souvent son front chauve et décharné. C'est le dernier anneau de la chaîne des Grampians qui traversent les comtés de Perth, de Forfar et d'Aberdeen. Au-dessous des roches stériles qui le couronnent, il est successivement enveloppé de zônes de verdure parmi lesquelles on distingue les nuances des sapins, des chênes, des mélèses et des bouleaux. Le coq de bruyère se plaît dans ses retraites les plus cachées. C'est là que le chasseur matineux doit aller le surprendre, surtout dans la saison de ses amours, quand le cri d'ardeur et de joie qu'il lance, l'étourdit et l'enivre au point de n'écouter et de n'entendre que les pas de la femelle accourant à sa voix. Vers le nord et vers le midi, se déploient les monts qui servent, pour ainsi dire, de cortége au Ben-Lomond. A peine si l'on remarque entre eux quelques inégalités : elles disparaissent en présence de cette masse colossale, de même que le commun des hommes se nivelle devant le mortel éclairé des feux du génie.

Un bruit sourd retentit; et par degrés il devient plus distinct. Il est produit par la chute des eaux de l'Arkill qui se précipitent en écumant dans le lac, auprès du moulin pittoresque

d'Inversnaid. Tous ces rochers, toutes ces collines, tous ces vallons, toutes ces montagnes, toutes ces cascades plus ou moins bruyantes, tous ces torrens plus ou moins tumultueux, tous ces effets d'ombre et de lumière ont fini par me lasser et les yeux et l'esprit. Toutefois il y en avait parmi nous (et je n'ai pas besoin de les désigner), à qui l'admiration, ses exclamations et ses formules ne manquèrent jamais. Les approches de la caverne de Rob-Roy les auraient ranimées, s'il eût été possible. Dès le matin, on vantait son aspect redoutable, son abord inaccessible, l'obscurité profonde qui y règne. Des souvenirs terribles s'y rattachaient. Les Mac-Grégors en avaient fait une prison d'où leurs captifs ne sortaient jamais. Non seulement elle avait dérobé Rob-Roy à ses ennemis; mais encore Robert Bruce s'y était réfugié après la bataille de Strathfillan. Elle garde même, dit-on, des traces du passage de Charles-Édouard. A ces récits, à ces noms quelles ames ne se seraient émues! Nous débarquons tout auprès. Chacun se hâte. La rive est rapide. Il faut escalader de rocher en rocher, se tenir aux branches des arbres qui croissent dans leurs crevasses. Ce fut un spectacle curieux. Muni d'une lanterne allu-

mée, un matelot ouvrait la marche; et nous le suivions, les plus galans ou les plus attentifs donnant la main aux dames. Je l'avais offerte à une jolie Écossaise, bariolée de toutes les couleurs des clans, chaussée de brodequins quadrillés, coiffée d'une toque de velours noir ornée de deux plumes d'aigle, légère, souple, timide, serrant les doigts de son guide quand le pied lui glissait. Son jeune mari, reste de quelque laird, et qui n'était que bourru, croyant ainsi ne pas déroger à la dignité et à la gravité de ses ancêtres, l'avait comme abandonnée à elle-même. Quelqu'un venait-il à broncher? elle souriait avec une mine moqueuse. De tems en tems je l'arrêtais pour lui faire remarquer les groupes formés autour de nous, dessus, dessous, en avant, en arrière; la diversité des costumes de ceux qui les composaient; les botanistes qui se hasardaient comme des chèvres, pour cueillir quelques rameaux de la *sibbaldia procumbens* des Alpes, qui ne croît point en Angleterre; les minéralogistes frappant de tous côtés avec leur marteau, ramassant les fragmens qu'ils détachaient, et joignant à leur collection les débris d'ardoise micacée qui se trouvaient sous leurs pas. Arrivés au pied d'une roche escarpée, il a

fallu monter à l'échelle. Nouveaux soins, précautions d'un autre genre qui égayent mon étrangère, car elle n'est ni si sérieuse, ni si sauvage que je l'avais d'abord supposé. Enfin nous atteignons la grotte célèbre. Deux blocs énormes, écartés dans le bas, s'arc-boutent à leur sommet, et laissent entre eux une ouverture triangulaire par laquelle on pénètre dans l'intérieur. Jusqu'à une certaine distance l'espace se prolonge, tantôt large, tantôt étroit, sous une voûte naturelle plus ou moins surbaissée. Il n'y a pas de carrière qui n'offre des accidens plus curieux et plus menaçans. A voir ceux qui en revenaient, je me suis contenté de leur désappointement, et n'ai pas voulu le partager. J'aimais bien mieux regarder le lac, ses baies, son double rivage surmonté de dômes verdoyans, de pics stériles sur lesquels de petits ruisseaux se dessinaient en lames argentées, et le ciel chargé de nuages que traversait par momens un brillant rayon de soleil, tandis qu'ailleurs ils s'épanchaient en une pluie épaisse, ou se fondaient en une douce rosée.

De retour à bord de *la Dame du Lac*, la plupart assez confus de notre désenchantement et d'une fatigue inutile, nous n'avons plus parlé que des

îles qui se rencontraient sur notre passage. Celle de Galbraith sert de repaire à des oiseaux de proie. L'orfraie aux ongles noirs et luisans, aux jambes couvertes d'écailles dorées, à la barbe de plumes, y construit son aire dans les restes d'un vieux château : c'est là qu'elle rapporte, pour la dévorer en sûreté, la proie qu'elle a ravie au sein des eaux, dans l'air, dans les bois et dans les pâturages; car elle ne vit pas seulement de poisson, mais d'oies, de lièvres, d'agneaux, de chevreaux qu'elle enlève sans effort. La sombre verdure que l'on aperçoit à gauche est celle des ifs qui ombragent le cimetière de l'île de Callich, où les Mac-Grégors enterraient leurs morts. Ces arbres avaient reçu une consécration guerrière. C'est avec leurs branches que se faisait la croix de feu, signal terrible qui devenait fatal à celui qui n'y répondait pas. A quelque distance sur la droite, une autre île, celle de Cruin, nous inspirera un autre genre d'intérêt. Elle sert d'hospice pour les aliénés, pour les infortunées victimes du whisky. Son peu d'étendue se prête à une active surveillance; et probablement l'humanité et la bienfaisance écossaises pourvoient à ce qu'aucun secours ne manque à cet établissement philantropique. Les moins fous y sont

libres, et les autres enfermés : nous n'avons pu juger si cette étrange population était nombreuse. On nous disait que les familles se résignaient à garder leurs insensés dans leurs propres demeures, plutôt que de s'en séparer et de les abandonner ainsi aux soins d'infirmiers nécessairement fort sévères.

Le lac Lomond est le dernier de ceux d'Écosse. Son eau est douce. Il a trente milles de long sur une largeur de deux à neuf milles. Sa plus grande profondeur est de cent vingt brasses dans le voisinage de Tarbet. Vers les deux extrémités, son lit se rehausse par degrés comme la carène d'un vaisseau. Chaque jour il augmente en surface. Le long de ses bords, on voit pointer les ruines des habitations bâties jadis loin de la plage et maintenant submergées. On avait eu l'idée d'agrandir le cours de la Leven, autant pour abaisser le niveau du lac que l'Endrick et ses affluens tendent incessamment à élever, que pour favoriser l'exportation des bois qu'on exploite à l'entour : j'ignore si ce projet aura été exécuté. Nous venons de descendre à Balloch ; et reprenant la route de Glasgow, nous y rentrons à la chute du jour.

UN NÉGOCIANT.

UNE MANUFACTURE DE TOILES PEINTES. — LES MACHINES A VAPEUR.

LES FORGES DE M. DUNLOP.

L'OPÉRA DE ROB-ROY.

Glasgow, le 1er août 1826.

Lors de ma première visite à notre banquier, M. James F***, je n'avais parlé qu'à l'un de ses fils. Après avoir travaillé avec habileté et succès, il s'est associé ses enfans, et leur a laissé la direction des affaires. Pour lui, retiré près de Rothsay, dans une maison de campagne qu'il se plaît à embellir, il ne vient que rarement à la ville. Aujourd'hui le hasard me le fait rencontrer lui-même. C'est un beau vieillard à cheveux blancs, et d'une physionomie patriarcale. Ses traits expriment la probité, l'honneur, le repos de l'esprit et la paix de l'ame. On lit dans ses regards, le juste orgueil d'un père de famille qui voit se perpétuer dans sa maison, les nobles sentimens qui l'ont rendue recommandable. Envi-

ronné de respect et d'amour, il ne lui reste plus qu'à être heureux ; et il se livre à cet avenir avec abandon. Puisse aucun revers ne troubler ses dernières années ! Je l'en crois à l'abri. La modération et l'ordre sont déjà le partage de ceux qui lui succèdent ; et ces qualités précieuses président aux spéculations qui se font en son nom. Si quelque circonstance difficile se présente, on a recours à ses conseils, à son expérience, non pour les taxer de pusillanimité, les tourner en ridicule et les dédaigner, comme il n'est que trop commun en France maintenant, mais pour s'y soumettre avec une affectueuse déférence. Il me le disait d'un ton de sécurité et de confiance dignes d'envie : et je l'en félicitais. Quelle pire condition en effet, que de se convaincre chaque jour qu'une ambition aveugle, une vanité pitoyable, une légèreté insensée et la passion des hasards, attendent votre héritage pour le jouer sur les chances les plus frivoles de la fortune ! Il m'a parlé de politique, de finances, de commerce, d'industrie, de tous ces sujets qui se tiennent aujourd'hui dans une dépendance réciproque, en des termes et avec une justesse qui annoncent à la fois un esprit exercé et un sens parfait. La situation de l'Angleterre et celle

de la France le préoccupent. L'une lui semble dangereusement menacée par les crises qu'amènent journellement la stagnation de la plupart de ses manufactures, la surabondance de ses productions et la détresse de ses ouvriers. Il croit l'autre à la veille d'une révolution que ne peut manquer de susciter la tendance de son gouvernement au pouvoir absolu. Ces commotions intestines des deux états les plus puissans, ne sont-elles pas de nature à opérer une conflagration générale? Le seul préservatif qu'il y trouve, est l'impossibilité où serait l'Europe, de subvenir aux frais d'une guerre dont les intérêts compliqués prolongeraient indéfiniment la durée. Cependant, bien que le crédit ait reçu un terrible échec, et qu'il ait beaucoup perdu de sa force et de son élasticité, M. F*** pense qu'au besoin l'esprit public lui restituerait quelque énergie. Puis quittant ce vaste champ d'hypothèses et de conjectures, et persuadé peut-être, par un retour sur son âge, qu'un long avenir ne lui est pas réservé, les douceurs de sa vie champêtre lui sont revenues à l'esprit. Il a insisté vivement, pour nous rendre témoins des plaisirs tranquilles et uniformes auxquels il se livre. Son front s'épanouissait à l'idée que nous assisterions à son

bonheur, et qu'il nous admettrait à le partager. Il ne voulait accueillir ni nos regrets, ni nos remerciemens. « Venez, disait-il avec une cordialité expansive; venez faire connaissance avec la vieille hospitalité écossaise. Elle est également exempte de gêne et d'ostentation. Le cœur seul en fait les frais. » Comprenant enfin que nos momens pouvaient être comptés, il a cédé à nos refus, non toutefois sans en témoigner le plus aimable mécontentement.

Avant de nous séparer, il a donné l'ordre de nous conduire chez ses compatriotes, MM. Muir Brown et Ce : ce sont des fabricans de toile de coton qui mettent en pratique les procédés industriels les plus expéditifs, et n'en laissent pénétrer le mystère qu'à ceux qui, comme nous, ne sauraient en tirer d'autre avantage que la satisfaction de leur curiosité. La porte est soigneusement fermée. Il faut justifier à celui qui l'ouvre, de la permission que l'on a obtenue. On entre dans une cour peu spacieuse, resserrée entre des bâtimens nombreux. Ici sont des hangars remplis de balles de coton; là, des magasins de toiles blanches ou imprimées. Ailleurs des presses hydrauliques, combinaison ingénieuse du principe de la machine pneumatique et du bé-

lier de Montgolfier, réduisent au moindre volume les pièces qui sortent des ateliers : un seul homme suffit pour communiquer à chacune d'elles une force qui surpasse celle du cric, et agit uniformément sur les objets offerts à ses efforts égaux et continus. Plus loin, une vaste salle est tout entourée d'autres presses, semblables à celles des imprimeurs. Chacune est surmontée d'une fontaine, d'où s'écoule à volonté une liqueur absorbante qui se répand sur une plaque de métal, pénètre à travers par des trous correspondans à un dessin donné pour modèle, et imbibe par degrés, aux seules places dont on se propose d'enlever la couleur, les étoffes teintes en rouge qu'on a soumises à ce procédé. En même tems, quelques tours de vis contiennent cet agent chimique, dans la limite qu'il ne doit pas dépasser. Après cette opération répétée à plusieurs reprises et qui ne dure que peu de minutes, l'ouvrier déroule la presse, et en retire jusqu'à quatorze mouchoirs ainsi déteints à la fois, parfaitement identiques, à fleurs, à bouquets, à compartimens assortis avec goût, sans fautes, sans bavures, et qui se vendent au détail un demi-schelling, dix à douze sous de France, la pièce.

Sur la droite s'élève un édifice à plusieurs rangées de fenêtres presque contiguës. Au dehors, le long de chacun de ses huit ou dix étages, de fortes tiges en fer s'engrènent sur un arbre tournant, et, par des rouages qui s'y adaptent, communiquent dans l'intérieur l'impulsion qu'elles reçoivent, à des machines propres à diverses fonctions. L'une nettoie, divise, étend le coton, et le livre à celle qui la suit. Celle-ci le carde. Exposé en flocons inégaux à mille dents qui le triturent, le détirent, le peignent, il tombe par des tuyaux de fer-blanc, sous la forme de cordelettes d'un blanc mat, soyeuses, souples, légères, qu'à quelques pas on prendrait pour autant de sources de lait. Alors une autre mécanique s'en empare, le presse entre ses doigts de fer, le tord, et charge de fils presqu'imperceptibles des fuseaux sans nombre qui ne cessent de tourner avec une rapidité inconcevable. Passez maintenant au tissage. Cent vingt métiers placés sur quatre lignes, se meuvent comme par enchantement, croisent la chaîne, lancent avec une dextérité et une régularité sans égales la navette volante si difficile à manier, battent la trame, et roulent sur le cylindre qui les accompagne, l'étoffe qui naît à vue d'œil : chacun d'eux en fait

vingt-cinq aunes par jour. Puis vous serez introduit dans la galerie où la toile se présente d'elle-même à l'impression, et en sort couverte des dessins tracés par le goût du moment, par le caprice de la mode. Comment vous peindre tous ces artisans muets, incapables de distraction, qui ne se reposent jamais ; ces magiciens, ces fées, ces génies, ces lutins, ces êtres surnaturels (je ne sais comment les nommer), qui suivent imperturbablement l'instinct dont ils ont été pourvus, et semblent connaître le prix des heures, tant ils se hâtent d'en profiter! En les regardant travailler, on se surprend à chercher la place de l'intelligence qui les anime, comme dans l'homme le physiologiste cherche celle de l'ame. Les seules choses qu'ils ignorent, c'est se pourvoir de matière première et se corriger quand ils se trompent. Mais de quoi s'agit-il en effet? de leur apporter du coton, de remplacer leur navette épuisée, de renouer le fil qui s'est cassé pendant leur travail, de recevoir l'ouvrage qu'ils ont achevé : une femme, que dis-je? un enfant suffit au service de plusieurs d'entre eux.

La voilà donc cette population nouvelle qui a banni des manufactures les ouvriers qu'elles

occupaient! Voulez-vous connaître son origine, à quelles sources elle puise la vie? suivez-moi; descendons dans les caves de la maison qu'elle habite. Deux fournaises ardentes tiennent en ébullition l'eau contenue dans une vaste chaudière. La vapeur qu'elle exhale, passant à travers un récipient, foule et refoule alternativement le piston armé d'un balancier qui, doué de force et de souplesse, meut le mécanisme dont les résultats sont si surprenans, et distribue à chacun de ses ressorts la puissance nécessaire à l'accomplissement de sa mission. Pour opérer ce prodige, il ne faut que deux chauffeurs qui jettent du charbon sur le brasier à mesure qu'il se consume, et deux mécaniciens prêts à remédier aux accidens qui pourraient survenir dans l'organisation de la machine confiée à leurs soins, et dont les moindres détails leur sont familiers. Nous l'avons déjà vue appliquée à la navigation, dompter la mer, dédaigner le vent et les marées; dans les forges, plier le fer, le couper, le forer, le façonner comme une cire molle; sur les routes, traîner les plus pesans fardeaux. La voici fabriquant des étoffes légères. Ailleurs elle fait du drap. On conserve dans le muséum de Glasgow, une chemise taillée, cousue, plissée, garnie par

elle. Chez un autre manufacturier, M. Mitchell, elle brode, à l'aide d'une multitude de crochets, de la mousseline qui se vend moins d'un franc l'aune. Hors l'invention qui lui est inutile puisqu'elle résout le problème de la division du travail; hors la volonté dont elle ne ferait aucun usage, puisque toute son action est dirigée vers un but unique, combien d'autres facultés ne possède-t-elle pas, si rares à réunir! la docilité, l'assiduité, l'application, la précision, l'absence de toute rivalité, de toute exigence : que sais-je? des qualités, des vertus, que les chefs d'ateliers n'obtenaient pas toujours de leurs meilleurs ouvriers.

Qui ne serait transporté d'admiration en présence de ce spectacle merveilleux! Le cœur palpite d'orgueil, quand on réfléchit sur cet immense progrès des facultés intellectuelles, sur ces créations surprenantes du génie. A peine si l'imagination peut embrasser l'horizon dont les bornes sont déjà si reculées, et qui promet de s'agrandir encore. Mais il faut le dire aussi, les conséquences probables d'une semblable révolution ne sont pas exemptes d'inconvéniens, ni de dangers. Que la multiplicité des produits industriels, de quelque cause qu'elle procède,

exige plus de bras pour les recueillir, plus de locaux pour les entasser, plus de vaisseaux pour les transporter, et qu'elle devienne l'occasion d'échanges plus considérables, qui à leur tour donneront lieu à d'autres exportations : ce serait folie ou stupidité de le nier. De là plus de porteurs, de commis, d'employés, de matelots, de manœuvres de toute espèce pour les constructions architectoniques de terre et de mer. L'exploitation des mines, celle des forêts acquièrent un développement immense. La masse des capitaux augmente en proportion, et avec elle la richesse du pays. De nouvelles combinaisons de crédit prennent une extension rapide. Par une conséquence naturelle, les objets propres à l'usage, à la commodité, au bien-être des individus diminuent de prix, de telle sorte qu'il en coûte moins pour être mieux, et que la possibilité de suffire à peu de frais aux besoins réels ou factices de la vie, descend nécessairement à des classes qui ne l'avaient pas connue, et même à celles que la destinée avait condamnées à ne la jamais connaître. Tout cela est incontestable. Ce sont autant d'anneaux d'une chaîne qui doit unir les nations, sans peser sur aucune d'elles. N'est-ce pas l'âge d'or, le chef-d'œuvre de la

elle. Chez un autre manufacturier, M. Mitchell, elle brode, à l'aide d'une multitude de crochets, de la mousseline qui se vend moins d'un franc l'aune. Hors l'invention qui lui est inutile puisqu'elle résout le problème de la division du travail; hors la volonté dont elle ne ferait aucun usage, puisque toute son action est dirigée vers un but unique, combien d'autres facultés ne possède-t-elle pas, si rares à réunir! la docilité, l'assiduité, l'application, la précision, l'absence de toute rivalité, de toute exigence : *que sais-je?* des qualités, des vertus, *que les chefs d'ateliers n'obtenaient pas toujours de leurs meilleurs* ouvriers.

Qui ne serait transporté d'admiration en présence de ce spectacle merveilleux! Le cœur palpite d'orgueil, quand on réfléchit sur cet immense progrès des facultés intellectuelles, sur ces créations surprenantes du génie. A peine si l'imagination peut embrasser l'horizon dont les bornes sont déjà si reculées, et qui promet de s'agrandir encore. Mais il faut le dire aussi, les conséquences probables d'une semblable révolution ne sont pas exemptes d'inconvéniens, ni de dangers. Que la multiplicité des produits industriels, de quelque cause qu'elle procède,

lus de bras pour les recueillir, plus de [illegible]
ur les entasser, plus de vaisseaux pour
sporter, et qu'elle [illegible]
ges plus considérables [illegible]
nt lieu à d'autres [illegible]
[illegible]
commis [illegible]
res de toute [illegible]
[illegible]
des mines [illegible]
[illegible]
de la vie [illegible]
[illegible]
pas l'idée [illegible]

félicité publique, l'apogée de la civilisation? et qui ne voudrait vivre dans ce glorieux et doux avenir!

Toutefois une condition péremptoire plane sur toutes ces spéculations, et peut changer les calculs les plus rigoureux en des suppositions vaines. La solution du problème tient à une donnée qui n'est au pouvoir de personne. La production doit-elle attendre ou devancer les débouchés? La question est là tout entière; et elle est vitale pour la société. On se moquerait d'un marchand de village qui s'approvisionnerait comme celui de Londres ou de Paris. Pourquoi le manufacturier serait-il excepté de cette règle? Sans doute il peut s'y soustraire pendant un tems, en fabriquant mieux ou à meilleur marché. Mais ses rivaux l'atteindront, le surpasseront peut-être en habileté, en économie, jusqu'à ce que le niveau s'établisse: et alors, et quand tous les marchés seront garnis; quand ils regorgeront; quand les magasins seront pleins; quand les rivages des mers et l'intérieur des terres n'offriront plus de chalands; quand la consommation sera saturée, car enfin il lui faut un délai moral pour user ses provisions; que feront les producteurs, les ven-

deurs? éteindront-ils momentanément le feu de leurs fourneaux? fermeront-ils leurs entrepôts? s'arrêteront-ils malgré eux, ou seulement ralentiront-ils leur marche, comme nous le voyons aujourd'hui? J'y consens. Or, pendant que cette circulation exorbitante est suspendue, que deviennent ceux qui en vivaient, et qui n'avaient déjà que du pain pour eux et pour leur ménage? attendront-ils patiemment que de nouvelles commandes arrivent, que les chalands se présentent, que le débit reprenne son activité, qu'il y ait équilibre dans les moyens d'échange? Parcourez toutes les villes des districts industriels, celle-ci, Birmingham, Manchester, Nottingham, Sheffield, Dundee, Bolton et tant d'autres. Interrogez l'histoire des dernières années qui s'y sont écoulées. Observez ce qui s'y passe maintenant. Il n'en est aucune qui n'ait vu la majeure partie de ses habitans réduite au désespoir, s'insurger, brûler, briser, piller, domptée à la vérité par la force des armes, réprimée par celle des lois, puis se promenant avec des bannières sur lesquelles on lisait: *mendians publics faute d'ouvrage;* et tout cela en présence d'une richesse réelle, mais morte, comme on voit le laboureur mourir de faim sur

la terre la plus fertile, quand le ruisseau qui la baigne, l'a inondée au lieu de l'arroser. Il y eut un moment où cette pléthore rallentit ses ravages : ce fut quand le Parlement eut abrogé ses lois, inexécutables d'ailleurs, sur les coalitions d'ouvriers; qu'il eut autorisé leur émigration; et que l'exportation des machines eut été résolue. Les deux premiers expédiens n'étaient que temporaires; et la vapeur comblait rapidement le vide qu'ils tendaient à opérer. Quant au troisième, son effet ne dépassait pas une limite assez étroite. Au lieu de favoriser l'écoulement des marchandises dont le poids accablait l'Angleterre, il aidait les progrès et la concurrence d'une rivalité qui certes ne lui a pas manqué depuis. Ces faits sont positifs. On ne peut se dissimuler qu'ils trompent, ou que du moins ils modifient, jusqu'à un certain point, les calculs de la science économique. Il convient donc de les prendre en sérieuse considération. Le bon marché n'est pas toujours une cause immanquable de débit, ni surtout de bénéfice. Il y faut d'autres stimulans, d'autres accessoires, des besoins qui n'éprouvent aucune interruption. Lorsque, d'un seul atelier surveillé par une trentaine d'enfans, on voit sortir trois mille au-

nes de toile par jour, il est loisible de s'inquiéter que la terre puisse être assez peuplée pour user ce que tant de milliers de machines fabriquent incessamment. Je n'ose répéter ce que me disait ce matin un des premiers commerçans de Glasgow : « Nous avons de quoi vêtir l'Europe pendant plus d'un demi-siècle, et nous ne savons plus où rien expédier. » Telle est l'origine des banqueroutes qui depuis deux ans ne cessent d'éclater dans la Grande-Bretagne, et jettent une perturbation désastreuse dans la fortune publique et dans celle des individus. De là procèdent les désordres qui ont agité et qui troublent encore plusieurs comtés, la misère qu'ils éprouvent, les efforts impuissans du gouvernement et des riches pour les secourir efficacement, les séditions enfin qui s'y succèdent, et que l'effusion du sang peut bien apaiser un moment, mais non éteindre sans retour.

Nous avions l'espoir d'être admis dans les forges de M. Dunlop qui sont situées à trois milles de Glasgow, sur la rive méridionale de la Clyde. La route qui y conduit est jonchée de scories à plus d'un mille de distance. Des flammes jaillissent à travers les tourbillons de fumée qui s'échappent des cheminées pyramidales de ses

fourneaux. On dirait autant de cratères d'un volcan. Le bruit des martinets retentit. Une couche de suie saupoudre la verdure des environs. Le feuillage se raréfie et se flétrit à mesure qu'on approche. Nous y voici. Étrangers à tout commerce, il nous est permis de croire que nous n'alarmerons aucune jalousie. Nous sommes d'ailleurs munis d'une recommandation puissante. M. Dunlop est absent. Peut-être rentrera-t-il. Nous acceptons la proposition de l'attendre chez le concierge, dans ses bureaux. Deux heures s'écoulent. Il ne revient pas ou se fait céler ; et nous nous retirons sans avoir pu fléchir aucun des cerbères de son enfer.

Au théâtre, on représentait ce soir un opéra intitulé *Rob-Roy*. Je croyais qu'à ce nom, la ville entière accourrait. Miss Povey devait jouer le principal rôle. Elle était proclamée comme une virtuose du premier ordre. Des décorations qui rappelleraient les sites pittoresques des Highlands ; des souvenirs héroïques ; la musique nationale ; l'originalité des costumes ; que d'appâts, à mon sens, pour attirer la foule ! Je me trompais. A peine quelques loges se sont-elles garnies. Le rigorisme presbytérien condamne les théâtres, ou s'oppose à ce que ses sectaires

les fréquentent. Quelque attention que j'aie prêtée au drame, il m'a paru inintelligible. La scène n'avait aucune illusion. Ni par son jeu, ni par sa voix, aucun acteur ne s'élevait au-dessus du médiocre ; et si quelques anciens chants populaires, intercalés dans les entr'actes, n'eussent par momens réveillé l'attention des spectateurs, l'ennui les eût inévitablement chassés long-tems avant la chute du rideau.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

Pages.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

